HISTOIRE

DE

L'ARMÉNIE

PAR LE

R. P. JACQUES D.R ISSAVERDENS

MÉKHITHARISTE DE VENISE

ENRICHIE DE NOMBREUSES FIGURES

EXÉCUTÉES AUX FRAIS

DE M. JEAN ARATHOON

DE BATAVIA

2 volumes
600 F

HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

Jean Nazarian

BIBLIOTECA DE LA UNIVERSIDAD

HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

PAR

LE R. P. JACQUES D.R ISSAVERDENS

MÉKHITHARISTE DE VENISE

ENRICHIE DE NOMBREUSES FIGURES

exécutées aux frais

DE M. JEAN ARATHOON DE BATAVIA



VENISE

IMPRIMERIE DE S. LAZARE

1887



AVANT-PROPOS

M. Jean Arathoon, dans un généreux esprit de patriotisme, m'a chargé de rechercher et de recueillir les principaux faits, — soit légendaires, soit authentiques, — de l'histoire de notre chère Arménie ; de ce peuple énergique dont les origines remontent à la plus haute antiquité et qui a survécu malgré les vicissitudes de sa destinée, malgré ses bouleversements sans nombre, et qui est encore debout malgré les mille événements qui ont failli amener la fin de son existence.

J'ai donc entrepris d'écrire ce livre qui n'est, à bien dire, qu'un vaste texte qui accompagne les nombreuses FIGURES aux frais de l'exécution desquelles M. J. Arathoon a voulu subvenir. Ces faits et ces

légendes, je les ai puisés dans nos poésies ou chants populaires, dans l'histoire de l'Arménie de Moïse de Khorène, et principalement dans l' histoire d' Arménie du P. Tcbamtchian.

L'intérêt qu'on prend, le charme qu'on éprouve, de nos jours, à étudier l'histoire et les origines des peuples m'ont aussi beaucoup encouragé à publier cette histoire. Je n' ai pas la prétention, on le pense bien, d' avoir fait une œuvre parfaite. Je laisse à d'autres, — plus savants ou plus studieux, qui ont tous les loisirs et tous les moyens de rechercher des documents, — le soin d' écrire une plus complète histoire de l'Arménie.

Je termine en remerciant vivement M. J. Arathoon qui, comme je viens de le dire, a voulu se charger de tous les frais de l'exécution des FIGURES de ce livre. Je tiens à lui témoigner ici toute ma reconnaissance pour sa générosité et son patriotisme.

SUR L'ORIGINE

DE

L'HISTOIRE D'ARMÉNIE

Au commencement de son livre, Moïse de Khorène, le premier des historiens de l'Arménie, dissertant sur l'origine de l'histoire de l'Arménie, s'exprime ainsi :

« Archagh, Roi des Perses et des Parthes, Parthe lui-même de nationalité, après avoir secoué le joug des Macédoniens, après avoir assuré son autorité sur l'Assyrie et la plus grande partie de l'orient, après avoir fait périr Antiochus, Roi de Ninive, vint placer son jeune frère Vagharchagh sur le trône d'Arménie ».

Vagharchagh exerçait dignement sa puissance. Son royaume était organisé. Il voulut alors savoir quels étaient et ce qu'étaient les souverains du pays des Arméniens jusqu'à l'époque où il en avait pris le trône. Il rencontra un Syrien du nom de Mar-Apas-Gadina, qui possédait une ample connaissance des littératures chaldéen-

ne et grecque. Il l'adressa à son frère aîné Archagh, en le priant de lui ouvrir ses archives royales.

Le grand Archagh, flatté de l'idée qu'avait eue son frère, ordonna de laisser pleine liberté de consulter les Archives de Ninive, à Mar-Apas-Gadina. Celui-ci, en compulsant tous les livres qu'on lui avait mis sous la main, en remarqua un, écrit en grec, sur lequel, dit-il, se trouvait cette sorte d'inscription :

« Ce livre a été, par ordre d'Alexandre de Macédoine, traduit de chaldéen en grec, et contient l'histoire des Anciens et des Ancêtres. »

De ce livre, Mar-Apas-Gadina ne prit que l'histoire authentique des Arméniens. Cet extrait était en grec et en syrien. Il le présenta au Roi Vagharchagh qui le considéra comme l'objet le plus précieux de son trésor, et le fit placer dans son palais pour y être conservé avec le plus grand soin.

C'est de ce texte que Moïse de Khorène a principalement tiré son histoire de l'Arménie ; et tous les historiens Arméniens qui l'ont suivi, se sont inspirés de son livre.

C'est Moïse de Khorène, que l'on regarde comme le plus grand historien de l'Arménie, qui va nous fournir à nous aussi nos documents jusqu'au V.^{e} siècle, époque à laquelle il vivait.

HAÏGH

Voici comment Mar-Apas-Gadina entame ses récits.

« Les premiers dieux étaient puissants et terribles. Ils avaient fait tout ce qu'il y avait de grand dans l'univers, dont ils étaient le principe. C'était à eux que la race des hommes devait sa grandeur et son accroissement. Les Géants, êtres monstrueux, doués d'une force invincible et d'une stature colossale, se révoltèrent contre ces dieux. Dans leur orgueil, il conçurent le projet impie d'élever une tour aussi haute que le Ciel. A peine mettaient-ils leur projet à exécution qu'un vent terrible, dirigé par la Colère Céleste, vint renverser leur édifice. Puis, les dieux firent parler à chacun d'eux un langage différent. Il leur fut dès lors impossible de s'entendre et cette confusion des langues les contraignit à se disperser. L'un d'eux était Haïgh, fils de Japhet. C'était un prince renommé, fort habile au maniement de l'arc et dont la bravoure égalait sa puissance. »

Haïgh!.. Voilà le héros de notre histoire. C'est autour de lui qu'est venue se grouper cette portion de l'humanité qui deviendra la nation arménienne.

Haïgh, ce prince cité pour sa beauté, sa force et son courage; ce prince aux cheveux bouclés, aux yeux gris, aux membres vigoureux; ce prince brave et renommé parmi tous les Géants, s'opposa sans cesse à toute idée de domination de la part de l'un ou de l'autre des Géants. Haïgh, par son intrépidité, arrêta l'envahissement et la tyrannie de Bel ou Nemrod, quand le genre humain se répandit sur la surface de la terre, au milieu d'autres populations de Géants d'une force plus immense; à l'époque où chacun, ne connaissant plus de frein, massacrait son compagnon pour dominer à son tour. La fortune favorisait Bel, mais Haïgh ne voulut point se soumettre à lui. A Babylone, il avait eu plusieurs fils dont l'aîné était Arménagh. Il s'enfuit avec lui, et gagna la terre d'Ararat, une des contrées du nord. Il avait emmené toute sa famille. Ses fils, ses filles et les fils de ses fils, au nombre de 300, l'avaient suivi, ainsi que les enfants de ses serviteurs et les étrangers attachés à sa personne. Il s'établit au pied d'une montagne où d'autres hommes, précédemment dispersés, s'étaient arrêtés. Haïgh soumit ces

derniers à ces lois. Puis il fonda des établissements, il construisit des cités sur cette terre d'Ararat et la donna en héritage à Gatmos, fils d'Arménagh.

Et puis, Haïgh s'en va, est-il-dit, avec le reste de sa suite, au Nord-Ouest de la contrée. Il se fixe sur un haut plateau qu' il nomme Hark (pères), car c'est de là que sortirent les enfants de la maison de Torgom, et bâtit un village auquel il donna son propre nom, Haïgachène. L'historien ajoute que « Au sud de cette plaine, près d'une montagne à large base, s'étaient aussi fixés antérieurement quelques hommes qui, d'eux-mêmes, se soumirent au héros ».

C'est ainsi que Haïgh commença à se délivrer de l'oppression de Bel.



COMBAT DE HAÏGH CONTRE BEL

(A-JC. 2343)

Le Titanien Bel, dont la souveraineté était acceptée par tous, envoya l' un de ses fils et quelques personnages dévoués vers Haïgh pour engager celui-ci à lui faire sa soumission et à vivre en paix avec lui. Il lui fit dire : « Tu as pris ta demeure au milieu des glaciers. Réchauffe, tempère le froid de tes mœurs hautaines et, soumis à moi, vis en paix là où il te fera plaisir, sur la terre où j'habite ». Mais Haïgh ne répondit qu'avec dédain à l'envoyé de Bel, qui dut s'en retourner aussitôt à Babylone.

Alors, Bel le Titanien, froissé de l'accueil qui avait été fait à son fils, rassembla ses forces et, à la tête d'une armée, se mit en marche contre Haïgh. Il arriva au nord de l'Ararat, devant la maison de Gatmos, qui s'enfuit auprès de Haïgh en se faisant précéder des meilleurs coureurs. « Apprends, s'écria Gatmos, ô toi le plus grand des héros ! que Bel vient fondre sur toi avec ses redoutables guerriers, avec tous ses

géants. Dès que j'ai su qu'il s'approchait de ma maison, je suis accouru, me voici! hâte-toi de songer à ce que tu dois faire. »

Gatmos était arrivé à la tête de toute sa maison.

Bel s'avançait avec son armée formidable sur les terres de Haïgh. Il comptait sur la force de ses guerriers. Haïgh, le géant, sage et réfléchi, le géant aux cheveux bouclés et aux yeux gris, tint conseil avec ses fils et ses petits-fils, hommes intrépides mais peu nombreux. Il s'entoura de toute la population qu'il avait sous sa dépendance. Il réunit tout son monde au bord d'un lac, sur les confins de Van. Il leur parla ainsi: « Courons au-devant de Bel! Unissons nos efforts pour le surprendre au milieu de ses soldats. Une fois là, ou nous mourrons et tout ce que nous possédons tombera en son pouvoir, ou notre courage et notre adresse nous donneront la victoire et nous le mettrons en fuite ».

Aussitôt cette vaillante petite armée se met en route. Elle est bientôt arrivée dans une plaine, resserrée entre des montagnes, et va se retrancher sur une hauteur à la droite d'un torrent. Elle put voir alors combien étaient nombreux les farouches guerriers qu'elle aurait à combattre. Les troupes de Bel couvraient tout le pays.

Leur chef était tranquille et semblait plein de confiance dans la force de ses soldats. Il était entouré de sa garde et se tenait en observation à la gauche du torrent. Haïgh reconnut sa présence et put constater qu'un long espace de terrain le séparait du gros de ses troupes. Il vit que Bel portait un casque de fer et une armure d'airain d'une grande beauté, qu'il était armé d'une épée à deux tranchants qui pendait à son ceinturon, d'une lance qu'il tenait de la main droite et d'un bouclier solide. Bel avait auprès de lui ses soldats d'élite.

Sans perdre son sang-froid, Haïgh place à sa droite Arménagh et ses deux frères, et met à sa gauche deux autres de ses fils et Gatmos, tous habiles à manier l'arc et le glaive. Il prend la tête de sa petite armée de braves, qu'il fait avancer tranquillement et par rangs formant triangle.

Le choc fut terrible. C'était de part et d'autre un bruit de glaives effroyable. Dans la mêlée, bien des géants roulèrent à terre pour ne plus se relever. Mais on ne savait pas encore de quel côté serait la victoire. Le Titanien, tout surpris, voulut se rallier au restant de son armée et reformer son front de bataille. Haïgh le comprit. L'arc en main, il s'élance vers lui. Il lui envoie une flêche à trois ailes qui lui tra-

verse la poitrine. Bel tombe frappé mortellement et ses soldats épouvantés prennent aussitôt la fuite.

Après avoir dépouillé les morts, Haïgh fit construire des maisons à l'endroit où avait eu lieu ce combat terrible et le fit appeler Haïk en souvenir de sa victoire. Plus tard on donna à tout le canton le nom de Haïotz-Tzor, vallée des Haïks, et la colline où fut tué Bel avec ses guerriers, Haïgh la nomma Kérezmank, *les Tombeaux*. Le corps de Bel fut embaumé. Haïgh le fit porter à Hark et enterrer sur une hauteur en présence de ses femmes et de tous ses enfants, en témoignage de sa valeur.

Gatmos reçut une grande partie du butin de l'ennemi et fut renvoyé dans son pays. Haïgh s'établit à Hark, où il installa son gouvernement et régna sur cette nation qui porta depuis le nom de Haïk. Il vécut encore un grand nombre d'années. A sa mort, il confia le gouvernement de son pays à son fils Arménagh.



ARMÉNAGH ET SES SUCCESSEURS

(A-JC. 2269)

En succédant à Haïgh son père, comme souverain de l'Arménie, Arménagh laissa deux de ses frères: Khor et Manavaz, ainsi que le fils de ce dernier nommé Paz, dans le pays qu'on appelait Hark. Puis, suivi de toute la multitude de ses gens, il se dirigea vers le nord-est de cette contrée. Il y a, de ce côté, une longue vallée, entourée de monts escarpés et sillonnée de cours d'eau descendant de l'occident. De ces montagnes qui lui font une ceinture, on voit sourdre des fontaines d'eaux limpides qui vont se réunir plus loin et former de grandes rivières. L'un des monts de la chaîne, au pic aigu, a son sommet toujours couvert de neige. Il faut à un homme trois jours pour le gravir. Ce vieux mont est d'un aspect admirable. A côté des montagnes qui le rejoignent, on pourrait le comparer à un vieillard qui contemple des jeunes adolescents. C'est dans cette vallée, cette plaine, si l'on veut, que vint se fixer Ar-

ménagh. Il en couvrit la partie septentrionale d'habitations. Il donna son nom au pied du versant de la montagne qui regarde ce côté et l'appela Arakadz, de même qu'il appela le côté où il venait de construire: le pied d'Arakadz.

Il vécut encore longtemps après. Il avait eu entre autres, un fils nommé Armaïs.

Armaïs succéda à son père. Il fixa sa résidence sur une colline que borde une rivière, et qu'il appela de son nom Armavir, et il donna le nom de son petit-fils Arasd à la rivière qu'il appela Eraskh. Il envoya son fils Chara, qui avait beaucoup d'enfants, et qui avait aussi la réputation d'un grand mangeur, avec sa famille et toute sa suite, se fixer dans une vallée voisine traversée de nombreux cours d'eau et très fertile, qui se trouve au nord de la montagne Arakadz. Cette contrée est appelée Chiragh, et l'on croit qu'elle tire son nom de Chara. Cette croyance semble confirmée par ce dicton populaire: « Si tu as l'appétit de Chara, nous n'avons pas les greniers de Chiragh. »

Armaïs mourut quelques années après la naissance de son fils Amassia qui lui succéda.

Amassia résida d'abord à Armavir, où naquirent ses fils Kégham, le vailllant Parokh, et Tzolagh. Puis il passa le fleuve, et s'en vint près de la montagne située au sud, au pied de

laquelle il bâtit, à grand frais, deux palais: l'un, au levant, près des fontaines qui jaillissent au bas de cette montagne; l'autre, au couchant, distant du premier d'une demi-journée de marche. Il donna ces palais à ses deux fils qui s'y fixèrent et les appelèrent de leurs propres noms: Parakhod et Tzolaguerd. Amassia donna son nom à la montagne qui s'appela alors Massis, puis il retourna à Armavir où il mourut peu de temps après laissant son gouvernement à Kégham son fils.

A Armavir aussi, Kégham eut un fils: Armen, qu'il y laissa avec les siens, et s'en alla habiter au-delà de la montagne qui se trouve au Nord-est, au bord d'un lac, où il laissa des habitants. Il donna son nom à la montagne Kègh et aux villages Kéghacouni. Il donna encore son nom à la mer de Kégham, qui, plus tard, s'appela mer de Sévan.

Après quelque temps de résidence dans cet endroit, Kégham en confia le gouvernement à Sissagh, qu'on citait pour sa beauté, sa force, son intelligence et son adresse. Il lui abandonna une grande partie de ses biens et un grand nombre d'esclaves. Il lui fit don du territoire qui va du lac à la grande plaine à l'est, où le fleuve Eraskh, après avoir coupé les cavernes des montagnes, traversé des vallées boisées,

descendu des gorges étroites, se jette avec un bruit terrible dans la plaine. C'est là que Sissagh construisit sa demeure. C'est de Sissagh que ce pays tira son nom de Siounik, bien que les Perses l'aient, depuis, appelé Sissagan.

Kégham s'en vint après bâtir un village dans un vallon qu'il appela de son nom Kéghami, et qui, plus tard, fut nommé Karni, du nom de son petit-fils Karnigh. Kégham eut encore un fils du nom de Harma et d'autres enfants. Il mourut en enjoignant à Harma d'habiter Armavir.

Harma eut un fils, Aram, dont on raconte une foule de haut-faits, dont on cite la valeur et les actions d'éclat. C'est Aram qui agrandit le territoire de l'Arménie. C'est son nom qui a fait, par tous les peuples, appeler notre pays: Arménie, et notre nation : la Nation Arménienne.

LE PRINCE ARAM ET NUKAR MATÈS

(A-JC. 1831)

Aram, fils de Harma, s'est couvert de gloire. Ses nombreux exploits, nous dit Moïse de Khorène, sont partout racontés. On cite surtout sa valeur dans les combats. C'est lui qui agrandit le territoire de l'Arménie. Son nom sert à désigner toutes les peuplades de notre pays que les Grecs, en effet, appellent Armène et les Perses et les Syriens, Arméni. C'est donc un bonheur pour nous de rapporter ici l'histoire de ce prince illustre, de ce valeureux guerrier qui aima tant son pays, qu'il préféra mourir plutôt que de voir l'Étranger l'envahir, et imposer des lois à ses frères, à ses compatriotes.

Quelque temps avant la fondation de l'empire de Ninus en Syrie, Aram avait eu à lutter contre les nations voisines qui venaient l'inquiéter. Il avait dû rassembler la belle et intrépide jeunesse de son peuple, soldats si vaillants qu'on les redoutait comme s'ils avaient été cinquante mille.

Déjà Nukar dit Matès, homme belliqueux et altier, avait, comme les Kouchans, envahi l'Arménie, et lui avait fait subir deux années d'esclavage. Il revenait encore sur ses frontières à la tête de la jeunesse guerrière des Mèdes. Mais Aram fondit sur lui avant le lever du soleil et écrasa son armée. Il fit Matès prisonnier, et, l'ayant amené à Armavir, il le fit, en présence de la multitude, clouer au mur de la ville, en lui faisant enfoncer un grand clou de fer dans le front. Dès lors, tout le pays soumis à Matès devint tributaire d'Aram jusqu'à l'avénement du règne de Ninus.

Ce Ninus, devenu roi de Ninive, avait gardé dans son cœur un profond ressentiment contre les Arméniens. La tradition l'avait instruit du sort de Bel, son ancêtre, et, depuis longtemps, il méditait d'en tirer vengeance. Il n'attendait qu'une occasion propice pour se jeter sur les enfants du brave Haïgh et en anéantir toute la race. Mais la crainte de ne pas remporter la victoire dans le combat qu'il leur livrerait et d'être alors dépouillé de son royaume, l'avait retenu. Il usa donc de prudence. Il dit à Aram qu'il pouvait conserver et gouverner ses Etats sans craindre d'être inquiété désormais, il lui conféra le droit de porter le bandeau de perles et le nomma même son second.

Aram venait de terminer sa guerre contre l'occident et s'avançait, avec son armée, sur l'Assyrie. Il y trouva un certain Parcham, de la race des Géants, qui ruinait sa patrie. Parcham, à force de tyrannie et d'exactions, avait fait un désert de cette contrée. Aussitôt Aram lui livra combat, le contraignit à fuir et à se réfugier dans le pays des Gortouks, en Assyrie ; il extermina une partie de ses soldats et, finalement, Parcham périt sous les coups des guerriers d'Aram. Presque toute la Syrie devint ainsi, pendant bien des années, tributaire d'Aram, qui fut déifié pour ses brillants exploits et longtemps considéré comme un dieu par les Syriens.

Ensuite, Aram retourna vers l'occident avec quarante mille cavaliers et deux mille fantassins. Il arriva en Cappadoce, en un lieu appelé plus tard Césarée. Il avait, alors, entièrement soumis à sa puissance l'Est et le Sud, et il en avait confié la régence à deux familles : La famille des Sissagans gouvernait l'Orient, celle de Gatmos gouvernait l'Assyrie. Aram pouvait maintenant régner en toute quiétude.

Il fit un long séjour en Occident. Le Titanien Baïabis-Kaghia y vint lui déclarer la guerre. Baïabis avait envahi toute la contrée qui s'étend du Pont-Euxin à la Méditerranée. Aram le défit

et le força de se sauver dans une île de la mer d'Asie. Après cette nouvelle victoire, Aram confia la garde de ce pays à l'un de ses proches, nommé Mechagh, qu'il y laissa avec dix mille hommes de ses troupes, et s'en revint en Arménie.

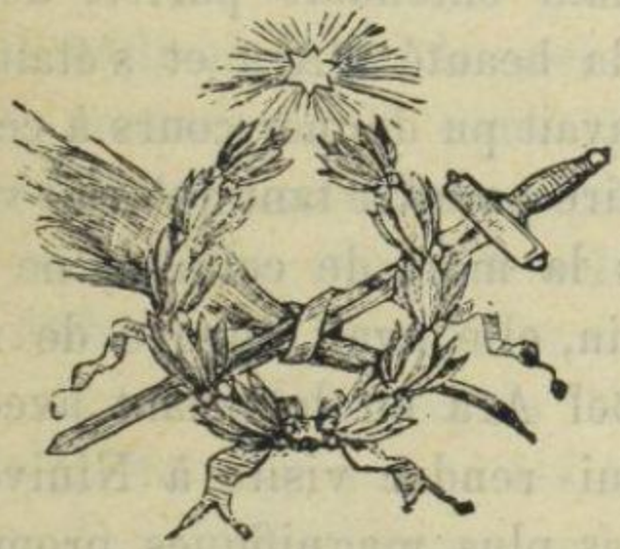
En même temps qu'il avait installé Mechagh comme gouverneur de ce pays, il en avait contraint les populations à parler la langue arménienne. C'est dès lors que cette contrée, située sur les confins de la Grande-Arménie, reçut le nom de Proti-Arménia, c'est-à-dire: Première Arménie. Mechagh y bâtit une cité qu'il entoura de murailles et à laquelle il donna son nom. Mais les habitants, ne pouvant prononcer exactement ce nom l'appelèrent par corruption Mazac. Cette cité s'agrandit par la suite et devint Césarée. Peu à peu tout ce vaste territoire qui allait de Césarée jusqu'au propre empire d'Aram, tout ce pays inculte et inhabité auparavant, se couvrit d'habitants, et c'est de la sorte qu'on le désigna sous les noms de Deuxième, Troisième et même Quatrième Arménies. Enfin, le nom d'Aram était devenu si célèbre que toutes les nations qui entouraient notre pays, commencèrent à l'appeler: Arménia.

Moïse de Khorène termine l'histoire d'Aram en disant: « Aram accomplit encore bien d'autres

brillants exploits, mais il nous suffit d'avoir cité ceux-ci ». Il ajoute : « Pourquoi ces faits n'ont-ils pas été consignés dans les annales des Rois et des Temples?... Que personne, pourtant, ne conçoive de doute à ce sujet, car, avant le règne de Ninus, nul ne se chargeait de ce soin. Ensuite, c'est qu'il n'y avait pour les peuples d'alors, ni intérêt, ni besoin bien grand de s'occuper des nations étrangères, des pays éloignés; de réunir les anciennes traditions, de retracer les récits des premiers âges dans les livres de leurs rois ou de leurs temples; c'est qu'enfin, il n'y avait vraiment pour eux matière à aucun sujet qui pût flatter leur orgueil ou leur vanité dans l'histoire des hauts-faits des nations étrangères. Mais quoique ces hauts-faits ne soient pas consignés dans les livres des peuples, on les retrouve, — comme le dit Mar-Apas-Gadina, — recueillis dans des ballades et des chants populaires d'où les ont extraits quelques historiens obscurs qui les ont transcrits dans les Archives Royales. Il existe encore une autre raison de cette lacune, dit le même historien : c'est que, — comme je l'ai appris plus tard, — l'altier, l'égoiste Ninus, voulant se donner comme le premier de tous les conquérants, comme le seul être en qui se confondaient toute dignité, toute excellence, toute perfection, comme le principe

de toute grandeur, avait fait brûler les livres, les annales des premiers temps, parce que ces livres, ces annales, éparpillés en différents lieux, relataient les actions d'éclat de tels et tels grands personnages qui l'avaient précédé. Il avait également fait supprimer les annales qui rappelaient les hauts-faits de ses contemporains, car il voulait que l'histoire ne parlât que de lui et de lui seul. »

Aram, après avoir régné pendant cinquante-huit ans, mourut en laissant le gouvernement de son empire à son fils Ara.



ARA-LE-BEL

(A-JC. 1769)

Ara, fils d'Aram, fut surnommé le Bel à cause de son joli visage. En succédant à son père, il sut gagner les faveurs de Ninus qui le combla d'honneurs. C'est de lui que la province, dont la capitale était Armavir, a tiré son nom d'Ararat. Ara eut de son épouse Nouart un fils qu'il appela Gartos.

Sémiramis entendait parler, depuis longtemps, de la beauté d'Ara et s'était éprise de lui. Elle n'avait pu donner cours à cette passion ni osé la faire paraître tant qu'avait vécu Ninus ; mais après la mort de celui-ci, ne se sentant plus de frein, elle avait envoyé de riches présents au bel Ara en le priant avec instances de venir lui rendre visite à Ninive. Elle lui avait fait les plus magnifiques promesses pour l'y décider. Elle lui avait promis de le prendre pour époux et de lui donner le sceptre de son empire. Elle lui avait même promis ses faveurs en le laissant libre, après cela, de retourner

en Arménie. Mais Ara se refusait toujours à se rendre auprès d'elle. C'était députation sur députation qui venaient le supplier de la part de Sémiramis, mais Ara restait inflexible, malgré toutes les belles promesses qui lui étaient faites et tous les riches présents qui lui étaient offerts. Sémiramis en fut irritée. Elle réunit ses nombreuses armées et vint en hâte en Arménie pour fondre sur Ara. Ce n'était pourtant point pour le mettre en déroute, encore moins pour le faire périr qu'elle accourait dans les États d'Ara. Elle ne voulait qu'en faire son prisonnier et donner ainsi satisfaction aux désirs brûlants qu'elle éprouvait pour lui. Sa passion la mettait en délire. Et pourtant elle n'avait jamais vu Ara. C'était en entendant seulement parler de lui qu'elle s'était enflammée de la sorte.

Avant de commencer le combat, elle avait eu grand soin d'ordonner à ses capitaines d'épargner les jours d'Ara, mais les soldats d'Ara furent tout d'abord mis en pièces et Ara lui-même périt dans l'action. Après la victoire, Sémiramis le fit chercher parmi les morts. On le trouva au milieu de ses braves tombés comme lui; elle le fit transporter dans son palais.

Les Arméniens avaient repris courage; ils voulaient venger la mort d'Ara. Sémiramis avait dit: « J'ai ordonné à mes dieux de lécher les

blessures d'Ara et Ara sera sauvé! ». Elle espérait peut-être que la puissance de ses enchantements magiques ranimerait Ara. La passion lui faisait perdre l'esprit. Quand elle vit en putréfaction le cadavre de l'infortuné fils d'Aram, elle le fit jeter dans une fosse profonde pour en cacher l'aspect à tous. Puis, elle fit publier que les dieux avaient léché les blessures d'Ara, l'avaient rendu à la vie et avaient ainsi exaucé ses prières ardentes. « Que les dieux, disait-elle, soient donc maintenant pour vous l'objet d'un culte plus immense et qu'on les glorifie comme les auteurs de notre bonheur! » Elle avait consacré un nouveau monument à ces dieux, elle avait ordonné des sacrifices en leur honneur, comme si, en réalité, ils avaient ramené Ara à la vie. Et, par ce stratagème honteux, Sémiramis avait tourné tous les esprits et fait cesser la guerre, car les Arméniens eux-mêmes, avaient fini par ajouter foi à ce qu'elle avait fait dire.

GARTOS

(A-JC. 1743)

Gartos, ce fils bien-aimé qu'Ara avait eu de sa chère Nouart, succéda à son père. Il n'était âgé que de douze ans. Sémiramis avait toute confiance en ce jeune prince qu'elle-même avait désigné pour souverain des Arméniens, et auquel elle avait donné aussi le nom d'Ara, en souvenir de l'amour qu'elle avait eu pour son père. Dans une guerre qu'elle eut plus tard à soutenir contre son propre fils Ninyas, cet Ara périt aussi en défendant la cause de cette Reine; après avoir gouverné son pays pendant dix-huit ans.

Il peut être intéressant de rapporter ici de quelle façon Sémiramis traita l'Arménie après la mort d'Ara. Voici ce que dit à ce sujet Moïse de Khorène.

« Après ses succès, Sémiramis était restée quelques jours dans la plaine appelée Ararat. C'était en été. La beauté du pays, ses vallons en fleurs, la pureté de l'air qu'on y respirait,

les sources d'eau saine et limpide qui jaillissaient de ses collines, le cours majestueux de ses grandes rivières, l'avaient charmée. « Il faut, disait-elle, ériger une ville, bâtir une résidence royale dans ce pays où l'air est si doux et les eaux si pures, pour y passer la saison d'été. Nous resterons à Ninive pendant les saisons froides. »

Elle avait parcouru une partie de cette contrée. Elle était arrivée à l'est, au bord du grand lac salé; de là elle avait remarqué une colline allongée, exposée au couchant dans toute sa longueur et se dirigeant vers le nord. Au sud une autre colline semblait darder le ciel. A quelque distance, plus au sud, une longue vallée arrivait. large et superbe, jusqu'au lac. Cette vallée était arrosée par des cours d'eaux délicieuses qui descendaient de la montagne et venaient se réunir à la base du mont pour former de véritables fleuves. A gauche et à droite de ces cours d'eau se trouvaient de nombreux villages. Au levant de ce lieu charmant, une petite montagne se trouvait là comme pour l'abriter. C'est là que cette Reine voluptueuse mit à exécution son projet. Elle fit venir, d'Assyrie et de toutes les parties de son empire, douze mille artisans et six mille ouvriers-maîtres, tous habiles, les uns dans les travaux du bois, les

autres dans ceux de la pierre, les autres dans ceux du fer, du cuivre, etc. Tout devait être exécuté selon ses ordres. D'abord elle fit border le fleuve d'une chaussée. Elle employa pour cela des quartiers de rochers qu'elle scellait avec du ciment. Cette chaussée était d'une largeur et d'une hauteur qui la font encore admirer. Les fentes de ces rochers servent à présent de repaire, — on nous l'a conté —, à tous les vagabonds, à tous les malfaiteurs de la région, qui s'y trouvent plus en sûreté que dans les montagnes. Ces constructions étaient si solides qu'il serait impossible de les désagréger et d'en tirer un éclat pour armer la fronde, quelque effort qu'on employât pour cela. Cette chaussée, longue de plusieurs stades, venait jusqu'à la ville.

Sémiramis avait divisé son peuple d'ouvriers en plusieurs catégories, à la tête de chacune d'elles elle avait placé un ouvrier-maître d'élite. Elle n'avait, du reste, rien épargné pour mener à bout sa merveilleuse entreprise. En peu d'années, tout fut achevé. Elle entoura la splendide cité qu'elle venait de construire, de fortes murailles dont les portes étaient en airain. La ville contenait de magnifiques palais bâtis de pierres de diverses couleurs et élevés de deux et trois étages. La façade de chacun de ces palais était exposée au soleil. La ville était partagée en plu-

sieurs quartiers que l' on distinguait par des couleurs éclatantes. Les rues en étaient larges, les places vastes. Des égouts la sillonnaient. Des acqueducs amenaient l'eau des fleuves pour arroser les jardins, d'autres acqueducs l'eau nécessaire aux besoins des habitants. Toutes les parties de la cité étaient embellies par de somptueux édifices, par des jardins de toute béauté, ombragés par des arbres des plus belles essences, où les vignes mêmes étaient plantées pour fournir le vin à l'immense population que Sémiramis y avait fait venir.

Il est impossible d'énumérer toutes les merveilles qui se trouvaient, parait-il, à l'extrémité de la ville. Le palais royal était entouré de hautes murailles; les entrées en étaient cachées et inaccessibles; il était rempli d'allées secrètes, de salles mystérieuses. Personne n'en a pu donner le plan véritable. Nous ne pouvons donc pas en parler dans cette histoire. Nous nous bornerons à dire que tout cela était grandiose, splendide, merveilleux.

On a pratiqué des temples, des chambres, de longs corridors dans la partie orientale d'une grotte dont le silex, qui a servi à la construire, est devenu si dur qu'il est impossible de l'entamer et d' y tracer une ligne avec le fer. Personne ne saura jamais le nombre des édifices

merveilleux qu'on avait élevés là. Sur toutes les pierres on voit des inscriptions qui semblent comme tracées sur la cire par le burin.

Tout ceci a tenu le monde émerveillé.

En outre Sémiramis a fait, dans d'autres endroits de l'Arménie, élever des colonnes sur lesquelles on a tracé l'histoire, le souvenir de quelque fait, et des bornes-termes couvertes aussi d'inscriptions.

Sémiramis venait, chaque été, dans sa résidence royale d'Arménie.



ANOUCHAVAN

(A-JC. 1725)

Nous avons dit qu'Ara le Bel, tué dans un combat contre Sémiramis, avait laissé pour lui succéder son fils, du nom de Gartos, que Sémiramis, en souvenir de son amour pour Ara le Bel, avait fait appeler également Ara.

De cet autre Ara, naquit Anouchavan, qui, dès son enfance, donnait des preuves de sa grande intelligence. On l'avait surnommé Sos (platane), à cause que son père, obéissant aux superstitions de cette époque, l'avait voué aux *vertus sacrées* des forêts de platanes d'Aramaniagh, à Armavir. Ces platanes se trouvaient vis-à-vis des portes de la résidence royale. C'était là que les Arméniens accouraient pour offrir des sacrifices aux Divinités qu'ils supposaient y avoir fait leurs demeures. On faisait à ces Divinités des offrandes de toute sorte, et, pendant le sacrifice, on leur vouait quelqu'un, dont la personne devenait sacrée par ce fait et qui était dès lors considéré comme un

héros. Anouchavan avait alors pris le nom de Sos ou *Sossanouère,* c'est-à-dire : voué aux platanes. — L'agitement des feuilles de ces platanes, selon le souffle violent ou léger de l'air, faisait et fit longtemps l'objet d'une science magique en Arménie.

Gartos ou Ara avait combattu contre Ninyas après avoir pris la cause et la défense de Sémiramis ; mais celle-ci avait été vaincue et tuée, et Gartos, victime de son dévouement, avait aussi trouvé la mort dans le combat. Anouchavan, son fils, âgé seulement de quatorze ans, était alors tombé au pouvoir de Ninyas et avait été conduit à Ninive. A la cour royale, on ne le traita pas comme le prince des Arméniens, mais comme le fils d'un prince vaincu et fait prisonnier. Pendant de longues années, il eut à subir les outrages et le mépris de Ninyas. Il souffrait et languissait à cette cour. Devenu plus âgé, aidé par ses amis, il put cependant obtenir le gouvernement d'une partie de l'Arménie, puis de l'Arménie toute entière, moyennant tribut. Il devint célèbre et puissant alors, car il sut gouverner avec intelligence et sagesse l'Arménie, qui prospéra sous ses lois.

Anouchavan vécut soixante-trois ans après la mort de son père. Il mourut l'an 1661 av. J.-C.

Il n'y avait aucun prince de sa Maison pour lui succéder. Cependant, quelques princes, descendant de Haïgh, s'emparèrent du pouvoir et gouvernèrent l'Arménie successivement pendant quelque temps. Nous ne connaissons que leurs noms, nos historiens ayant omis de nous transmettre les faits les plus saillants de leurs règnes.

Voici donc les noms de ces princes : (av. J-C. 1663) Bared, Arpagh, Zavan, Parnas, Sour, Havanagh, Vachdagh, Haïgagh, Ambagh, Arnagh, Chavarche, Noraïr, Vesdam Gar, Koragh, Hrand, Eutzagh, Kéghagh, Horo, Zarmaïr.

ZARMAÏR

(A-JC. 1194)

Zarmaïr fut l'un de ces princes qui descendaient de Haïgh et qui gouvernèrent l'Arménie pendant plusieurs années. Il était doué d'une grande force et s'était signalé dans mainte circonstance.

C'est pendant le cours de son gouvernement qu'éclata la guerre d'Ilion. Il était dépendant de Teutamus, Roi des Assyriens, qui l'envoya au secours de Priam. Il avait sous son commandement une faible armée et marchait avec les troupes des Ethiopiens. On sait que la courageuse résistance de Priam et de ses alliés n'aboutit qu'à une défaite. Pourtant nos historiens nous laissent croire que notre prince Zarmaïr s'est particulièrement signalé dans cette guerre si célèbre.

On nous raconte encore que Zarmaïr, présent au combat d'Achille et d'Hector, en voyant ce dernier tomber frappé par la lance d'Achille, n'aurait pu maîtriser sa colère et se

serait, dans un élan généreux, précipité sur Achille pour venger la mort d'Hector son allié, et que le héros grec, plus fort que lui, lui aurait fait alors une blessure dont il est mort, après avoir gouverné l'Arménie pendant douze ans.

Après Zarmaïr, parmi les princes descendants de Haïgh, qui gouvernèrent l'Arménie, figurent un autre Chavarch, puis Berdj, Arpoun, Berdj II, Pazough, Ho, Houssagh, Ambagh II, Gaïbagh, Parnavas I, Parnagh II, Sgaïorti, Barouïr.

BAROUÏR LE PREMIER ROI COURONNÉ EN ARMÉNIE

Il nous semble utile de dire par suite de quelles circonstances les princes, qui gouvernaient l'Arménie, furent élevés au rang de Roi.

Sardanapale, Roi de Ninive, avait irrité tous ses princes par sa vie de débauches. Ils conspirèrent contre lui. Varbace, le Mède, homme astucieux et adroit, se mit à leur tête. Par ses libéralités surtout il se fit beaucoup d'amis parmi les princes braves et puissants. Il avait sû gagner l'amitié de notre brave ancêtre Barouïr qui gouvernait alors l'Arménie, en lui promettant la couronne et tout l'éclat de la royauté. Varbace avec l'aide de tous ces braves princes, s'était emparé des Etats de Sardanapale. Il tint la parole qu'il avait donné à Barouïr et il le couronna premier Roi des Arméniens. Ceci avait lieu en l'an 743 av. J.-C.

Moïse de Khorène, pour donner une preuve que nos princes avaient bien revêtu la dignité royale depuis cette époque, cite les paroles du prophète Jérémie appelant aux armes contre

Babylone : « Donne ordre au Royaume d'Ararat et à la troupe d'Ascanaz .... » Il est donc attesté que le royaume d'Arménie était fondé de ce temps-là. Barouïr régna quarante-trois ans. Son successeur fut son fils Hratchia. Après ce dernier, on compte une succession de six rois avant d'arriver au célèbre Tigran Ier Les noms de ces rois sont : Parnouas, Badjouïdj, Gornagh, Pavas, un autre Haïgagh, Erouant qui vécut peu et fut le père de Tigran Ier.

TIGRAN I.er

(A-JC. 565)

Tigran I.er est donc le neuvième roi de l'Arménie. Ce fut un prince vaillant et un conquérant valeureux. Moïse de Khorène, dans son admiration pour ce grand Roi, s'exprime ainsi :

« C'est de tous nos Rois le plus puissant et le plus sage. Il fut brave entre tous les princes et l'on pourrait dire entre tous les vaillants guerriers de l'époque. Il aida Cyrus à renverser l'empire des Mèdes ; il tint longtemps les Grecs sous son pouvoir. Il étendit notre territoire jusqu'à nos anciennes limites. Objet de l'envie de tous ses contemporains, il fut encore, lui et son siècle, envié de la postérité.

« Quel est donc celui des grands capitaines, quel est donc l'homme qui se sente épris de la sagesse et de la gloire, et qui ne tressaille au souvenir de Tigran, qui ne rêve de devenir aussi grand que lui ! Chef et modèle des guerriers, se signalant partout par ses exploits, il éleva bien haut notre nation. Elle subissait le joug et il la mit en état d'imposer le joug, de faire payer tribut à d'autres nations. Le pays

regorgeait de richesses. On n'y voyait partout que monceaux d'or et d'argent et de pierres précieuses, que monceaux d'habits de toutes les couleurs, de toutes les formes, pour les hommes et pour les femmes. La laideur comme la beauté y prenait un éclat merveilleux, et la beauté, selon l'esprit du temps, y était déifiée. On voyait les fantassins portés par des chevaux; les frondeurs étaient devenus des archers; les soldats, seulement armés de pieux auparavant, maniaient le glaive et la lance; les hommes, autrefois sans armes, étaient couverts d'armures de fer et munis de boucliers. La vue seule de ces soldats rassemblés; le feu, l'éclat qui jaillissaient de leurs armes, suffisaient pour mettre l'ennemi en fuite.... Tigran apporta la paix, multiplia les édifices, féconda tout le pays par des flots d'huile et de miel.

« Tels sont les bienfaits, et combien d'autres encore! de Tigran dans notre pays! de Tigran fils d'Erouant, de Tigran, prince aux cheveux blonds et argentés à leur extrémité, au teint coloré, aux yeux gris, aux membres robustes, aux épaules larges, aux jambes alertes, aux pieds bien faits! de Tigran, toujours sobre dans le boire et dans le manger, toujours réglé dans ses plaisirs!... On disait de lui, chez nos anciens qui chantaient au son des cymbales, qu'il

était prudent, mesuré dans les désirs de la chair, plein de sagesse, éloquent, utile à toute l'humanité. Quoi de plus agréable pour moi que de prolonger des récits qui, à son égard, sont des éloges et des vérités historiques! Toujours plein de justice en ses jugements, il pesait avec impartialité la conduite de chacun dans des balances égales pour tous. Il ne portait point envie aux grands, il ne méprisait point les petits; il ne voulait que couvrir tout le monde de son manteau paternel.... »

Tigran, déjà lié d'amitié avec Cyrus, roi des Perses, conclut un traité d'alliance avec lui. Astyage, qui régnait sur les Mèdes, vit dans cette alliance un danger pour sa couronne, car il redoutait déjà les projets entreprenants de Cyrus. Sa frayeur en était telle qu'il ne pouvait plus se livrer au sommeil. Moïse de Khorène d'après Mar-Apas-Gadina, raconte ainsi les troubles d'Astyage:

« Astyage faisait sans cesse à ses conseillers des questions à ce sujet. Par quels moyens, disait-il, parviendrons-nous à rompre les liens d'amitié qui unissent le Perse et le fils de Haïgh, dont le peuple est si nombreux? » L'inquiétude de son esprit lui donnait de telles appréhensions qu'il en fit un songe, ainsi raconté:

SONGE MERVEILLEUX D'ASTYAGE

L'alliance de Cyrus et de Tigran constituait un grand danger pour le Mède Astyage. Il en fut tourmenté. Ses idées s'en troublèrent. Pendant la nuit, il eut un songe qui lui révéla ce qu'éveillé, il n'aurait jamais vu ni entendu. Il se réveilla en sursaut et, sans attendre l'heure où son conseil avait coutume de se réunir, il fit appeler ses conseillers. La nuit avait encore bien des heures à parcourir. Triste, les yeux baissés, il pousse des gémissements. D'où vient cette tristesse?... qui cause cette immense douleur? demandent les conseillers. Astyage reste plusieurs heures sans répondre. Enfin il se décide à parler mais non sans peine. Il leur dit ses tourments secrets, les appréhensions, et de plus, les détails de son horrible vision.

« Il advint, — dit-il, — ô mes amis! que j'étais sur une terre inconnue, près d'une haute montagne dont le sommet était couvert de glaces. On disait que c'était le pays des fils de Haïgh. En tournant les yeux vers la montagne, je vis, assise sur le plus haut pic du mont, une femme

revêtue d'une robe pourpre et portant un voile bleu comme l'azur du ciel. Elle avait des yeux d'une grande beauté, son teint était vermeil et sa taille élevée. Elle était dans les douleurs de l'enfantement. Comme je ne cessais de contempler ce spectacle étrange, je vis cette femme accoucher soudain de trois héros accomplis pour la taille et pour la force. Le premier, porté par un lion, prit son essor vers l'occident; le second, monté sur un léopard, s'élança vers le nord; le troisième, à cheval sur un dragon énorme, vint fondre, se ruer sur notre empire.

A travers ces images confuses, il me semblait que je me tenais debout sur la terrasse de mon palais. Le fond me paraissait rempli d'une quantité de tentes superbes. Nos dieux, à qui je dois mon sceptre et ma couronne, je les voyais là enveloppés dans leur majesté radieuse, et nous leur offrions, vous et moi, des sacrifices et de l'encens. Tout-à-coup je levai les yeux et je revis le héros qui montait le dragon, prendre sa volée. Il avait des aîles d'aigle. Il s'élançait pour exterminer nos dieux. C'est alors que moi, Astyage, me portant devant eux, je soutins le choc terrible de ce héros merveilleux contre lequel je combattis longtemps. D'abord nos lances nous firent d'horribles blessures, d'où s'échappèrent des flots de sang. Le palais, resplendissant

du reflet des rayons du soleil, fut submergé dans une mer de sang. Puis, nous prîmes d'autres armes et nous combattîmes encore des heures entières.

Mais à quoi bon prolonger ce récit, puisque la fin de tout cela était ma ruine? L'impression du danger que je courais me couvrit le corps d'une sueur froide, le sommeil s'enfuit loin de moi, et, depuis ce jour, je compte à peine parmi les vivants. Que signifie cette effrayante vision, si ce n'est que la guerre et l'invasion doivent nous venir de Tigran, le fils de Haïgh? Après le secours de nos dieux, quel homme viendra me donner son appui, ses conseils, sans exiger de partager le trône avec moi? »

Astyage écouta tous ses conseillers, il en reçut plusieurs avis sages et utiles. Il les remercia vivement, puis il dit encore:

« J'ai accepté vos sages conseils, ô mes amis! Je vais vous dire, moi, ce qui, après le secours de nos dieux, me paraît le plus raisonnable en cette occurrence. Contre un ennemi, rien ne vaut la ruse. Cela est même plus avantageux que d'être averti de ses projets. Il est donc utile de placer auprès de lui quelqu'un qui, sous des semblants d'amitié, lui dressera des embûches. Ce n'est point avec des paroles, ce n'est point avec des trésors que nous arriverons à le trom-

per. Ce n'est qu'en agissant comme je l'exige. Quel est donc le moyen à employer? le guet-apens. Qui doit préparer ce guet-apens? la sœur même de Tigran, la belle et sage Tigranouhi. Car ses liens de parenté, ici comme ailleurs, lui donnent toutes les facilités pour pouvoir, sans qu'on le soupçonne, dresser les embûches dont nous profiterons, ou bien, à force de promesses et de cadeaux, pour décider quelqu'un des amis de Tigran à le poignarder ou à l'empoisonner, ou encore, pour détacher, avec de l'or, ses partisans, les gouverneurs de ses provinces. Alors, seulement, nous pourrons nous saisir de Tigran aussi facilement que d'un enfant. »

Les amis d'Astyage considérèrent ce projet comme réalisable. Ils en complotèrent l'exécution. Astyage envoya alors un de ses conseillers à Tigran avec de nombreux présents, et la lettre qu'on va lire.

LETTRE D'ASTYAGE

« Mon bien-aimé frère, les dieux ne nous ont donné, dans cette vie, rien de meilleur ni de plus beau qu'un grand nombre d'amis; je parle d'amis dévoués, sages et puissants. Avec eux nous n'avons pas à redouter d'inquiétudes au dehors, et, chez nous, la perfidie ne peut nous atteindre. Tout désordre, tout trouble est prévenu, est réprimé. C'est en réfléchissant aux avantages de l'amitié que j'ai résolu de rendre durable et profonde celle qui nous unit. De cette façon, nous serons gardés de toutes parts et nous maintiendrons notre empire. Tu peux faire cela en me donnant la main de ta soeur Tigranouhi. Plaise aux dieux que tu considères mon parti comme fort avantageux pour elle et que Tigranouhi devienne la Reine des Reines! Que les dieux te gardent, mon bien-aimé frère! »

En même temps qu'Astyage envoyait cette lettre à Tigran, il se hâtait de rassembler des troupes de différentes nations et se préparait ainsi à la guerre contre Cyrus.

Le porteur de la lettre mena à bien la négociation dont il était chargé. Tigran ignorant les perfides projets d'Astyage, consentit à lui donner sa sœur Tigranouhi pour épouse. Il envoya donc sa sœur avec une belle et nombreuse escorte, selon la coutume des Rois. Astyage, reçut cette princesse avec tous les honneurs qui lui étaient dus, non seulement pour dissimuler sa perfidie, mais encore parce qu'elle était d'une grande beauté. Il en fit sa première épouse. Mais il ne perdit point de vue pour cela ce qu'il avait résolu de faire.

Après l'avoir installée sur son trône, il fit mine de ne vouloir rien exécuter sans avoir reçu l'avis de Tigranouhi. Il voulut que tout fût réglé par elle, il voulut que tout fléchît devant elle. Après cela, il commença à lui parler de ce qu'il attendait d'elle. « Tu ne sais pas, lui insinua-t-il, que ton frère Tigran, excité par sa femme Zarouhi, est jaloux de te voir commander aux Perses Il en adviendra que, lorsque je mourrai, Zarouhi régnera sur les Perses et occupera la place des déesses. Il te faut donc choisir dès à présent: Ou, par affection pour ton frère, tu accepteras, aux yeux des Perses, la ruine et l'infamie; ou bien, consultant ton propre intérêt, tu prendras une détermination pour parer à ce qui peut arriver. »

Mais ces détours cachaient l'intention arrêtée d'Astyage de faire périr Tigranouhi elle-même si elle ne se prêtait pas à ce qu'il exigeait. La prudente et belle princesse le vit bien. Elle fit une réponse pleine de tendresse à son époux, mais, en même temps, elle fit prévenir son frère par des confidents dévoués.

Dès ce moment Astyage ne chercha plus que l'occasion d'agir. Il envoya des ambassadeurs auprès de Tigran pour le prier de lui accorder une entrevue aux frontières de leurs royaumes, sous le prétexte d'une affaire importante qu'il était impossible de traiter et de conclure par écrit ou par des tiers, et qui exigeait impérieusement leur présence. Mais Tigran qui savait où voulait en venir Astyage et qui était au courant de tout, reprocha à celui-ci sa noire perfidie. Une fois le complot d'Astyage découvert, une guerre devenait inévitable entre lui et Tigran.

Le roi d'Arménie réunit ses armées de la Cappadoce, de l'Ibérie et de l'Aghouank, toutes composées de troupes d'élite, ainsi que les armées de la Grande et de la Petite Arménie, et se mit en marche contre les Mèdes. Astyage ne pouvait songer à combattre le fils de Haïg sans avoir avec lui une armée immense. La lutte dura cependant cinq mois entiers. Car Tigran

sentait son courage abattu lorsqu'il réfléchissait sur le sort de sa sœur bien-aimée. Il cherchait à combiner les choses de manière à sauver les jours de Tigranouhi. Il voulait aussi laisser à Cyrus, qu'il avait mis au courant de la perfidie d'Astyage, le temps d'arriver. Mais Tigranouhi avait pris ses mesures pour être en sûreté.

Cyrus étant enfin arrivé et le combat définitivement engagé, le héros arménien fendit l'épaisse armure de fer d'Astyage d'un coup de lance. En retirant son arme, il avait arraché les poumons d'Astyage. Ce fut une lutte terrible. On se battait braves contre braves. Personne ne voulait fuir. L'action dura plusieurs heures. Mais la mort d'Astyage mit fin au combat. Ce haut-fait, ajouté à tous les grands exploits de Tigran, augmenta encore sa gloire et sa renommée.

On rapporte qu'après l'issue glorieuse de cet événement, Tigran, d'une façon toute royale, envoya une puissante escorte pour ramener sa sœur Tigranouhi en Arménie, au bourg qu'il appela à cause d'elle Tigranaguérd. Il ordonna à tout ce canton d'obéir aux ordres de cette princesse. L'historien Mar-Apas-Gadina prétend que la noble famille du nom d'Osdan, descend de Tigranouhi et est ainsi de race royale.

Quant à Anouïche, la première des femmes

d'Astyage, ainsi qu'aux nombreuses princesses, ses filles, aux jeunes garçons et à tous les autres captifs, au nombre de dix mille qu'il avait faits, il les établit dans le pays situé entre le versant oriental de la grande montagne et les régions de Koghten. Ce pays comprend Dampad, Osguiogh, Tajkouink. Il leur concéda aussi d'autres villages, qui se trouvent sur les bords du fleuve et dont l'un est Vrandchounik, jusqu'en face du fort de Nakhdjavan; les trois bourgs qu'on appelle Khram, Dchougha, et Khochagounik, et, de l'autre côté du fleuve, toute la plaine qui commence à Ajtanagan et qui aboutit à ce même fort de Nakhdjavan. Tigran installa la princesse Anouïche avec ses filles sur le territoire qui s'étend au pied des éboulements de la Grande Montagne, éboulements qui se seraient produits à la suite d'un tremblement de terre, comme le prétendent du moins les voyageurs qui furent envoyés par Ptolémée pour mesurer non seulement les pays habités, mais aussi les mers et les contrées inhabitées, depuis la zône torride jusqu'à Cimmérium.

Tigran avait donné à la princesse Anouïche pour serviteurs des gens pris parmi les Mèdes qui s'étaient établis au pied de la montagne.

Moïse de Khorène, afin de prouver l'authen-

ticité de ce qu'il dit de Tigran et d'Astyage, cite les chants ou chroniques conservés par les populations de la partie vignoble du canton de Koghten. Dans ces chants, qui ont surtout rapport au roi Ardachès et à ses fils, il est parlé, par allégorie, des descendants d'Astyage qui y sont désignés sous le nom de descendants du Dragon. Astyage, dans notre langue, signifie Dragon.

Moïse de Khorène, dans son admiration pour le grand roi Tigran, voulant nommer les familles issues de lui, continue son récit comme suit :

« Peindre exactement un héros national, rapporter tous ses faits et gestes, est pour moi, historien, une tâche qui m'est bien chère, mais tout ce que je dis sur Tigran, fils d'Erouant, aura bien du charme aussi pour toi, lecteur, qui veut t'instruire. De même que nous sommes fiers du héros et de ses hauts-faits, de même son histoire nous est précieuse. C'est pourquoi j'aime tant à citer Haïgh, Aram et Tigran, et à parler de leur valeur. Car, selon moi, les fils des braves sont des braves aussi. Pour les autres, qu'on les traite comme on jugera à propos. D'après les idées reçues sur les héros, notre assertion est certaine. Il n'a pas existé d'Aramazt, mais il y a des gens qui veulent absolument qu'il en

ait eu plusieurs. Ils citent quatre personnages qui se seraient appelés Aramazt, dont l'un est simplement un certain Gount-Aramazt[1]. Ainsi bien des princes se sont nommés Tigran; un seul fut le descendant de Haïgh; celui qui tua Astyage et emmena toute sa maison en captivité ainsi qu'Anouïche, la mère des Dragons; celui enfin, qui, avec l'assentiment et l'appui de Cyrus, s'empara de l'Empire des Mèdes et des Perses ».

1. C'est-à-dire Jupiter, nommé par les perses: Armazda ou Hurmuzd, et par les grecs: Zeus: — Gount, en persan, signifie *vaillant*.



VAHAKN ET SES SUCCESSEURS

(A-JC. 524)

« Les fils de Tigran, dit Moïse de Khorène, furent Pap, Diran et Vahakn. A propos de ce dernier, la légende dit: « Le ciel et la terre enfantaient; la mer de pourpre enfantait. Dans la mer il poussa un roseau rouge. De sa tige il sortait du feu et de la fumée, de la flamme du feu s'élança un jeune homme. Ce jeune homme avait une chevelure de feu, une barbe de flamme et ses petits yeux étaient des soleils. »

« On chantait ses louanges au son des cymbales, nous les entendîmes de nos propres oreilles; puis on répétait, dans les chants, ses combats, ses victoires contre les Dragons, ses exploits égalant ceux d'Hercule; on le mettait même au rang des dieux. Dans le pays des Ibériens, on lui éleva une statue à laquelle on offrit des sacrifices. De lui descendaient les Vahnouni, dont plusieurs se vouèrent au sacerdoce

et offraient des sacrifices à ce même Vahakn, leur ancêtre [1].

Vahakn régna vingt-sept ans. A sa mort, son fils, tout jeune encore, Aravan lui succéda.

Les rois qui succédèrent à Vahakn sur le trône d'Arménie furent au nombre de sept; parmi ces derniers, il en faut citer un surtout qui avait le nom de Vahé (av. J.-C. 359), qui fit alliance avec Darius, roi des Perses, et engagea une guerre contre Alexandre de Macédoine. Vahé avait près de lui une armée forte de 40,000 hommes d'infanterie et 7000 hommes de cavalerie. Mais Darius fut vaincu par Alexandre et périt dans le combat. Vahé voulut alors venger la défaite et la mort de son allié; il réunit une nombreuse armée et s'avança contre Alexandre. Il fut vaincu aussi et tous ses soldats furent tués, mis en fuite ou faits prisonniers.

La dynastie de Haïgh perdit alors la cou-

1. A propos de la voie lactée, voici ce que dit Ananie de Chiragh: « Quelques vieux arméniens prétendent que pendant un hiver très rigoureux, Vahakn, un de leurs ancêtres, déroba la paille de Barchame, grand ancêtre des Assyriens: C'est de là que nous est venu, en parlant couramment, d'appeler la voie lactée, la voie du voleur de paille. » Comme si, selon la légende arménienne, en emportant cette paille volée, il en avait laissé tomber en chemin, une quantité de fétus qui aurait donné naissance à la voie lactée.

ronne d'Arménie et ce royaume fit désormais partie de l'Empire d'Alexandre qui y plaça ses gouverneurs.

C'est à cette époque qu'Antiochus, roi des Séleucides, divisa l'Arménie en deux gouvernements: le premier contenait l'Arménie Majeure ou Grande Arménie, et le second, la petite Arménie.

Cet état de choses se maintint jusqu'à l'époque où Annibal de Carthage vint chercher asile auprès d'Ardachès, gouverneur de la grande Arménie. Celui-ci, sur les avis et plans du grand général, fonda la cité d'Ardachad, située sur les bords de l'Arax. C'est là qu'il plaça le siège de son gouvernement.

FIN DE LA DYNASTIE DE HAÏGH

Avis — Je crois ici, devoir répéter une fois pour toutes, que j'ai puisé tous les faits de l'histoire d'Arménie, jusqu'au cinquième siècle, dans le livre de Moïse de Khorène et que je les rapporte tels qu'il nous les a donnés, sans même vouloir me permettre aucune espèce de commentaire.

HISTOIRE D' ARMÉNIE

DYNASTIE DES ROIS ARSACIDES

VAGHARCHAGH

PREMIER ROI ARCHAGOUNI

(A-JC. 150)

Pendant la onzième année du règne d'Antiochus, dit Theus, les Parthes secouèrent le joug des Macédoniens, et, par suite, la couronne advint au vaillant Archag, qui était de la lignée céturienne et descendait ainsi d'Abraham. Archagh fixa sa résidence dans la ville appelée Pahl-Aravadine, dans le pays des Kouchans. Après une guerre terrible, il s'empara de tout l'Orient. Il chassa les Macédoniens de Babylone. Il apprit que les Romains étaient maîtres de tout l'Occident et de la mer, il leur manda aussitôt des ambassadeurs pour conclure avec eux un traité d'alliance où il serait stipulé que tout secours serait refusé de leur part aux Macédoniens. Il ne serait pas forcé pour cela de payer

tribut aux Romains, il leur donnerait seulement, chaque année, à titre de présent, une somme de cent talents.

Archag régna pendant trente et un ans. Son fils Ardachès régna vingt-six ans. Après lui vint le fils d'Ardachès, du nom aussi d'Archagh, qu'on a surnommé le Grand. C'est celui-ci qui fut le vainqueur de Démétrius, ainsi que de son fils Antigonus qu'il emmena en captivité chez les Parthes. Mais Antiochus Sidétès, frère d'Antigone, averti de la marche d'Archagh, qu'on a surnommé le Grand, s'empara de la Syrie. Celui-ci revint lui livrer combat avec cent mille hommes. Antiochus, souffrant des rigueurs de l'hiver, arrêté dans les défilés, fut obligé pourtant d'accepter le combat. Il périt, et ses troupes furent anéanties. Archagh devint alors le maître tout-puissant et imposa sa puissance à toute l'Asie.

Pour que son empire devînt inattaquable, il plaça son frère Vagharchagh sur le trône d'Arménie en affectant Medzpine pour sa capitale et lui donnant pour États une partie de la Syrie occidentale, la Palestine, l'Asie-Mineure, toutes les côtes de la Méditerranée, et la Tidalie, depuis le Pont-Euxin jusqu'au point où le Caucase aboutit à la mer occidentale, en y ajoutant l'Aderbadagan et tout territoire « aussi immense

que peut le rêver ton imagination et te le donner ta vaillance, — dit-il à Vagharchagh, — car qui peut tracer des limites aux empires des braves? leurs armes seules, et, plus elles leur font de conquêtes, plus leurs empires s'étendent et s'agrandissent. »

Vagharchagh le Parthe était un prince aussi prudent que vaillant. Voulant affermir sa puissance et reculer les limites de ses États, dès qu'il fut sur le trône d'Arménie, il s'empressa de lever de nombreuses armées, composées des plus intrépides soldats, dans l'Aderbadagan et dans l'Arménie centrale. Il avait rangé sous son étendard Pacarad le Juif, alors gouverneur de l'Aderbadagan, et ses vaillants guerriers, toute la valeureuse jeunesse des frontières, les descendants de Kégham, des Chananéens, des hommes de Chara, de Couchar, de Sissagh, de Gathmos, et leurs alliés; en un mot, la majeure partie du pays. Il avait placé son camp au-dessus des sources du Grand Marais, sur les rives du fleuve Eraskh ou Arax, tout près de la colline d'Armavir. Il passa bien des jours à exercer ses troupes, car il avait reconnu qu'elles n'étaient pas encore dressées aux combats.

Là aussi, il leva encore de formidables armées, puis il se replia en Chaldée. Car Laziga, le Pont, la Phrygie, Majagh et d'autres provinces

circonvoisines, n'avaient point eu nouvelle de la guerre entreprise par Archagh, et étaient restées fidèles à leurs traités d'alliance avec les Macédoniens dont ils subissaient la domination. C'est en raison de ces traités d'alliance qu'un certain Morphyligh souleva ces contrées et se mit en marche contre Vagharchagh. Les deux armées se rencontrèrent non loin d'une colline de rocher, elles s'approchèrent de plusieurs stades l'une de l'autre, et, pendant quelques jours, elles se fortifièrent de part et d'autre.

Après ce laps de temps, Vagharchagh engagea le combat. Bon gré, mal gré, Morphyligh fit ranger son armée en bataille, puis il se précipita avec impétuosité sur Vagharchagh. Car Morphyligh était un courageux guerrier. Doué d'une force extraordinaire et d'une haute stature, cuirassé de fer et d'airain, entouré de ses soldats d'élite, en petit nombre pourtant, il abattait les meilleurs guerriers de Vagharchagh. Il s'efforçait d'arriver jusqu'au roi d'Arménie qui se tenait au milieu d'une légion de soldats bien armés. Quand il fut en face de lui, il éleva sa longue et terrible lance. Mais les braves enfants de Haïgh et de Sennéchérim l'Assyrien, se jetèrent à sa rencontre. Ils abattirent Morphyligh et mirent ses troupes en fuite. Ce fut une lutte terrible ; des flots de sang cou-

laient sur la terre, semblables à des torrents. Mais depuis, le pays fut en paix; il se soumit à Vagharchagh et ne fut plus jamais en butte aux attaques des Macédoniens.

Après cela, Vagharchagh réorganisa le pays de Majagh, du Pont, des Ekératzi ou Circassiens. Puis il s'en vint au pied du Barkhar, dans la province des Daïk, en des lieux humides et brumeux, couverts de sapins et de mousse. Il donna à cette contrée une forme pour ainsi dire nouvelle; il en applanit les terrains montagneux, il en exhaussa les bas-fonds. Tous ces travaux en changèrent le climat, en adoucissant la température, et ce pays devint un endroit délicieux, le plus agréable de tout le royaume. Vagharchagh avait eu soin d'y ménager des ombrages pour la saison d'été, quand il reviendrait de ce côté. Il y avait fait des parcs, des forêts qui s'étendaient à la suite des montagnes, pour se livrer aux plaisirs de la chasse. Il réserva pour les vergers et les vignes les contrées chaudes de Gogh. « Je voudrais ici, dit Moïse de Khorène, tant ce prince m'est cher, énumérer tous ses bienfaits dans ce pays. Je n'ai fait qu'indiquer les lieux où tout cela fut exécuté, sans m'occuper de la forme de mon style, ne voulant pas que l'on puisse taxer d'exagération, l'admiration que je ressens pour ce remarquable prince. »

C'est à cet endroit que Vagharchagh convoqua les peuplades sauvages du nord de la plaine, ainsi que celles fixées au pied des grandes montagnes du Caucase, celles des vallons et des gorges des monts qui sont au sud de la grande plaine; il fit renoncer toutes ces peuplades à leurs brigandages, à leurs habitudes perfides, à leurs moeurs barbares, et les soumit à ses lois et les rendit ses tributaires. Pour leur imposer des chefs, des princes, un gouvernement, il les renvoya dans leurs pays sous la conduite d'inspecteurs de son choix. Cela accompli, il descendit dans les prairies voisines des possessions de Chara, que les anciens ont appelées la Passène supérieure et sans bois. Par la suite, à cause de la colonie quï y avait amenée Vaghentour-Poulgar de Vount, ce pays reçut le nom de Vanant, et les cités furent appelées des noms des frères et des descendants de ce Vaghentour-Poulgar de Vount.

De là, Vagharchagh, redoutant le vent glacial du nord, vint établir son camp dans l'immense plaine qui borde le grand marais. Il campa à l'endroit où le grand fleuve sortant du lac septentrional descend se mêler au grand marais. Il organisa les milices du pays, lui laissa des inspecteurs, et prenant avec lui tous les notables, s'en alla à Medzpine.

Après la déroute des Macédoniens, il mit fin aux combats incessants qu'il avait à soutenir ; il agrandit son empire, lui donna des lois équitables et le pourvut d'un système d'institutions civiles. C'est alors aussi qu'il voulut connaître quels étaient les princes qui avaient exercé l'autorité sur le pays des Arméniens avant son avénement au pouvoir ; il voulut savoir si c'était à des princes dignes d'admiration ou à des princes sans valeur et sans vertu qu'il succédait. Ayant fait la rencontre d'un Syrien du nom de Mar-Apas-Gadina, d'un grand savoir et très versé dans les lettres chaldéennes et grecques, il le manda avec de riches présents près de son frère aîné Archagh, en priant celui-ci de lui ouvrir ses archives royales. La lettre que Vagharchagh envoya à son frère Archagh était ainsi conçue :

« Archagh, souverain de la terre et de la mer ; Toi de qui la personne et l'image sont sacrées comme celles de nos dieux, dont la fortune et la destinée sont au-dessus de celles de tous les rois ; l'étendue des conceptions aussi vaste que l'étendue du ciel sur la terre ; Vagharchagh, ton frère puîné et ton compagnon d'armes, par ta grâce roi des Arméniens, te salue et te souhaite gloire, victoire et bonheur !

« La recommandation que tu m'as faite d'al-

lier les maximes de la sagesse avec les vertus guerrières, je ne l'ai jamais retirée de ma mémoire. Surtout j'ai porté ma sollicitude autant que me l'ont permis mes talents et ma capacité. A présent que ce royaume est constitué sur une base solide par tes conseils et tes soins, j'ai eu la pensée de m'enquérir de ce qu'ont été les princes qui ont gouverné le pays des Arméniens avant moi. Car nous n'avons point de Codes qu'on puisse consulter, nous n'avons point de fonctions déterminées dans nos temples. Nul ne saurait dire quel est celui qui doit être au premier rang du royaume ou quel est celui qui appartient au dernier échelon des gens du peuple. Rien n'a été réglé selon les lois, tout est confus et à l'état barbare.

« C'est pourquoi, j'en supplie ta Majesté, fais ouvrir tes Archives royales à celui que je t'adresse. Après avoir recueilli ce que désire tant ton frère, ton fils, cet envoyé s'empressera de lui apporter les documents authentiques qu'il recherche. Notre succès dans notre désir nous comblera de satisfaction et sera pour toi-même un sujet de joie. Salut, héros, qui te tiens au milieu des Immortels! »

Le Grand Archagh reçut cette lettre des mains mêmes de Mar-Apas-Gadina, il souscrivit

immédiatement à la demande de Vagharchagh et donna l'ordre d'ouvrir les Archives de Ninive à celui qui lui avait été envoyé par lui. Il était, d'ailleurs, bien heureux qu'une aussi noble inspiration fût venue à son frère, à qui il avait confié le gouvernement de la moitié de son Empire.

Mar-Apas-Gadina, en consultant tous les livres qu'on lui avait présentés, en remarqua un, écrit en grec, sur lequel il lut, dit-il, cette espèce d'inscription: « Ce livre a été, par ordre d'Alexandre de Macédoine, traduit de Chaldéen en Grec, et contient l'histoire des Aïeux ».

De ce livre Mar-Apas-Gadina ne retint que la partie relative à l'histoire authentique de notre nation. Il porta cet extrait, en caractères grecs et syriens, au roi Vagharchagh, à Medzpine. Vagharchagh, ce prince spirituel, éloquent, bel homme, habile au tir de l'arc, - selon les expressions de Moïse de Khorène, - considéra cette histoire comme l'objet le plus précieux de son trésor et le fit placer avec soin dans son palais. Il en fit même graver quelques passages sur une colonne. Assuré par cela même de l'authenticité des faits qui y sont relatés, Moïse de Khorène les inséra dans son livre, en rappelant que Mar-Apas-Gadina a écrit l'histoire des satrapes du pays jusqu'à Sardanapale de Chal-

dée, et même jusqu'à quelques-uns de ses successeurs.

Vagharchagh, édifié dès lors sur les origines des Arméniens et sur leur histoire, poursuivit sa carrière de généreuses et brillantes actions. Il s'occupa d'abord de l'organisation de son royaume. Dans son palais, il régla les heures des entrées, des conseils, des festins, des fêtes. Il établit des classes dans ses milices. Il s'adjoignit deux secrétaires chargés de signaler, par écrit, au roi, les bonnes œuvres qu'il avait à accomplir, l'autre, les vengeances à exercer. Il prescrivit à celui qui avait à signaler le bien à faire, de rappeler le roi à la raison et à la justice, si, dans un moment de colère, il se laissait aller à donner des ordres injustes ou cruels. Il plaça des justiciers à la cour, dans les villes, dans les bourgs. Il voulut que les gens des villes fussent d'un rang plus élevé que les gens des campagnes. Il ordonna donc à ceux-ci d'avoir pour les premiers le respect dû aux supérieurs, mais il défendit aux gens des villes de se montrer hautains et dédaigneux envers les paysans. Il leur recommanda de les considérer comme des frères.

Il régla ensuite l'étiquette de sa cour. Voulant récompenser les services d'un guerrier aussi valeureux que sage, du juif Champa-Pakarad,

qui s'était montré si dévoué, si fidèle, il lui conféra, à lui et à toute sa descendance, le titre de seigneur et prince, l'honneur de poser la couronne sur la tête du roi, et de porter, par conséquent, le nom de *takatir* (qui pose la couronne), le rang de chevalier, le droit de ceindre le petit bandeau à trois rangs de perles, sans or ni pierreries, qu'il aurait à porter pour se rendre à la Porte et vaquer dans le palais royal. A tous ses descendants, il accorda le droit de prendre le nom de Pakradouni. Cette satrapie considérable donna par la suite des souverains à l'Arménie. Ce Pakarad s'était mis volontairement au service de Vagharchagh, avant la guerre d'Archagh contre les Macédoniens. L'ardeur et le dévouement, dont il avait fait preuve, lui avaient mérité tous ces honneurs. Il fut gouverneur d'une partie de l'Arménie et le chef de onze mille hommes d'occident.

Vagharchagh avait bâti un temple à Armavir, où il avait fait placer les statues du Soleil et de la Lune ainsi que celles de ses ancêtres; il engagea alors Champa-Pakarad, Juif de nationalité, il le pressa même d'abandonner le culte judaïque et d'adorer les idoles. Pakarad ne voulut pas y consentir et le roi Vagharchagh le laissa libre. On rapporte que, par la suite, quelques-uns de ses descendants furent, à cause de leur

religion, persécutés et martyrisés par nos rois idolâtres.

C'est parmi les Chananéens que Vagharchagh choisit les officiers qui étaient chargés de lui présenter ses gants. Les familles de ces officiers en reçurent le nom de Kentouni. Il prit ses gardes du corps et ses gens d'armes dans la Maison de Khor, descendant de Haïgh. C'étaient des guerriers d'élite, habiles dans le maniement des armes. Il leur donna pour chef Maghkhaz, homme vertueux et brave. Les membres de cette milice du palais conservèrent le nom de Khorkhorouni à cause de leur race. Le préposé à la Vénerie royale fut le prince Tad, de la Maison de Karnigh, issue de Kégham. Le prince Kapagh fut désigné pour l'inspection des haras, et Apel fut nommé Majordome et Chambellan du roi. Vagharchagh donna en outre à ces deux dignitaires des villages qui prirent leurs noms. Ce sont ces deux personnages qui ont formé les familles Apéghène et Kapéghène. La maison d'Atramèle, fils de Sennéchérim, fut choisie pour porter les aigles du roi dans ses cortèges, c'est de là que tire son origine la satrapie des Ardzrouni, dont le nom veut dire porteurs d'aigles. Comme ils étaient nombreux, Vagharchagh leur attribua la province de Vasbouragan.

C'est aussi dans la Maison de Sennéchérim

que Vagharchagh prit son échanson. « Voici, dit Moïse de Khorène, un fait curieux relatif à cette fonction: Celui qui devait choisir les vins les meilleurs pour les donner au roi s'appelait Kine, (Kini, vin). Vagharchagh fut ravi de cette coïncidence et c'est pour cela qu'il éleva Kine au rang des grands satrapes.

On comptait encore d'autres satrapies. Il y avait, par exemple, les Sbantouni, qui étaient les Sacrificateurs; les Havnouni, qui étaient les fauconniers et qui habitaient les sapinières; les Tzunagan qui avaient la garde des palais d'été et d'hiver du roi. Les services qu'ils ont rendus comme gens de la maison du roi les firent anoblir.

Vagharchagh créa ensuite quatre compagnies de gardes du palais. Il en recruta le personnel parmi les anciennes familles des rois qui avaient succédé à Haïgh, et qui, à des époques différentes, avaient hérité de leurs ascendants des villages et des établissements. Mais par la suite et sous la domination des Perses, ces compagnies furent composées d'autres hommes qu'on appela Osdan.

Vagharchagh ordonna aussi de faire des eunuques parmi les descendants de ces familles et leur donna pour chef Haïr. Ce prince commandait à tout le pays qui s'étend depuis l'Aderbadagan jusqu'à Djouvach et Nakhdjavan.

Une fois que la Maison royale eut été bien

organisée et réglementée, Vagharchagh s'adjoignit un second grand dignitaire du royaume. Il le prit parmi les descendants d'Astyage, l'ancien roi des Mèdes. Cette famille qui s'appelait Mouratzan, avait pour chef un prince qu'on désignait sous le nom de Mouratzanatz Dér (seigneur des Mèdes). C'est à ce prince que Vagharchagh avait abandonné tous les villages pris sur les Mèdes. En Orient, sur les confins du pays où la langue arménienne était en usage, il établit comme gouverneurs les chefs de deux grandes familles descendant des deux maisons dynastiques de Sissagh et de Gathmos.

C'est à Aran, homme remarquable par sa grande sagesse et son intelligence, qu'il confia le gouvernement de la grande contrée Nord-est si fertile et célèbre, située non loin du fleuve Gour qui traverse la grande plaine.

Kouchar, qui descendait de Chara, eut, de son côté, la montagne toujours couverte de brouillards avec Gankar, la moitié du pays de Dchavakh, Goghp, Dzop, Tzor, jusqu'au Château-fort qui porta le nom de Henaraghuèd. Quant aux Etats d'Achotz, aux principautés de Dachir, Vagharchagh en investit la postérité de Kouchar, descendant de Haïgh. Pour gouverneur de la partie Nord qui regarde le Caucase, il choisit le prince des Koukaratzi, chef d'une célèbre et

puissante Maison, issue de Mithridate, satrape de Darius, qu'Alexandre avait emmené et laissé là pour commander aux captifs faits par Nabouchodonozor en Ibérie.

Dans une immense vallée de la Passène, Vagharchagh institua une satrapie nommée Ouortouni. Cette famille descendait de Haïgh.

Dork, que Vagharchagh désigna pour gouverner l'Occident, était un homme d'une stature et d'une force colossales, au visage repoussant par son nez camus, son œil caverneux et surtout par son air féroce. Sa taille était élevée, mais il était difforme. Il était de la Maison de Baskam, petit-fils de Haïghagh, que sa laideur avait fait surnommer Ankéghin (le laid). C'est aussi à cause de sa laideur que sa descendance avait prit le nom de Ankegh. La force extraordinaire de Dork faisait raconter par le peuple mille légendes sur son compte. Moïse de Khorène dit même que des chants absolument absurdes ont été composés pour célébrer cette force tellement colossale qu'on ne pourrait en attribuer une du même degré ni à Samson, ni à Hercule, non plus qu'à Sakjigh-Rosdom de Perse, qui, disait-on, possédait la force de cent vingt éléphants ensemble. Dans ces chants, par exemple, on prétendait que Dork prenait dans ses mains des blocs de rocher sans la moindre fissure, qu'il

les taillait à sa guise, en parties grandes ou petites, qu'il les polissait avec ses ongles, qu'il en formait des espèces de tablettes sur lesquelles il gravait, également avec ses ongles, des figures d'aigles et autres. Des vaisseaux ennemis étant venus sur les côtes de la mer du Pont, Dork courut sus. Mais ces vaisseaux s'étaient reculés de huit stades dans la haute mer et il n'avait pu les atteindre. Il prit alors des pierres grosses comme des collines et les lança sur l'ennemi et, par suite des déchirements des eaux produits par la chute de ces rochers, un grand nombre des ces vaisseaux sombra, puis le soulèvement des flots qui en fut la conséquence, rejeta le reste à plusieurs milles au loin. « Oh! s' écrie Moïse de Khorène, ce récit est vraiment étrange, c' est bien là une légende dans toute l'acception du mot! mais qu'importe? » Quoi qu'il en soit, Dork était vraiment d'une force surprenante et il est naturel que cette force ait inspiré de pareils récits.

Vagharchagh établit encore la grande satrapie dynastique de Dzop, dans la quatrième Arménie, en même temps que les satrapies Abahouni, Manavazian, Peznounian, toutes issues des descendances de Haïgh. Des principaux habitants il fit les seigneurs des villages et des cantons et leur en donna les noms.

Il y avait un homme intrépide et brave du nom de Slak, sur l'origine duquel Moïse de Khorène ne possède rien de précis. Il n'est pas bien sûr qu'il descende de Haïgh ou de l'un des personnages venus dans le pays à une époque antérieure. Vagharchagh le préposa, avec quelques autres individus, à la garde des montagnes de Daron et à la chasse des chamois. Ses descendants furent appelés Selgouni. Un autre personnage du nom de Miantagh l'invincible remplit aussi les mêmes fonctions. C'est de lui que descendaient les Mantagouni.

On confia les fonctions sacrées aux membres de la famille de Vahakn, dont quelques-uns en avaient même sollicité la faveur. Aussi Vagharchagh les combla-t-il d'honneurs. Il voulut que le sacerdoce les mit au rang des premiers satrapes qu'il nomma Vahnouni. Les familles Aravanian et Zaréhavanian, issues des premiers rois, eurent les mêmes distinctions, et eurent en outre la propriété des bourgs qui portaient leurs noms.

Charachan, de la famille de Sannassar, fut créé Grand-Prince et gouverneur de la contrée sud-ouest, sur les frontières d'Assyrie, aux bords du Tigre. Il reçut en don le canton d'Artzn, le pays qui l'environnait, le mont Taurus, le Sim et toute la Koklé-Syrie.

Vagharchagh forma la satrapie des Mogatzi

d'un homme du canton de Mogh, qui était le chef d'une bande de brigands. Il fit encore les satrapies des Gortouatzi, des Antzevatzi, des Aguéatzi, habitant les mêmes cantons. Les Rechdouni et les Koghtnétzi étaient des branches sorties de la famille Sissaguian.

Vagharchagh fit bâtir de grands bourgs près des villes et reconstruisit la ville de Sémiramis.

Enfin, Vagharchagh prit soin de régler le droit à lui succéder sur le trône. Il avait plusieurs enfants ; il jugea prudent de ne point les garder tous près de lui, à Medzpine. En conséquence, il leur assigna la résidence dans le canton des Hachdiank et dans la vallée qui l'entoure, au-delà de Darou, leur abandonnant tous les villages outre leurs revenus particuliers et des traitements pris dans le trésor royal. Il ne voulut garder auprès de lui que son fils aîné, Archagh, comme son héritier présomptif à la couronne, et son petit-fils Ardachès, qu'il aimait tendrement; parce que c'était un enfant fort beau et fort intelligent qui donnait les plus belles espérances. Ce fut dès lors une loi chez les Archagouni, qu'il ne demeurât près du roi que son seul fils qui était appelé à lui succéder et que ses autres enfants allassent résider dans le pays des Hachdiank, apanage de leur rang.

Après avoir accompli toutes ces grandes œuvres, après avoir régné vingt-deux années, Vagharchagh mourut à Medzpine (av. J. C. 131). Les rois qui lui succédèrent sur le trône d'Arménie, et qui sont ses fils et petits-fils, furent nommés Archagouni ou Arsacides. Cette dénomination leur vient d'Archagh-le-Parthe. C'est aussi pour cela que tout l'empire et la nation arménienne, ainsi que les Perses, furent appelés Parthes. Et c'est ce nom qui resta en usage chez les écrivains et historiens étrangers.



ARCHAGH I.er

(A-JC. 131)

A la mort de Vagharchagh, Archagh I.er, son fils qu'il avait gardé près de lui, monta sur le trône d'Arménie. Jaloux de marcher sur les traces de son père, il accomplit aussi de grandes œuvres et créa de sages institutions.

Les habitants du Pont s'étaient mis en révolte contre lui; Archagh les vainquit et les soumit de nouveau à son joug. Pour rappeler cette victoire, il fit dresser au bord de la mer une colonne de pierre. Un jour qu'il se promenait à pied par là, il prit par un bout la lance dont il s'était servi dans cette guerre et d'un bras vigoureux l'enfonça profondément dans cette colonne. Le peuple, dans son admiration pour un fait aussi prodigieux, adora longtemps cette colonne, comme une œuvre des dieux. Ardachès, fils de Vagharchagh, étant venu plus tard combattre contre les habitants du Pont, elle fut, par vengeance, précipitée dans les flots.

Archagh était d'une grande dévotion envers les idoles. Les enfants de Pakarad avaient gardé

le culte de leur père. Archagh voulut les contraindre à l'abandonner et à sacrifier à ses idoles. Il leur fit subir mille tourments pour les y amener. Deux d'entre eux périrent même en vaillants martyrs de la foi de leurs ancêtres. Les autres fils de Pakarad avaient pourtant consenti seulement à monter à cheval le samedi pour aller à la chasse ou à la guerre, et à laisser incirconcis leurs enfants à naître. Ils n'avaient point encore de femmes, Archagh ordonna, dans toutes les satrapies, de leur refuser des épouses, s'ils ne s'engageaient point par serment à abandonner l'usage de la circoncision. Forcés de se soumettre à cette condition, ils refusèrent pourtant d'adorer des idoles.

A cette époque, il y eut de grands troubles dans la chaîne du mont Caucase, au pays des Boulghares. Un grand nombre des habitants de ce pays quittèrent leurs foyers et vinrent se réfugier dans notre pays, au-dessus de Gogh, dans des plaines fertiles, et y restèrent longtemps.

Archagh régna treize années. Il eut pour successeur son fils Ardachès I.^{er}

A ce point de son histoire, Moïse de Khorène déclare qu'il termine ici le récit du vieux et respectable Mar-Apas-Gadina. Il dit qu'il a re-

cueilli les événements qui viennent ensuite dans le cinquième livre d' Africanus-le-chronologiste, dont le témoignage d'authenticité nous est confirmé par Josèphe, Hyppolite et d'autres historiens grecs. De son côté, Africanus avait tiré des cartulaires et des Archives d'Edesse, tout ce qui concerne l'histoire de nos rois. Ces livres avaient été apportés de Medzpine. Africanus compila également des histoires des Temples de Sinope du Pont. En garantie de la véracité des faits qu'il raconte, Moïse de Khorène cite encore l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée.

ARDACHÈS I.er

(A-JC. 118)

Disons quelques mots sur ce grand roi qui monta sur le trône d'Arménie à l'époque où Archagan régnait en Perse.

Dès sa plus tendre jeunesse, comme nous l'avons dit, il fut entouré d'une affection extrême par son grand-père Vagharchagh, qui avait conçu les plus grandes espérances sur cet enfant qu'il sentait doué d'une si grande intelligence; il croyait pressentir les grandes actions qui devaient le rendre célèbre.

Ardachès venait à peine de monter sur le trône de son père Archagh, que sa puissance était déjà reconnue partout, et qu'il contraignit Archagan à se courber devant lui et à lui rendre le premier rang. Jusqu'alors le roi d'Arménie n'avait occupé que le deuxième trône, après celui de la Perse qui avait la préséance. Ardachès était un guerrier superbe, grand amateur de

combats. Ce ne fut point encore assez pour lui d'occuper le premier trône, il s'empara de toute la Perse, et y bâtit un palais; il fit frapper monnaie à son effigie et tint Archagan sous sa domination.

Voulant que Dicran, son propre fils, fût le roi d'Arménie, il en confia l'éducation à un jeune homme du nom de Varaj qui était fils de Tad, de la famille de Carnigh et issu de la maison de Kégham. Ce Varaj était cité pour sa force et son adresse au tir de l'arc. Il fut nommé intendant des chasses royales et reçut en outre des villages situés près du fleuve Hratzan. C'est de lui que sa famille tire son nom de Varajnouni.

Ardachès, enorgueilli par ses succès, se mit en tête de conquérir le monde entier. Il fit lever, à l'est et au nord, une si grande masse de troupes qu'il ne savait pas le nombre de ses guerriers. C'est pourquoi il ordonna que chacun de ceux-ci laissât, en passant, une pierre à l'endroit de la halte. Les pierres, ainsi déposées, devant finir par former un monceau qui attesterait la multitude de ses soldats, - comme le rapporte Moïse de Khorène.

Evagrus en parlant de ce roi fameux, dit: La poussière soulevée par la marche des armées d'Alexandre et de Darius obscurcissait la

clarté du jour, mais Ardachès cacha le soleil par la multitude des flèches tirées et produisit les ténébres. Les mains de l'homme faisaient de cette façon la nuit au milieu du jour.

C'est avec ces masses de guerriers qu'Ardachès s'avança sur l'occident. Il soumit toute l'Asie Mineure. Pour asservir tout l'ouest, il jeta sur la mer une mulitude de voiles. Il s'en vint jusqu'à l'Hellespont, se rendit maître de la Thrace et de l'Hellade, saccagea des cités célèbres où sa renommée l'avait devancé, jeta tout le littoral de la Méditerranée dans l' épouvante, et, toujours vainqueur, revint triomphalement en Arménie. Il y mit sur le trône son fils Dicran, et retourna en Perse. Nulle part on n'avait osé lui faire résistance, car à cette époque Rome était en pleine anarchie.

Et pourtant, comme il revenait dans ces contrées qu'il avait ravagées, le désordre et la révolte se mirent dans ses armées; ses innombrables troupes se firent la guerre entre elles et s'exterminèrent. Ardachès fut forcé de se sauver avec quelques soldats d'élite, mais il n'avait pas encore gagné l'Arménie qu'il fut massacré par ceux-mêmes qui l'avaient suivi dans sa défaite. Il avait régné vingt-cinq ans.

En Hellade, il s'était emparé des statues de Jupiter, d'Artémise, d'Athena, d'Epheste, d'A-

phrodite, et il les avait fait transporter en Arménie. Ces statues n'étaient pas encore arrivées, que déjà tout le pays avait appris la mort d'Ardachès. Les gens qui les transportaient les jetèrent dans le fort d'Ani et s'enfuirent. Seuls, les prêtres qui les accompagnaient, s'étant attachés à ces idoles, restèrent et en prirent soin.



DICRAN II.

(A-JC. 93)

Après la mort d'Ardachès I.er, Dicran II, son fils, régna seul en Arménie. Archagan, régnait déjà depuis dix-neuf ans en Perse.

Le premier soin de Dicran fut de rétablir l'ordre et la paix dans les pays troublés depuis la défaite et la mort d'Ardachès. Les Grecs, par une marche lente, y étaient entrés. Il rassembla ses armées, se mit à leur tête et vint à la rencontre des Grecs qu'il arrêta et força de se retirer. Il avait avec lui son beau-frère Mithridate, dont il avait fait son lieutenant et qu'il laissa comme gouverneur de Majagh et des provinces Méditerranéennes avec un grand nombre de troupes et qu'ensuite, il fit roi du Pont.

Après cela, Dicran s'empara d'autres pays. Il fit prisonniers quelques princes, mit sous son joug plusieurs nations et remplit le monde de terreur. Il en fut tellement gonflé d'orgueil qu'il s'imagina que tout ce qu'un homme peut désirer, tout ce qu'un mortel peut obtenir, il

était en son pouvoir de le posséder et que tout devait être à son ordre. D'après les récits que font à ce sujet des auteurs latins, beaucoup de rois qu'il avait fait prisonniers devaient se tenir devant lui debout et les mains jointes et étaient astreincts à le servir comme des esclaves. Il en avait principalement choisi quatre qu'il avait constamment auprès de lui pour son service particulier, afin, pensait-il, de faire éclater l'immensité de sa puissance. Quand il allait à cheval, ces quatre rois, vêtus de leurs robes royales, marchaient à pied à la tête du cheval. Ou bien encore, quand il était sur son trône, soit pour tenir un discours, soit pour transmettre ses ordres aux peuples qui lui étaient soumis ou même à ses propres sujets, ces quatre rois étaient tenus de rester debout devant lui comme pour faire voir qu'ils étaient ses serviteurs. Tout ceci se trouve raconté dans la vie de Lucullus par Plutarque.

Après quelques exploits, Dicran se mit à bâtir des temples. Les Vahnouni avaient, sans l'ordre du roi, porté à Achdichad la statue d'Hercule prise par Ardachès. Dicran en fut irrité; il les dégrada du sacerdoce et confisqua, au bénéfice de la couronne, le bourg où l'on avait dressé cette statue. Mais les prêtres, venus de la Grèce, craignant de se voir relégués au fond

de l'Arménie, prétextèrent que leurs idoles voulaient se fixer en ce lieu. Dicran, tenant compte de ce vœu, fit placer la statue de Jupiter Olympien dans la forteresse d'Ani, la statue d'Athena à Til, la statue d'Artémise à Eriza, et celle d'Epheste à Pacaïarindch. Quant à la statue d'Aphrodite, comme étant l'amante d'Hercule, il la fit dresser à Achdichad.

Quand les temples eurent été bâtis et les statues placées dedans, le roi donna l'ordre à tous les satrapes d'offrir des sacrifices aux dieux et de les adorer. Mais la famille des Pacradouni, d'origine juive, s'y refusa. Un de ses membres, nommé Assaut, eut même la langue arrachée pous avoir méprisé les idoles. On ne le tortura pas davantage, car les Pacradouni finirent par consentir à manger de la chair des victimes et de la chair de porc, quoiqu'ils ne sacrifiassent point eux-mêmes, et n'adorassent point les idoles. A cause de cela, Dicran leur retira tout commandement des armées, mais il leur laissa cependant leur chevalerie qui leur donnait le droit de mettre la couronne sur la tête des rois.

Pendant ce temps, Mithridate, beau-frère de Dicran et roi du Pont, se rendait célèbre par ses guerres contre les Romains. Dicran lui prêtait toujours l'aide de ses armées qui se sont

signalées dans bien des combats. Les Romains voulant résister aux envahissements de Mithridate, envoyèrent contre lui Cornelius Sylla qui, après bien des luttes de toutes sortes, finit par signer la paix avec lui.

Sur ces entrefaites, la guerre et les troubles intérieurs avaient causait l'anarchie dans le royaume des Séleucides. Plusieurs princes, ayant chacun des troupes à leur dévotion, intriguaient pour obtenir la couronne. Le peuple, las de souffrir et dégoûté de tous ces prétendants, prit le parti de choisir pour leur roi un prince étranger. Les uns réclamaient Mithridate, mais le plus grand nombre préféraient Dicran, dont la renommée grandissait de jour en jour et dont on vantait partout la gloire. Dicran, donc, se rendit en Mésopotamie à la tête de son armée. Il en chassa Antiochus et se fit couronner roi des Séleucides. C'est en Mésopotamie qu'il trouva la statue de Barchamine, faite d'ivoire, de cristal et d'argent. Il la fit transporter et dresser au village de Tortan. Ce Barchamine était un brigand fameux qui vivait dans le temps de notre prince Aram. Ayant envahi et dévasté notre pays, Aram s'était porté à sa rencontre et l'avait tué dans une bataille. Barchamine avait été déifié à cause de ses nombreuses actions d'éclat et les Siriens l'adorèrent longtemps.

Quand il eut pacifié ce pays, Dicran y laissa pour le gouverner un de ses grands dignitaires nommé Maztade. De là, il s'avança sur la Palestine où il fit prisonniers un grand nombre de Juifs, et retourna à Medzpine. Il fit reléguer tous ces captifs à Armavir et au bourg de Vartkés, sur le fleuve Kassagh.

Après la mort de Cornelius-Sylla, Mithridate engagea Dicran à fondre sur la Cappadoce et à s'en rendre maître. Dicran s'y rendit avec son armée et conquit tout le pays, dont il détacha une trentaine de mille habitants qu'il envoya en Arménie et à qui il destina des villages où ils auraient à élire leurs demeures. De même il envoya à Dicranagherd un grand nombre de Grecs qu'il avait faits prisonniers. De leur côté tous les habitants de Mazag furent envoyés en Mésopotamie.

Mithridate était de nouveau en guerre contre les Romains. Dicran, de retour en Arménie, dût envoyer à son secours une armée formidable. Mais Lucullus, à la tête des légions romaines, lui opposa sa tactique admirable. Par ses manières douces et polies, par sa politique adroite, Lucullus se gagna l'affection des populations et sût bientôt se rendre maître d'une partie de l'Asie Mineure. Les soldats, avides de butin, se récriaient contre lui parce qu'il ne livrait pas

d'assauts et qu'il cherchait à se rendre maître des cités en les réduisant par la famine. Lucullus n'agissait pourtant ainsi qu'afin de laisser croire à Mithridate qu'il n'osait pas l'attaquer, et que lui seul, Mithridate, avec son armée propre aurait pu tenir tête aux Romains, sans avoir recours aux forces que lui avait envoyées Dicran. C'est Plutarque même qui nous le rapporte quand il prête à Lucullus le langage suivant. .... « De Cabiri à l'Arménie, il n'y a qu'une seule route qu'on peut faire en peu de jours, et c'est en Arménie que Dicran, roi des rois, a sa résidence. Dicran est si puissant qu'il enlève l'Asie aux Parthes, qu'il transplante des cités Grecques en Médie, qu'il tient sous son joug la Syrie et la Palestine, qu'il tue les rois successeurs de Seleucus et qu'il arrache des palais royaux leurs filles et leurs épouses. Dicran donc, qui est l'ami et le gendre de Mithridate ne laissera certainement pas son beau-père sans le secourir, s'il arrive que ce dernier aille le prier; il remontera donc son courage et pour le défendre se battra contre nous. C' est donc pourquoi, en nous dépêchant de chasser Mithridate, nous risquons de voir tomber sur nous Dicran qui, depuis longtemps, en cherche l'occasion et le prétexte. Il ne serait ni généreux ni digne de son rang s'il ne courait pas prêter aide à un

prince qui est son allié et à un roi qui est forcé d'implorer son appui. Pourquoi donc alors nous causerions-nous un pareil embarras et montrerions-nous à Mithridate avec quelles armées il doit se liguer pour nous faire la guerre? Quel avantage aurions-nous à le repousser jusqu'auprès de Dicran, quand lui même refuse de recourir à lui, et considère la demande de son aide comme indigne et flétrissante? Ne vaut-il pas mieux lui laisser le champ libre afin qu'il revienne et nous livre combat avec ses propres soldats et que nous ayons pour adversaires les Colches, les Tibariens et les Cappadociens qui ont été si souvent défaits par nous, plutôt que les Mèdes et les Arméniens?[1] »

Mithridate, vaincu par Lucullus, fut contraint de se réfugier en Arménie auprès de Dicran, qui, irrité de sa défaite, ne voulut pas le voir et, pendant près de deux années, le tint éloigné de sa cour. Sur ces entrefaites, la reine Cléopâtre Ptolémaïde, épouse d'Antiochus Pius, qui régnait en Ptolémaïde, avait soulevé toute la Syrie et le royaume des Séleucides contre Dicran, ainsi que quelques villes de la Phénicie. Dicran accourut avec son armée, soumit encore une fois la Syrie, s'empara de la Ptolémaïde, prit

1. *Plutarque:* Vie de Lucullus.

le fort dans lequel s'était réfugiée la reine, la fit prisonnière et la mit à mort.

La nouvelle de cette victoire de Dicran se répandit en Palestine où elle remplit d'effroi les populations, qui craignaient qu'il ne vînt encore faire irruption dans leur pays. C'est alors que la reine des Juifs, Alexandra, ou plutôt Messaline, femme d'Alexandre, fils de Jean, fils de Simon, frère de Juda Machabée, — Alexandra, disons-nous,-envoya par l'entremise des Pacradouni, des présents, des trésors à Dicran, qui tenait Ptolémaïde investie, et qu'elle pût de cette façon gagner son amitié et obtenir de lui la promesse qu'il ne viendrait pas nuire aux Juifs.

Comme il se trouvait en Palestine, Dicran reçut la nouvelle qu'un nommé Vaïgoun, à la tête d'une troupe de brigands, désolait l'Arménie et s'était emparé d'une montagne, qui, de son nom, fut appelée Vaïgounik. Il accourut vite en Arménie, fondit sur ces brigands et les chassa de cette montagne.

LUCULLUS ENVOIE APPIUS CLAUDIUS MESSAGER À DICRAN

Lucullus croyant que Dicran était devenu l'ennemi de Mithridate, lui députa Claudius Appius, frère de sa femme, avec une lettre, pour lui demander de lui livrer Mithridate, l'ennemi acharné des Romains. Claudius Appius, arriva à Antioche, capitale des Séleucides, pensant y rencontrer Dicran qui avait fait de cette ville la deuxième capitale de son royaume ; mais Dicran était en Arménie en traine de donner la chasse aux brigands dont nous avons parlé. Pendant qu'il attendait l'arrivée du roi à Antioche, Appius mit tout en œuvre pour gagner les habitants à la cause des Romains. Ceux-ci lui promirent de se soumettre à leur autorité en échange de la protection et des bienfaits qu'il leur promettait au nom de Rome. Bien des villes même qui voulaient secouer le joug du roi d'Arménie, lui envoyèrent des députations secrètes.

Dicran étant arrivé à Antioche, Appius lui

présenta la lettre de Lucullus et lui dit avec arrogance : « Je suis envoyé par Lucullus, général des Romains, pour te signifier d'avoir à livrer Mithridate entre ses mains ; si tu te refuses à le faire, Lucullus te fera la guerre. » Dicran n'était point accoutumé à ce langage, mais il contint sa colère et répondit à Appius : « Ma parenté avec Mithridate ne me permet pas de le trahir, même si j'étais son ennemi. Je suis donc prêt à combattre si cela plaît aux Romains » ; et afin de lui prouver sa magnanimité, il combla Appius de riches présents et le renvoya avec une lettre à Lucullus. En même temps, il fit appeler Mithridate, se réconcilia avec lui et le renvoya au Pont avec dix mille homme de cavalerie.

De son côté, Lucullus s'avança avec ses légions sur l'Arménie et s'en vint mettre le siège devant Dicranagherd où Dicran tenait tous ses trésors enfermés. Il fit tous ses efforts pour prendre la ville, mais ce fut en vain. Les soldats, qu'y avait laissés Dicran, ainsi que les habitants, se défendirent avec acharnement, non - seulement par les armes, mais encore ils jetaient sur les assiégeants, par dessus les murs une espèce de bitume enflammé qui brûlait tout ce qu'il touchait sans qu'on pût arriver à l'éteindre.

Dicran, tout d'abord, ignorait que Lucullus

assiegé à Dicranagherd et restait fort tranquille, lorsqu'un de ses serviteurs vint l'avertir de ce qu'il se passait. Mais ce serviteur avait mal choisi le moment pour apporter cette nouvelle et Dicran, dans sa colère, le fit pendre comme rebelle. Mais après, lorsqu'il eut la certitude que cela était bien exact, il se hâta de rassembler ses troupes pour marcher contre Lucullus. En premier lieu, il envoya dix mille hommes au secours de Dicranagherd, qui fondirent à l'improviste sur les Romains, s'ouvrirent un passage et entrèrent dans la ville assiégée. A la nuit, ils prirent les trésors et les concubines du roi et sortirent de la ville en franchissant les lignes des légions ennemies qui, suprises d'une pareille audace, ne purent pas s'opposer à leur passage, et furent forcées de les laisser retourner auprès du roi.

En même temps, Dicran marchait contre les Romains avec une armée formidable. Lucullus, alors, laissa une partie de ses troupes pour continuer le siège et avec les autres alla au devant du roi de l'Arménie, qui, en voyant leur petit nombre, s'écria dans son orgueil: « Si ce ne sont que des envoyés chargés d'un message, ils sont trop nombreux, mais si ce sont des guerriers, leur nombre est bien faible! » Et plein de mépris pour ses ennemis, il resta dans l'inaction.

Lucullus en profita pour exciter le courage de ses soldats et, fondant sur les Arméniens, mit le désordre dans leurs rangs. Dicran perdit alors son sang froid et sa présence d'esprit. Au lieu de replier ses troupes et de repousser l'ennemi il donna l'ordre de battre en retraite. A cet ordre inattendu, la confusion devint à son comble, chacun chercha son salut comme il put et Dicran lui-même s'enfuit et se réfugia dans une forteresse.

Lucullus, vainqueur, revint sur ses pas; il pressa le siège de Dicranagherd le plus qu'il pût et finit par se rendre maître de la place par trahison. Il en recueillit un butin immense qui recompensa ses soldats de leurs peines. Dicran, avec sa cavalerie, fit beaucoup de mal aux Romains, mais il ne put pourtant empêcher Lucullus de s'avancer jusque sur la capitale Medzpine. Lucullus avait fait, sans résultats, pendant tout l'été, le siège de Medzpine. Au commencement de l'hiver, il parvint à surprendre les gardes qui, croyant que les Romains, désespérant de la prendre jamais, en abandonneraient le siége et s'en iraient, étaient allés se reposer tranquillement dans leurs familles. Les habitants furent pris de terreur et ne purent opposer aucune résistence quand ils virent tout-à-coup leurs murailles au pouvoir des Romains. Le prince Kor, frère du roi Dicran, et plusieurs

grands personnages de la ville, se hâtèrent de se réfugier dans la citadelle. Mais Lucullus les ayant assurés qu'aucun mal ne leur serait fait, ils quittèrent leur refuge et vinrent même auprès de lui. Il prit donc possession de Dicranagherd et y demeura tranquillement pendant toute la saison froide.

Dans le même temps, le prince Maghtad, dont Dicran avait fait son lieutenant et qu'il avait placé comme régent du royaume des Séleucides, passa aux Romains, affranchissant ainsi les Séleucides de la domination du roi d'Arménie. Il y avait quatorze ans qu'il régnait sur eux.

Dicran II, voyant les envahissements des Romains et irrité des défaites qu'ils lui avaient fait éprouver, voulut réunir toutes ses forces pour tenter de les exterminer. Il rassembla ses armées et en donna le commandement à Mithridate qu'il envoya en Asie Mineure. Mithridate, excité par la haine qu'il nourrissait contre les Romains, les écrasa partout où il les rencontra. Quoique blessé traitreusement, il fut victorieux dans tous les combats et réussit enfin à chasser les Romains et à leur reprendre les pays dont ils s'étaient emparés.

De son côté, Dicran harcelait sans cesse Lucullus. Il le poursuivit et lui livra plusieurs

batailles qui lui firent subir des pertes considérables. Les Romains en étaient découragés ; ils ne songeaient plus qu'à échapper à leurs deux ennemis acharnés, qui les battaient partout. Bien des légions désertèrent le camp et il ne resta plus que peu de monde auprès de Lucullus, qui ne se sentait plus de force pour résister à Dicran qui avait envahi la Cappadoce, ravagé et soumis tout le pays. Dicran, alors, en donna le gouvernement à Mithridate et s'en revint en Arménie.



POMPÉE SUCCÈDE À LUCULLUS DANS LE COMMANDEMENT DE L'ARMÉE MARCHANT CONTRE MITHRIDATE ET DICRAN

Les victoires de Dicran et de Mithridate rendirent perplexe le Sénat romain. Cicero Tullius conseilla aux sénateurs de rappeler Lucullus et de donner le commandement de son armée à Pompée qui se trouvait alors en Cilicie.

Pompée, dans la guerre qu'il entreprit contre Mithridate, se trouva en face d'une résistance terrible. Dans maint combat, il courut de grands dangers. Mais il parvint pourtant à mettre son ennemi en fuite. Il le contraignit à courir implorer le secours de Dicran. Le roi Arménien, qui soupçonnait Mithridate de le trahir, ne consentit pas à le recevoir. Alors Pompée, n'ayant plus rien à redouter de ce côté, marcha en avant et s'empara de quelques pays qui étaient sous l'autorité de Mithridate. Il fit même prisonnier Mithridate le jeune, fils de Mithridate, ainsi que son parent Archam, qu'il retint près de lui. Enfin, il prit Majagh et y tint garnison.

Mais la fortune semblait abandonner Dicran. Son fils Diran, que les historiens romains ont désigné par erreur sous le nom de Dicran, se révolta contre lui et se rendit auprès d'Archez, roi des Perses, pour l'engager à déclarer la guerre à son père. Archez entra en Arménie à la tête de ses troupes; il s'empara de quelques villes et vint mettre le siège devant la ville d'Ardachad, dans la province d'Ararat. Il ne put s'en emparer. Il laissa Diran en continuer le siège et retourna dans son pays.

Dicran apprit enfin la révolte de son fils et la guerre qu'il lui faisait; il accourut avec ses soldats et le mit en déroute. C'est alors que celui-ci, ne sachant quel parti prendre, passa du côté des Romains et se rendit auprès de Pompée, qui prit pour guide ce prince rebelle, et put ainsi pénétrer en Arménie. Ceci eut pour conséquence de forcer Dicran à faire la paix avec les Romains, et leur restituant cette partie de la Syrie et de la Phénicie qui va de l'Euphrate jusqu'à la mer et que lui, Dicran, avait prise aux Séleucides. Il dut leur rendre encore une partie de la Cappadoce et de la Cilicie.

Plus tard, il se prit d'admiration pour la sage politique de Pompée; il lui reconnut de si grands mérites qu'il se lia d'amitié avec lui. Il lui prouva sa munificence en le comblant

de présents. Il fit même des largesses à tous les guerriers de l'armée romaine.

Pompée quitta l'Arménie et se rendit en Judée par la Syrie. C'est là qu'il reçut la nouvelle de la mort de Mithridate. Voyant que le plus terrible ennemi des romains était enfin disparu de la scène du monde, il prit congé de ses armées et s'en revint à Rome, emmenant avec lui captifs les fils de Mithridate, excepté le jeune Mithridate qu'il laissa auprès des généraux romains.

Dicran, au contraire, fut très affligé de la mort de son beau-frère Mithridate ; il en prit le deuil et en sentit sa haine renaître contre les Romains. Il se promit d'en tirer vengeance mais il en attendit l'occasion. En l'an 55 av.-JC., il établit son fils Ardavazt, roi de la province d'Ararat. Il avait fixé sa résidence en Mésopotamie.

Gabinius avait été nommé par les Romains gouverneur de la Syrie. Dicran saisissant cette occasion pour se venger, fit irruption dans cette contrée. Gabinius ne pouvait résister à Dicran et voyant qu'une grande partie du pays était de nouveau retombée au pouvoir de Dicran, se hâta de passer en Egypte, sous le prétexte d'aller au secours de Ptolémée, qui l'avait prié de venir à son aide contre les Alexandrins révoltés et lui promettait de grandes récompenses

s'il parvenait à les réduire. Par un traité secret avec Dicran, Gabinius rendit à celui-ci le fils captif de sa sœur, le jeune Mithridate, et prétendit que son prisonnier s'était échappé, les soldats ayant protégé son évasion. Les Romains irrités de cela, lui retirèrent son autorité et son gouvernement.

Dicran se méfiait du jeune Mithridate ; il ne le croyait pas réellement l'enfant de sa sœur mais plutôt celui de quelque concubine de Mithridate, aussi il ne lui donna la souveraineté d'aucun pays ; il lui refusa même de lui rendre ses propres états d'Ibérie. Mithridate, accablé des mépris de son oncle Dicran, se révolta. Il se retira auprès de César dont il reçut la principauté de Pergamon. Il se mit d'accord avec Antipater, père d'Hérode, et aida puissamment César dans ses combats contre Ptolémée le jeune et contre les Alexandrins. Après quelque temps, il revint à Majagh, il rebâtit cette ville et la fit plus grande et plus forte. Il la nomma Césarée en souvenir et en l'honneur de César, et cette ville s'affranchit et pour toujours de la domination de l'Arménie.

Les Romains envoyèrent Crassus à la place de Gabinius, qu'ils avaient révoqué. Le nouveau général se rendit d'abord à Jérusalem, où il

s'empara de tous les trésors qu'il trouva dans le temple de Dieu. Ensuite il fit jeter plusieurs ponts sur l'Euphrate, franchit ce fleuve par ce moyen entra en Mésopotamie et fondit sur les Parthes, qu'il trouva dans la plus parfaite quiétude. Il lui fut donc bien aisé de les surprendre et de leur enlever plusieurs provinces. Mais quand l'hiver fut revenu, Crassus retourna en Syrie pour y passer la saison froide. Il y fit tout ses préparatifs et au printemps, il revint en Mésopotamie. Mais les Parthes, c'est-à-dire les Perses et les Arméniens avaient fait aussi de leur côté tous leurs préparatifs pour s'opposer à l'invasion romaine. Après plusieurs combats où la ruse égalait l'acharnement, les Romains, toujours battus, ne cherchèrent plus leur salut que dans la retraite. Mais il était trop tard. Crassus, forcé par ses soldats de se rendre auprès du général ennemi pour signer la paix, fut massacré, et bientôt un carnage épouventable dispersa ou anéantit son armée.

On prétend que la tête de Crassus fut portée en Arménie, où s'était rendu le roi des Perses, qu'on fit fondre de l'or dont on remplit cette tête en le laissant couler par la bouche, et puis qu'on donna des représentations théatrales, où l'on chanta la défaite du général romain. C'est Plutarque qui a répété cela d'après des his-

toriens romains qui, donnent à croire qu'ils étaient présents à ces fêtes monstrueuses et qu'ils en ont été les témoins oculaires.

Les Romains, indignés de cet outrage, envoyèrent Cassius avec d'innombrables armées, qui, à peine arrivé, soumit la Syrie déjà en révolte et opposa une vigoureuse résistance à l'invasion des troupes arméniennes et perses, ne leur laissant même pas la possibilité de repasser l'Euphrate. Mais Cassius fut remplacé dans son commandement, et les Parthes réunis firent subir aux Romains des pertes considérables. Dicran, roi d'Arménie, était alors bien vieux; il tomba malade. Ses princes et ses généraux qui s'inspiraient de ses conseils, se voyant privés de leur guide, perdirent leur courage. Les Romains venaient de s'emparer en même temps de la partie de la Syrie qui dépendait du roi d'Arménie. Dicran, apprit même qu'ils se préparaient à envahir tout l'orient et à venger ainsi la défaite de Crassus. Il craignit qu'il ne vinssent l'attaquer jusque dans ses propres États. Afin donc de les en empêcher, il crut devoir engager une franche amitié avec le roi des Perses, Archez. Cela ne lui était possible qu'en faisant le sacrifice de la suprématie de sa couronne, dont les Perses avaient été dépouillés par l'orgueil de son père. Archez même n'attendait

que la mort de Dicran pour rentrer, par la force, dans ses droits de suprématie. Dicran alors, bien certain que son fils Ardavazt serait incapable de conserver cette suprématie, reprit volontairement le second rang et restitua le premier à Archez. Et pour rendre irrévocable et sceller cet acte de sacrifice, il donna sa fille en mariage à Pagour, fils d'Archez. Cicéron relate ce fait dans ses lettres.

L'amitié conclue, Archez envoya à Dicran une armée auxiliaire, dont il avait donné le commandement à son fils Pagour ou Pacarus. Dicran, de son côté, choisit Parzapran, chef de la satrapie des Rechdouni, pour généralissime de l'armée des Arméniens et des Perses, et l'envoya, en compagnie de Pacarus, contre les Romains.

Parzapran marcha sur la Mésopotamie et la Phénicie et se rendit maître de la Syrie. Antigone, fils d'Aristobule, vint trouver Parzapran et Pacarus, et par l'entremise de Lissan, fils du roi de la Syrie, et son ami, leur promit cinq cents femmes d'une grande beauté et mille talents d'or, si Parzapran voulait l'aider à renverser Hyrcanus du trône de Judée et l'y placer lui même, et faire en outre mourir Hérode, fils d'Antipater, avec tous ses partisans. Parzapran accepta l'offre et consentit à exécuter ce qui

lui avait demandé. Il divisa donc son armée, en donna le commandement d'une partie à Pacarus, en lui recommandant de pénétrer en Judée en côtoyant la mer. Pour lui, il traversa le pays et chassa les Romains devant lui jusqu'à Icone, après quoi il revint en Syrie pour passer plus tard en Judée. Pacarus envahit la Judée et vint mettre le siège devant Jérusalem. Il avait Antigone avec lui. Mais Hérode et son frère aîné Phasaël, se portèrent au secours d'Hyrcanus Grand-Prêtre et roi des Juifs, et purent résister à Pacarus et prolonger ainsi la guerre jusqu'à la Pentecôte.

Hyrcanus et Phasaël, ayant appris que Parzapran, après avoir mis en déroute l'armée des Romains, en avoir précipité une partie dans la mer et mis l'autre en fuite, traversait librement le pays pour envahir à son tour la Judée, lui envoyèrent des émissaires pour conclure un traité de paix. Parzapran feignit d'y consentir et sembla honorer les gens qui lui avaient été envoyés. Il manda aussitôt Knel, de la famille des Kenouni, et sommelier du roi d'Arménie, avec de la cavalerie à Jérusalem comme pour traiter de la paix, mais en réalité pour secourir secrètement Antigone. Hyrcanus eut des craintes à la vue de l'armée qui accompagnait Knel et il ne voulut pas le recevoir avec toutes ses

troupes à Jérusalem ; il lui permit d'entrer seulement avec cinq cents hommes de cavelerie. Knel, par ruse, conseilla à Hyrcanus d'aller trouver Parzapran pour s'entendre avec lui. Il lui promit même sa médiation, Hyrcanus envoya donc de nouveaux émissaires à Parzapran et n'exigea de sa part qu'un serment. Parzapran jura par le soleil, par toutes ses divinités, par la vie même de Dicran et d'Archez. Hyrcanus rassuré par ce serment, laissa Hérode à Jérusalem, et, prenant avec lui Phasaël, frère aîné d'Hérode, malgré les conseils contraires de ce dernier, s'en alla trouver Parzapran au bord de la mer, en un village appelé Ecdippon.

Parzapran fit mine de recevoir Hyrcanus et Phasaël avec tous les honneurs qui étaient dus à leur rang, puis disparaissant tout-à-coup, il donna l'ordre aux soldats qui étaient là de se saisir d'eux et de les livrer à Antigone. Aussitôt que celui-ci eût aperçu Hyrcanus, il se rua sur lui et lui arracha une oreille avec ses dents, afin, qu'en cas de changement de fortune, il lui fut pour jamais impossible de rentrer dans ses fonctions de Grand-prêtre, car les lois ne permettaient d'admettre comme prêtres que des hommes ayant tous leurs membres. Phasaël, frère d'Hérode, avait vu commettre cet acte sauvage. Il en fut indigné et, comme on lui avait lié les

mains, il se frappa lui-même le front contre la pierre et se blessa grièvement. Un médecin, envoyé par Antigone pour donner censément des soins à cet infortuné, pansa la plaie avec une substance vénéneuse et fit ainsi périr Phasaël.

Parzapran ordonna ensuite à Knel d'aller se saisir d'Hérode à Jérusalem. Knel s'avança jusque sous les murs de la ville, essayant de mille ruses pour surprendre Hérode, mais celui-ci avait été prévenu par des messages de la manière dont on avait fait prisonnier son frère; il ne donna dans aucun piège. N'osant pas non plus rester dans Jérusalem, tant Antigone lui causait de terreur, il s'enfuit secrètement, pendant la nuit, chez les Iduméens avec toute sa maison, qu'il mit à l'abri dans le fort Mazandan. Hérode ignorait encore la triste fin de son frère; il se hâta donc de recueillir trois mille talents pour les donner à Parzapran afin de délivrer Phasaël. Il reçut enfin la nouvelle de sa mort; il quitta tout alors et se rendit à Rome.

Les troupes arméniennes avec celles d'Antigone entrèrent dans Jérusalem, mais elles ne firent aucun mal aux habitants et ne leur portèrent aucun dommage. Elles se contentèrent de prendre les biens d'Hyrcanus dont la richesse s'élevait à plus de trois cents talents. Ensuite,

Antigone fut nommé roi des Juifs. L'armée alors s'enfonça dans tout le pays, elle mit tout à sac, pillant surtout les domaines des partisans d'Hyrcanus.

Parzapran laissa un grand nombre de soldats en Syrie et sur les frontières de la Cilicie. Pacarus et Knel restèrent en Mésopotamie à la tête de la cavalerie arménienne et perse. Puis, Parzapran revint en Arménie emmenant avec lui Hyrcanus, chargé de fers, qu'il présenta à Dicran avec les autres captifs qu'il avait faits dans la ville des Mariciens. Le roi d'Arménie lui ordonna de faire conduire dans la ville de Sémiramis tous ces captifs juifs mariciens.

Dicran mourut à quatre-vint-cinq ans. Il en avait régné cinquante-quatre. Il laissa le trône à son fils Ardavazt I.^{er}, qu'il avait déjà fait roi de la province d'Ararat.

Hérode s'était rendu à Rome; il se présenta devant Octavianus, Antoine et le Sénat. On le rétablit sur son trône. Des milices romaines, sous le commandement de Ventidius, lui furent données pour lui prêter secours. Il s'en revint en Syrie où il dispersa les Arméniens. Ventidius laissa Silon dans ce pays pour tenir tête à ces derniers et se mit en marche sur Jérusalem contre Antigone. Mais les Arméniens reçurent de nouvelles troupes de renfort des

Perses; ils fondirent sur Silon qu'ils battirent et repoussèrent sur Ventidius.

Antoine, furieux de cette défaite, accourut en personne avec toute l'armée romaine. Arrivé à Samosate, il apprit la mort de Dicran; il s'empara de la ville et, laissant Socius pour secourir Hérode et combattre Antigone à Jérusalem, il alla prendre ses quartiers d'hiver en Egypte auprès de Cléopâtre, reine de ce pays et amie d'Hérode. Antoine avait recommandé bien vivement la cause d'Hérode à Socius. Socius prit Jérusalem, fit périr Antigone et rétablit Hérode roi de toute la Judée.



ARDAVAZT I.er

(A-JC. 39)

Aussitôt après la mort de son père, Ardavazt I.er fut proclamé roi absolu des Arméniens. Il ne voulut pas aller en Mésopotamie, où Dicran s'était fixé et il continua de résider dans la province d'Ararat. Son premier soin fut d'envoyer ses frères et sœurs dans les cantons d'Aghiovide et d'Arpéran. Il leur abandonna une partie des droits perçus sur les villages de ces cantons et leur fit des revenus et traitements particuliers, comme il avait été fait pour ses parents dans la province de Hachdiank, pour rehausser l'éclat de leur rang et leur permettre de faire voir qu'ils étaient de la race royale. Mais il leur imposa en même temps l'obligation de ne jamais venir habiter en Ararat, où se trouvait la résidence du roi.

Ardavazt, ayant ainsi éloigné ses frères et ses sœurs, ne fit plus rien après. Sa vie ne fut remarquable par aucune action d'éclat, par

rien d'extraordinaire. Il s'abandonna aux plaisirs de la table et resta plongé dans la mollesse. On le voyait errer dans les champs, dans les bois, sur les montagnes, occupé à chasser des ânes sauvages ou des sangliers. Il resta indifférent à tout ce qui est sagesse, valeur et vertu. Véritable esclave de son ventre, il prenait à tâche d'en augmenter sans cesse le volume. Ses soldats le prirent en mépris. Ses ennemis reprirent courage, envahirent la Mésopotamie et s'en emparèrent.

A la fin, Ardavazt, pour apaiser le mécontantement général de son peuple, secoua sa torpeur. Malgré l'extrême frayeur de voir Antoine fondre sur son royaume, il fit rassembler des troupes de la province d'Aderbadagan, il fit prendre les armes aux habitants du Caucase, aux Aghouank et aux Ibériens et marcha sur la Mésopotamie et reconquit tous les pays que ses ennemis lui avaient arrachés.

Il était encore en Mésopotamie qu'Antoine se jetait sur l'orient à la tête d'une armée formidable et se signalait partout par ses victoires. Il voulait même envahir le royaume des Perses, car, cette année-là, Archez, leur roi, venait de mourir en laissant Archavir pour lui succéder.

Ardavazt voulut l'arrêter dans sa marche, mais il craignait la vengeance qu'il en pourrait

tirer. Il crut plus prudent de lui envoyer une ambassade pour lui demander la paix et de l'accepter comme l'allié des Romains. Octavianus apprit le projet d'alliance du roi d'Arménie. Quoiqu'il en fut satisfait, comme il avait pris Antoine en antipathie, il écrivit en secret à Ardavazt de ne pas lui fournir des troupes auxiliaires. Mais ce roi ne voulait pas avoir l'air de se déclarer l'ennemi d'Antoine, et quand celui-ci lui demanda de se liguer avec lui contre les Perses, il accourut à la tête d'une armée de fantassins et de cavaliers. Antoine qui ne le soupçonnait pas de mauvaise foi, le choisit pour le guider et lui octroya le commandement des combats. Ardavazt qui ne voulait pas le suivre dans sa marche contre les Perses, imagina un prétexte pour s'écarter et emmener ses soldats avec lui, tout en lui donnant l'assurance qu'il les lui ramènerait.

Antoine s'avança contre les Perses qui lui opposèrent une vive résistance et lui firent subir de grandes pertes. C'est en vain qu'il comptait sur le secours d'Ardavazt qui, plutôt, soutenait les Perses contre lui. Après bien des efforts de vaillance, Antoine fut contraint de rebrousser chemin toujours poursuivi par les Perses. Il fut assez heureux de pouvoir parvenir, avec le reste de son armée, aux bords

de l'Arax qu'il passa. Il put alors rentrer en Arménie et se félicita d'avoir échappé à la mort comme s'il se fût agi pour lui d'une grande victoire. Antoine, dans cette guerre, avait perdu vingt mille hommes d'infanterie et quatre mille cavaliers. Plutarque dit que les Romains n'auraient pas éprouvé cette défaite et subi toutes ces pertes si les Arméniens étaient restés avec eux et s'ils n'étaient passés à l'ennemi, carles Arméniens connaissaient parfaitement la manière de combattre les Perses.

C'est pour cela que les Romains furent si irrités contre Ardavazt et qu'ils commencèrent à exciter Antoine à se venger du roi d'Arménie et à lui demander de lui faire supporter les conséquences de leur défaite. Mais Antoine n'osait pas encore se déclarer son ennemi, car il se trouvait dans ses États et il avait besoin de lui. Il se mit donc en route pour regagner la Syrie en se hâtant d'arriver auprès de Cléopâtre. Mais la rigueur de la saison, les maladies et les fatigues supportées par son armée, l'obligèrent à demander à Ardavazt de rester encore l'hiver dans ses États. Ce qu'il obtint. Après les grands froids, il passa en Syrie et vint à Antioche, chantant la gloire comme s'il eût vaincu les Parthes. Cléopâtre accourut au devant de lui. Elle lui apporta de nombreux et de riches pré-

sents, elle distribua des trésors à ses soldats, et l'emmena enfin avec elle en Égypte.

C'est en Égypte qu'Antoine médita la perte du roi d'Arménie, qu'il chercha par quels moyens il se rendrait maître de sa personne, de quelle façon il se vengerait de lui. D'abord, il lui écrivit en l'invitant amicalement à venir le rejoindre en Égypte. Mais Ardavazt soupçonna le piège qui lui était tendu et ne se rendit pas à son invitation. Puis, Antoine lui fit demander sa fille pour son propre fils, mais le roi d'Arménie s'excusa et ne voulut point y consentir. Enfin, Antoine vint dans la petite Arménie avec toute son armée et pria Ardavazt de venir le voir, comme s'il eût eu un conseil à lui demander. Mais celui-ci comprit encore la perfidie de cette nouvelle invitation et, au lieu de se rendre auprès d'Antoine, il se retira dans le fond de l'Arménie. Antoine, alors, entra, avec son armée, dans la grande Arménie, sous prétexte qu'il voulait marcher ensuite contre les Perses, et envoya de nouveau inviter Ardavazt à venir le voir. Le roi d'Arménie trouva encore une autre raison pour ne pas s'y rendre et alla se retirer dans la ville d'Ardachad.

Alors Antoine s'enfonça de plus en plus dans l'Arménie et employa tous les moyens, même l'intimidation, pour décider Ardavazt à venir

le trouver dans son camp. Comme, dans toutes ses lettres, il se disait l'ami d'Ardavazt, comme tous ses actes le laissaient croire, comme il lui faisait les plus belles promesses, il finit cependant par l'attirer près de lui. Aussitôt, il le fit son prisonnier. Il voulait s'emparer de tous les forts où le roi d'Arménie renfermait ses trésors et, pour cela, il l'emmenait partout avec lui. Il le laissait aller devant tous comme s'il eût été libre pour faire supposer qu'il n'en avait pas fait son prisonnier. Peut-être était-ce plutôt pour s'en faire donner des trésors que pour lui rendre la liberté et lui restituer sa couronne. Mais aucun des princes ni des gouverneurs des citadelles ne se laissa tromper et il ne lui fut rien donné. Alors, on chargea Ardavazt de chaînes d'or, car, pour un roi si grand, on ne crut pas bienséant de l'enchaîner de fer. Puis on le contraignit à avouer où se trouvaient ses trésors. Il désigna un château où il avait renfermé ce qu'il avait de plus précieux. Antoine s'empara de ce château et prit toutes les richesses qui s'y trouvaient. En même temps il fit prisonniers les fils d'Ardavazt et les chargea de fers.

Les armées arméniennes, voyant leur roi et ses fils prisonniers, se remirent sous l'ordre d'Archavir roi des Perses, et se donnèrent pour roi Archam, fils d'Ardachès et frère de Dicran.

Archam était déjà âgé de soixante ans. Il avait certainement autant de courage que son frère Dicran, mais il était pris au dépourvu pour résister aux légions des Romains et il pensa qu'il serait plus sage de négocier la paix. Les Arméniens, pourtant, ne voulaient pas entendre parler de conclusion de paix et Archam fut alors forcé de livrer bataille à Antoine. Tout d'abord, il remporta quelques victoires, mais il fut vaincu ensuite et se sauva chez les Perses.

Antoine n'avait plus personne à craindre, il se rendit maître de la plus grande partie de l'Arménie et finit, soit pacifiquement, soit par les armes, à conquérir le pays entier. Son fils Alexandre prit le trône de l'Arménie-Inférieure qui s'étend jusqu'à l'Arax. La souveraineté de l'Arménie-Supérieure fut donnée au roi des Mèdes dont la fille était devenue l'épouse d'Alexandre.

Antoine laissa des troupes pour garder l'Arménie-Inférieure, puis il retourna à Alexandrie. emmenant avec lui Ardavazt et ses fils, toujours enchaînés, qu'il présenta à Cléopâtre, en même temps qu'il lui montra le butin pris sur l'ennemi. On raconte que lorsque ces princes captifs furent en présence de la reine d'Égypte, on chercha par tous les moyens à les contraindre à se prosterner devant elle, mais que ces augustes infortunés ne cédèrent à rien.

Plus tard, quand Octavianus eut vaincu Antoine dans la guerre qu'il lui avait déclarée, celui-ci, mis en fuite, s'en revint à Alexandrie. Dans la rage qu'il ressentit de sa défaite, il fit décapiter le roi d'Arménie ainsi que quelques-uns des plus illustres personnages qu'il avait emmenés en captivité avec lui. Il envoya leurs têtes aux souverains qui s'étaient ligués contre lui avec le roi d'Arménie et leur réclama de nouveaux subsides en hommes.

ARCHAM

(A-JC. 93)

Pendant qu'Antoine et Octavianus se faisaient la guerre entre eux, le roi des Perses Archavir et le roi d'Arménie Archam, qui se trouvait alors en Perse, profitèrent de cette occasion fortuite. Ils levèrent des troupes et fondirent sur les Mèdes qui s'étaient unis aux Romains. Ils les battirent et les retinrent sous leur joug. Puis Archam marcha sur l'Arménie où il écrasa partout les Romains laissés par Antoine dans ce pays. Il remit ainsi sous son autorité toute l'Arménie-Inférieure et la petite Arménie jusque près de Césarée. Il avait eu toujours les Perses pour auxiliaires. Archavir, de son côté, avait repris aux Mèdes toute l'Arménie-Supérieure et y avait placé Ardachias comme vice-roi. Cette partie de l'Arménie resta au pouvoir des étrangers jusqu'au règne du roi Erouant.

Archam ayant appris qu'Antoine était mort et qu'Octavianus était devenu maître de l'Égypte, envoya demander à celui-ci de lui rendre les fils d'Ardavazt son neveu. Mais Octavianus

refusa de leur rendre la liberté et les envoya à Rome parce qu'Archam avait fait mettre à mort tous les Romains qui se trouvaient en Arménie. Comme Archam craignait de voir Octavianus lui déclarer la guerre, il envoya près de lui pour traiter de la paix. Il promettait de payer aux Romains un tribut annuel qu'il verserait dans les mains d'Hérode, sans pourtant s'obliger à fournir des troupes auxiliaires aux Romains, non plus qu'à pourvoir à la subsistance de leurs légions. Octavianus accepta ces propositions et signa la paix. Archam pu alors se rendre en Mésopotamie et reprendre possession de son trône à Medzpine. C'est là l'origine du tribut que devait payer aux Romains une partie de l'Arménie.

Octavianus étant venu en Syrie, les satrapes de l'Arménie-Supérieure lui envoyèrent une ambassade pour se plaindre de la tyrannie que les Perses leur faisaient endurer. En même temps, ils le prièrent de leur donner pour roi Dicran-le-Jeune, fils d'Ardavazt, qui était retenu à Rome comme otage, en l'assurant de leur soumission aux Romains. Octavianus qui ne pouvait espérer une occasion plus favorable, consentit à tout et confia l'exécution de cet arrangement à Tibérius, qui ramena le jeune Dicran dans l'Arménie-Supérieure, lui posa la couronne ro-

yale sur la tête en présence de tous les satrapes et des Grands du royaume, et le proclama roi à la place de Ardachias le persan. Le roi des Perses ne put pas s'y opposer, car il était lié déjà par un traité de paix avec Octavianus. Archam, qui régnait sur la plus grande partie de l'Arménie, c'est-à-dire sur la contrée qui va de l'Arax jusqu'à la Mésopotamie, ne put pas non plus trouver à redire à ce que Dicran fût nommé roi de l'Arménie-Supérieure, car il ne pouvait que se réjouir de voir le fils de son neveu remplacer un étranger sur le trône.

Vers cette époque, Archam se prit de colère contre Enanus, chevalier qui jouissait du privilège de poser la couronne sur la tête des rois. Enanus avait mis en liberté Hyrcanus, Grand-Prêtre des Juifs, emmené captif par Parzapran Rechdouni, sous le règne de Dicran. Il s'en excusa auprès d'Archam en alléguant que Hyrcanus avait promis cent talents comme prix de sa délivrance et que lui, Hyrcanus, comptant bien les recevoir, s'engageait dans tous les cas à les donner au roi. Archam alors fixa un délai pour cela à Enanus. Celui-ci dépêcha l'un de ses frères, nommé Sénéchias, auprès de Hyrcanus pour lui demander le prix de sa rançon. Lorsque Sénéchias arriva, Hérode venait de faire mettre à mort Hyrcanus, pour ne plus le voir attenter

à sa couronne. Le délai fixé par Archam arriva à son terme et Enanus ne put donner la somme promise. Archam en fut tellement irrité qu'il lui retira tous ses titres et privilèges et le fit jeter en prison.

En même temps, Zora, d'origine chananéenne, comme Enanus était d'origine juive, Zora, chef de la famille des Kentouni, vint accuser Enanus devant le roi: « O roi! dit-il, sache qu'Enanus a voulu se révolter contre toi. Il m'a proposé de demander à Hérode, roi de Judée, de s'engager par serment à nous accueillir et à nous donner des provinces dans les pays de nos ancêtres, parce que nous avions trop à souffrir dans celui-ci. Mais j'ai refusé d'adhérer à ses propositions. Je lui ai dit: « Pourquoi nous laisser abuser par d'antiques traditions, par des légendes qui n'ont plus de valeur, en nous figurant que nous sommes originaires de la Palestine? » Enanus n'espérant plus me convaincre, a renvoyé le Grand-Prêtre Hyrcanus. Il n'espère plus rien du côté d'Hérode. Mais il n'a pas renoncé à ses projets félons. Hâte-toi donc, ô roi! de l'empêcher de mettre rien à exécution ». Archam crut ce délateur. Il ordonna d'épuiser toutes les tortures sur la personne d'Enanus. On voulut par là le forcer à abandonner entièrement l'observance des lois judaïques, à adorer

le soleil, à rendre un culte aux idoles du roi. Ce n'était même qu'à ces conditions que le roi lui rendrait ses titres de dignité. Sans quoi, Enanus devait être pendu au poteau et toute sa famille anéantie. Un de ses parents, nommé Saria, fut même mis à mort devant ses yeux, et ses fils Saphadia et Azaria furent amenés sur le lieu du supplice. Alors, Enanus, dans la crainte de voir périr ses enfants, ému par les supplications de ses femmes, se soumit, ainsi que toute sa famille, aux volontés du roi, et ses honneurs et dignités lui furent rendus. Cependant le roi, qui n'avait plus une grande confiance en lui, crut devoir l'envoyer en Arménie dont il lui confia le gouvernement à seule fin de l'éloigner de la Mésopotamie.

Après ces incidents, il y eut des dissensions entre Hérode, roi de Judée, et Archam. Hérode faisait élever des constructions dans la plupart des cités; il avait demandé à Archam un grand nombre d'ouvriers pour faire paver les places publiques d'Antioche, en Syrie, qui étaient impraticables à cause de leurs amas de boues. Archam, au lieu de lui envoyer ces ouvriers, leva des troupes pour lui résister. Il manda même une ambassade à Rome pour prier Octavianus de ne point le laisser, lui, Archam, dépendant d'Hérode. Mais Octavianus ne voulut

point non-seulement lui accorder son indépendance, mais il donna encore au roi de Judée le gouvernement d'autres provinces. Archam, ne pouvant plus faire autrement, se résigna à envoyer à Hérode les ouvriers que celui-ci lui avait demandés. Hérode les employa à combler les rues d'Antioche sur une longueur de vingt stades et à les paver de marbre blanc pour que les eaux puissent s'écouler sur ces dalles sans causer aucun dégât dans la ville.

Archam mourut après avoir régné vingt-neuf ans. Il laissa la couronne à son fils Abgar.



ABGAR

(Ap. JC. 5)

Archavir était depuis vingt ans roi des Perses, quand Abgar monta sur le trône d'Arménie à Medzpine. Bien doué par la nature, il était aussi d'une grande sagesse. Il dut à ses grandes vertus autant qu'à sa haute taille d'être surnommé Avak-aïr, grand homme. Les Grecs et les Syriens qui ne pouvaient pas bien prononcer son nom l'appelèrent Abgar. Les Arabes l'appelaient Akbar ce qui signifie *Grand.* Tout le monde l'ayant désigné ainsi, son véritable nom nous est resté inconnu et il n'est mentionné dans aucune histoire. Procope, Eusèbe et bien d'autres écrivains font l'éloge de ce roi. Ils disent qu'il fut sage et intelligent plus qu' aucun souverain de son temps.

La deuxième année de son règne, Octavianus ou plutôt l'empereur Auguste, ordonna le dénombrement dans tout son empire et dans tous les royaumes qui lui étaient tributaires, afin de connaître le nombre des sujets sur lesquels il régnait. A cet effet, des commissaires romains

furent envoyés en Arménie. Ces commissaires avaient apporté avec eux la statue de l'empereur Auguste qu'ils placèrent dans tous les temples. Toute l'Arménie était donc alors tributaire des Romains.

C'est à cette époque que le fils de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, vint au monde.

C'est aussi à cette même époque qu'Abgar eut des démêlés avec Hérode; car celui-ci avait envoyé sa statue au roi d'Arménie, exigeant qu'elle fût placée à côté de la statue de l'empereur, dans les temples de l'Arménie. Abgar se refusa à cette prétention. D'ailleurs, Hérode ne demandait qu'un prétexte pour venir attaquer Abgar. Comme il avait reçu l'ordre d'Auguste d'envoyer en Perse une armée de Thraces et de Germains, il voulut faire passer cette armée sur le territoire d'Abgar pour saccager tout le pays. Mais Abgar ne le lui permit pas et défendit à ces barbares de mettre le pied dans ses États, puisque l'Empereur avait donné l'ordre de faire passer cette armée par le désert. Hérode en fut irrité, mais ne pouvant agir par lui-même, tant il était tourmenté par les remords qui l'accablaient depuis son massacre des innocents enfants de Bethléem, il envoya son neveu Joseph avec une forte armée contre Abgar. Joseph arriva en hâte en Mésopotamie et se rencontra

avec Abgar qui l'attendait aussi à la tête de son armée, dans la province de Pouknan Le combat s'engagea et Joseph y trouva la mort. Ses troupes furent culbutées et mises en fuite. Hérode mourut aussi bientôt après, laissant le pouvoir à son fils Archélaüs.

C'est durant la quatrième année du règne d'Abgar, que mourut Dicran-le-Jeune, roi de l'Arménie-Supérieure. Les Arméniens de cette contrée voulurent alors secouer le joug des Romains. Mais l'empereur Auguste envoya son frère Erouaz prendre possession du trône, en le faisant accompagner par de fortes légions romaines. Les Arméniens, décidés à s'opposer aux Romains, les attaquèrent. Comme ils avaient l'aide des Perses et des Mèdes, ils en exterminèrent un grand nombre et contraignirent Erouaz à prendre la fuite. Affranchis de l'oppression romaine, ils prirent alors pour roi un autre prince nommé aussi Dicran-le-Jeune.

L'empereur Auguste voulut se venger de cette défaite; il envoya en Arménie une seconde armée plus forte et plus nombreuse que la première. Archavir, roi des Perses, en eut peur. Il se sépara des Arméniens de l'Arménie-Supérieure et il envoya bien vite des ambassadeurs pour conclure la paix avec Auguste. Dicran, abandonné à lui-même, fut obligé, pour être sûr de

conserver sa couronne, de rechercher l'amitié des Romains avant de subir la force de leurs armes. Lui aussi, il envoya des ambassadeurs, chargés de présents, à l'empereur Auguste qui consentit à le laisser régner tranquillement sur cette partie de l'Arménie, dont il était le souverain. Mais trois années après, les Arméniens se révoltèrent contre lui, le déposèrent et le chassèrent de leur pays. Les Romains accoururent et remirent le calme dans ce royaume où ils nommèrent pour roi Abersam de la maison des Ardzrouni, que les satrapes reconnurent et l'acceptèrent.

I.re ANNÉE DE L'ÈRE VULGAIRE.

L'empereur Auguste restait fidèle au traité de paix qu'il avait conclu avec Abgar et lui continuait son amitié. Mais des gens de mauvaise humeur avaient réussi à exciter sa méfiance contre le roi d'Ar-ménie. Abgar, pour rassurer l'Empereur et pour mettre fin à tout ce qu'on répandait sur son compte à ce propos, résolut de se rendre à Rome. Il fut présenté à l'Empereur et reçu avec honneur. Charmé par ses manières et rempli d'admiration pour sa sagesse, Auguste l'entoura

de son intimité. Il le retenait sans cesse à sa cour et le faisait asseoir à sa table. Il l'avait pris en si grande affection qu'il voulait toujours l'avoir à ses côtés. Abgar éprouvait le besoin de retourner dans son royaume et de revoir sa famille. Bien des fois il avait conjuré l'Empereur de le laisser partir, mais ce ne fut qu'après bien des instances qu'il obtint enfin de pouvoir revenir en Arménie et Auguste ne lui céda que bien malgré soi. En prenant congé de lui, il lui dit: « Il serait glorieux pour moi de vous voir me demander quelque faveur ». Abgar ne pensait avoir besoin de rien, il le remercia et le pria seulement de l'autoriser à faire construire dans sa capitale un théâtre public dans le genre de ceux qu'on voyait à Rome.

De retour dans son royaume, Abgar ne songea qu'à le doter de nombreuses fondations et à l'embellir par la construction d'édifices.

Peu de temps, après Auguste vint à mourir et Tibère lui succéda. Abgar voulut renouveler son traité de paix et envoya des ambassadeurs à Tibère. Ceux-ci, à peine arrivés à Rome, ne furent accueillis qu'avec mépris par Germanicus devenu César. Abgar fut irrité de cet outrage et se prit à méditer des projets de révolte. A cet effet, il fit tous ses préparatifs pour la guerre. D'abord, il fortifia la ville d'Édesse qui était la

résidence d'un des plus grands satrapes. Il la rebâtit presque entiérement et l'entoura de murailles. Il l'approvisionna de munitions de guerre et y transporta sa cour qui se tenait auparavant à Medzpine. Il y fit porter aussi tous ses dieux : Naboc, Bel, Patrichagh et Taratu, ainsi que les livres des écoles qui dépendaient des temples et même les archives royales.

Après quoi, Abgar, ayant remarqué une grande intelligence chez Sanadrough, fils de sa sœur, il le fit prince des princes et régent de la nation arménienne. Il lui fit part de ses projets de révolte et l'envoya dans la province de Chavarchan qui, depuis, reçut le nom d'Ardaz, lui recommandant d'y faire sa résidence et d'y préparer ses soldats pour la guerre qu'il méditait.

Sur ces entrefaites, Abersam, roi de l'Arménie-Supérieure, vint à mourir. Un prince persan, nommé Vonon, tenta de prendre ce trône par la force, mais les Arméniens le chassèrent et demandèrent à l'empereur Tibère de leur donner pour roi le prince Zénon, fils de Polémon, roi du Pont. Tibère chargea Germanicus du soin de cette affaire. Celui-ci chassa d'abord Archez, fils du roi des Perses, qui, après Vonon, avait essayé de régner sur cette partie de l'Arménie et puis il mit la couronne royale sur la tête du prince Zénon qui prit le nom d'Ardachès

en montant sur le trône de l'Arménie-Supérieure.

Archavir, roi des Perses, mourut à cette époque (A. D. 21). Aussitôt chacun de ses fils voulut s'emparer de la couronne. Mais malgré l'opposition et les intrigues de ses frères, ce fut Ardachès qui, selon son droit, succéda à Archavir. Les troubles continuaient en Perse et Abgar, oubliant alors ses projets de révolte contre les Romains, ne songea plus qu'à apaiser les discordes et faire cesser les luttes qui avaient lieu entre ses parents de la Perse. Il se rendit avec son armée à la cour de ce royaume. Il y trouva Ardachès qui voulait régner sur ses frères et continuer la dynastie, et ses frères qui s'y opposaient de toutes leurs forces. Il les cerna et les menaça de les mettre à mort, car la mutinerie et la rébellion s'étaient mises parmi les soldats de l'un et de l'autre. Archavir, le roi décédé, avait eu trois fils et une fille. Le premier de ces fils était le roi Ardachès, le second était Garène, le troisième Sourène; leur sœur nommée Gochm, était l'épouse du chef de toutes les armées de la Perse. C'était Archavir qui l'avait lui-même placé à ce poste.

Abgar conseilla la paix aux fils d'Archavir, il en régla les conditions : Ardachès régnerait et ses frères seraient appelés Bahlav, du nom de

leur ville et de leur vaste pays, et leurs satrapies seraient les premières de toutes les satrapies de la Perse, parce qu'ils étaient de la famille royale. Des serments furent prêtés, des traités furent conclus qui stipulaient que, en cas où Ardachès n'aurait point d'enfants mâles, ses frères monteraient sur le trône. Après l'extinction de la dynastie d'Ardachès, ces frères formeraient trois branches qu'on distinguerait ainsi : la branche de Garène-Bahlav, la branche de Sourène-Bahlav et la branche de leur sœur qui s'appellerait Asbahabied-Bahlav, du nom de la seigneurie de son mari.

Tout fut terminé de cette manière et la paix fut rétablie parmi les princes royaux de la Perse. Abgar tomba malade ; il avait la lèpre et souffrait cruellement. Il prit la lettre des traités et retourna à Edesse, la capitale de ses États.

De retour dans son royaume, il apprit que les Romains le soupçonnaient d'y être revenu pour lever des armées. Il informa donc aussitôt les commissaires romains du motif qui l'avait fait aller en Perse et leur fit part du traité qu'il avait fait conclure entre Ardachès et ses frères, mais on ne voulut pas tout d'abord croire ce qu'il disait, car Pilate, Hérode le tétrarque, Lysanias et Philippe, ses ennemis, l'accablaient. A la fin, pourtant, il parvint à se disculper et à con-

jurer les soupçons de Tibère et du Sénat romain.

Malgré cela, Abgar se ligua avec Arète, roi de Pétra, et lui fournit des troupes auxiliaires sous la conduite de Khosrov Ardzrouni, pour faire la guerre à Hérode. Hérode avait, en premier lieu, épousé la fille d'Arète, qu'il avait répudiée pour prendre Hérodiade du vivant même de son époux. C'est ce qui avait été la cause qu'il avait fait périr Jean-Baptiste. Ainsi donc la guerre entre Hérode et Arète avait pour raison l'outrage fait à la fille de ce dernier. Grâce aux braves Arméniens, les troupes de Hérode essuyèrent une défaite complète.

Hérode, ayant appris qu'Abgar s'était uni à Arète, son ennemi, et avait été cause du massacre de ses soldats, envoya, par vengeance, une nouvelle lettre à Tibère, dans laquelle il lui disait qu'Abgar avait de nouveau levé des troupes, tant de l'Arménie que de la Perse, et qu'il se préparait à la révolte contre l'autorité romaine. Abgar, craignant que cette calomnie eût pour conséquence une guerre entre les Romains et lui, se dépêcha d'envoyer deux de ses principaux officiers, Mar-Hap, prince d'Aghtznik, et Chamchacram, chef de la maison des Abahouni, ainsi qu'Anan, son confident dévoué, à Marinus, fils de Storoge, à qui l'empereur

avait, à cette époque, donné le commandement de la Phénicie, de la Palestine, de la Syrie, et de la Mésopotamie. Ces envoyés se rendirent dans la ville de Petkoupine pour faire connaître à Marinus les raisons qui avaient forcé Abgar d'aller en Perse, en lui montrant le traité conclu entre Ardachès et ses frères ; et, en même temps, pour invoquer l'appuis et l'aide de Marinus. Ce fut à Eleuthéropol qu'ils virent le gouverneur romain qui les reçut avec sympathie et distinction. Il fit cette réponse à Abgar : « Ne crains rien pour cela de la part de l'empereur, pourvu que tu aies bien soin de payer entièrement le tribut que tu lui dois ».

En revenant, les ambassadeurs arméniens, attirés par le bruit des miracles que Notre-Seigneur Jésus-Christ opérait, se rendirent à Jérusalem pour le voir. Devenus eux-mêmes les témoins oculaires des prodiges qu'il accomplissait, ils les rapportèrent à Abgar. Ce prince, saisi d'admiration, crut véritablement que Jésus était bien le fils de Dieu et s'écria : « Ces prodiges ne sont pas d'un homme mais d'un Dieu. Non, il n'est personne d'entre les hommes qui puisse ressusciter les morts ; Dieu seul a ce pouvoir ! » Abgar était tourmenté par la lèpre qu'il avait gagnée en Perse plus de sept années auparavant ; il en éprouvait, par tout le corps,

des douleurs aiguës. Des hommes il n'avait reçu aucun remède à ses souffrances, il écrivit donc une lettre de supplication à Jésus et la lui fit porter par des gens dévoués en compagnie de son fidèle Anané. Dans cette lettre, il suppliait notre Sauveur de venir le guérir. Voici cette lettre :

I. Lettre d'Abgar au Sauveur Jésus-Christ.

« Abgar fils d'Archam, prince de la terre, à Jésus, sauveur et bienfaiteur des hommes, qui es apparu dans la contrée de Jérusalem, salut :

« J'ai ouï parler de toi et des cures opérées par tes mains, sans remèdes, sans plantes ; car, comme il est dit, tu fais que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris ; tu chasses les esprits immondes, tu guéris les malheureux affligés de maladies longues et incurables ; tu ressuscites même les morts. Comme j'ai ouï parler de tous ces prodiges opérés par toi, j'en ai conclu ou que tu es Dieu, descendu du ciel pour faire de si grandes choses, ou que tu es fils de Dieu, toi qui produis ces miracles. En conséquence je t'ai donc écrit, te priant de daigner venir vers moi et de me guérir des maux qui m'affligent. J'ai ouï dire aussi que les Juifs murmurent contre toi et veulent te livrer aux

tourments: j'ai une ville, petite mais agréable, elle peut nous suffire à tous deux ».

Abgar avait, en outre, ordonné à ses envoyés d'offrir pour lui des sacrifices à Dieu dans le temple à Jérusalem. On dit même qu'il les fit accompagner par un peintre, nommé Jean; mais les Grecs prétendent que ce fut simplement Anané lui-même qui connaissait l'art de la peinture, car il voulait qu'au cas où Jésus refuserait de venir, il lui fût au moins donné d'avoir son image pour contempler celui qui opérait tant de miracles et qui ne pouvait être que le fils de Dieu.

Les envoyés d'Abgar se rendirent à Jérusalem et rencontrèrent Jésus le jour même, où il faisait son entrée triomphale dans cette ville. Ils désiraient ardemment de le voir mais ils n'osaient pas l'approcher. Ils s'en furent donc trouver l'apôtre Philippe et lui dirent qu'ils voulaient voir Jésus et lui remettre une lettre. Philippe conta la chose à André et tous les deux prévinrent Jésus. Ce fait est rapporté dans l'Évangile: « Quelques uns d'entre les payens vinrent trouver Jésus, mais ceux qui les entendirent, n'osant rapporter à Jésus ce qu'ils ont entendu, le disent à Philippe et à André qui le répètent à leur maître ». Le Sauveur se réjouit de ce

fait, mais il n'accepta point l'invitation qui lui était faite. Il voulut bien cependant honorer Abgar d'une réponse qu'il fit écrire par l'apôtre Thomas. Cette réponse était ainsi conçue:

II. Réponse à la lettre d'Abgar, réponse que l'apôtre Thomas écrivit à ce prince par ordre du Sauveur.

« Heureux celui qui croit en moi sans m'avoir vu! Car il est écrit de moi: « Ceux qui me voient, ne croiront point en moi, et ceux qui ne me voient point, croiront et vivront ». Quant à ce que tu m'as écrit, de venir près de toi; il me faut accomplir ici tout ce pourquoi j'ai été envoyé, et lorsque j'aurai tout accompli, je monterai vers celui qui m'a envoyé; et quand je m'en irai, j'enverrai un de mes disciples, qui guérira tes maux, te donnera la vie à toi et à tous ceux qui sont avec toi ».

Le peintre qui avait suivi les envoyés d'Abgar, profitant d'un moment où Jésus parlait au peuple, essayait, assis à l'écart, de reproduire les traits de Notre-Seigneur, mais tous ses efforts restaient vains, il ne pouvait y parvenir. Jésus le vit et, dans sa bonté, il le fit venir auprès de lui. Puis, prenant un linge qu'il approcha de son visage,

il voulut que son image y fut empreinte miraculeusement et il donna ce linge au peintre en lui disant de le porter à son roi en récompense de sa foi.

Anané et les autres envoyés retournèrent auprès d'Abgar et lui présentèrent la lettre et l'image miraculeuse, en lui racontant tout ce qu'ils avaient vu. Le roi, en recevant le précieux présent, tomba à genoux et se prosterna devant la sainte image. On rapporte qu'aussitôt il éprouva un grand soulagement à ses souffrances et qu'il attendit, avec beaucoup de patience, l'accomplissement de la promesse de Notre-Seigneur. Moïse de Kkorène assure qu'à l'époque où il vivait, on conservait encore cette miraculeuse image de Jésus dans la ville d'Edesse.

S.T THADÉE
ET LE CHRISTIANISME EN ARMÉNIE

(Ap. JC. 33)

Après l'ascension de Notre-Sauveur, l'apôtre Thomas et l'un des douze, envoya Thadée, l'un des soixante-dix disciples de Jésus, à Édesse, pour guérir Abgar et évangéliser le pays, selon la parole du Seigneur. Thadée s'arrêta dans la maison de Tobie, prince juif qu'on dit être de la famille des Pacradouni. Tobie, quoique pressé par Archam, n'avait point abjuré le judaïsme avec ses parents Il en suivit les lois jusqu'au jour où il crut au Christ.

Bientôt le nom de Thadée se répandit dans toute la ville. Abgar, en apprenant son arrivée, s'écria: « C'est bien celui au sujet duquel Jésus m'a écrit »; et aussitôt il fit appeler l'apôtre. Lorsque Thadée entra, Abgar crut voir son visage rayonner merveilleusement. Le roi descendit de son trône et se prosterna, la face contre terre, devant Thadée. Cela surprit étrangement les princes et tous ceux qui étaient

présents, car ils ignoraient la vision qu'avait eue le roi. « Es-tu vraiment, dit Abgar à Thadée, es-tu disciple de Jésus à jamais béni? Es-tu celui qu'il m'a promis de m'envoyer et peux-tu guérir mon mal? — Oui! répondit Thadée. Si tu crois en Jésus-Christ, fils de Dieu, les vœux de ton cœur seront exaucés. — J'ai cru en Jésus, dit Abgar, j'ai cru en son Père; c'est pourquoi je voulais aller à la tête de mes armées, exterminer les Juifs qui ont crucifié Jésus, mais j'en ai été empêché à cause de la puissance des Romains ».

Dès lors Thadée se mit à évangéliser le roi et les habitants de sa ville. Il posa ses mains sur Abgar et le guérit; il guérit aussi un podagre, Abdiou, prince de la ville, qui était très-honoré à la cour du roi. Il guérit encore tous les malades et les infirmes de la ville et tous crurent en Jésus-Christ. Abgar fut baptisé et toute la cité avec lui. Les temples des faux-dieux furent fermés; toutes les statues des idoles, placées sur les autels et sur des piédestaux et des colonnes, furent cachées par des roseaux. Abgar ne contraignit personne à embrasser la foi chrétienne, mais, de jour en jour, le nombre de ceux qui croyaient en Jésus, fils de Dieu, se multipliait.

Thadée baptisa un fabricant de coiffures de

soie, appelé Atté, le consacra évêque à Edesse et le laissa près du roi pour le remplacer. Après avoir reçu des lettres patentes d'Abgar qui voulait que tout le monde écoutât l'Évangile du Christ, il s'en alla trouver Sanadrough, fils de la sœur d'Abgar, dont ce roi avait fait le chef du pays et de l'armée. Il le rencontra dans la province de Chavarchan, c'est là qu'il lui prêcha l'évangile. Sanadrough crut en Jésus-Christ et se fit baptiser. Un grand nombre de peuple, de princes et la fille même de Sanadrough reçut aussi le baptême. Celle-ci, à cause de la fermeté de sa foi chrétienne, devait un peu plus tard être martyrisée par son propre père qui apostasia. Thadée consacra un autre évêque du nom de Zacharie, qu'il laissa dans cette province et partit pour prêcher dans l'Arménie-Supérieure, où, malheureusement, on résista à sa doctrine.

Or, sur la porte principale d'Édesse il y avait, niché dans le haut du mur, un simulacre de la statue d'une divinité grecque, placée là depuis longtemps, et tous ceux qui entraient par cette porte dans la ville devaient un salut à cette idole. Abgar ordonna d'enlever cette idole et de la remplacer par l'image de Notre-Seigneur, miraculeusement imprimée sur le linge de l'envoyé du roi. Il l'avait fait préalablement enchâsser

dans un coffre et encadrer d'or. Au-dessous, il fit graver cette inscription : « Christ-Dieu, celui qui met sa confiance en toi, n'est jamais déçu ! » Il exigea que tous ceux qui rentraient dans la ville par cette entrée fissent un acte d'adoration devant cette sainte image du Sauveur.

Après le départ de l'apôtre Thadée, Abgar écrivit une lettre à l'empereur Tibère dont il reçut la réponse. Qu'il me soit permis de transcrire ici ces lettres, ainsi que quelques autres que ce pieux roi adressa à des princes pour les exhorter à croire en Jésus-Christ.

III. Lettre d'Abgar à Tibère.

« Abgar, roi d'Arménie, à mon seigneur Tibère, empereur des Romains, salut !

« Je sais que rien n'est ignoré de Ta Majesté, mais c'est en ami que je t'écris et je pense que ma lettre te fera mieux connaître et apprécier les faits dont je veux te parler.

« Les Juifs qui habitent les provinces de la Palestine ont crucifié Jésus sans qu'il l'ait mérité, Jésus sans pêché, Jésus qui a répandu tant de bienfaits, Jésus qui, en leur faveur, a accompli tant de prodiges et de miracles, Jésus, enfin, qui a ressuscité leurs morts !...

« Crois bien que ces prodiges et ces miracles

ne sont pas du pouvoir d'un simple mortel mais de la puissance de Dieu seul. C'est pour cela qu'à l'heure où ils ont crucifié Jésus, le soleil s'obscurcit et la terre s'ébranla.

« Sache que, toujours après sa mort, Jésus est ressuscité d'entre les morts et qu'il est apparu à plusieurs personnes. Aujourd'hui, ses disciples accomplissent les plus grands miracles en invoquant son nom seul. Ce qui m'est arrivé t'en fournit une preuve manifeste.

« Ta Majesté doit savoir après ce que je viens de lui dire, ce qu'il lui reste à faire à l'égard de ce peuple Juif qui a commis ce forfait, et qu'elle doit faire publier par tout l'univers que Jésus doit être adoré comme vrai Dieu.

« Santé et salut! »

IV. Réponse de Tibère à la lettre d'Abgar.

« Tibère, empereur des Romains, à Abgar, roi d'Arménie, salut!

« Nous t'envoyons nos remerciements pour ta gracieuse lettre que nous avons faite lire en notre présence.

« Nous avons déjà entendu raconter par mainte personne les fait dont tu me parles et Pilate nous a informé officiellement des miracles de Jésus. Il nous a certifié qu'après sa resur-

rection, Jésus est réellement apparu à beaucoup de personne qui l'ont reconnu et adoré comme Dieu. J'ai donc voulu, de mon côté, faire ce que tu me proposais. Mais c'est la coutume des Romains de ne point admettre un dieu sur l'ordre seul du souverain. Il faut que l'admission d'un dieu ait été d'abord examinée, discuté et voté par le Sénat. J'ai donc remis l'affaire au Sénat et le Sénat l'a rejetée avec mépris, sans doute parceque ma proposition n'émanait pas de lui.

« Mais nous avons décrété que tous ceux qui veulent considérer Jésus comme Dieu, seront libres de l'adorer comme tel et nous avons menacé de mort quiconque parlera mal des chrétiens.

« Quant aux Juifs qui ont osé crucifier Jésus qui, comme je l'ai entendu dire, loin de mériter la croix et la mort, était digne de l'adoration des hommes; dès que je serai débarrassé de la guerre contre l'Hispanie qui s'est mise en révolte, j'examinerai comment je dois les traiter et je les traiterai comme ils l'auront mérité ».

V. Abgar écrit encore une lettre à Tibère.

« Abgar roi des Arméniens, à mon seigneur Tibère, empereur des Romains, salut!

« J'ai reçu la lettre que Ta Majesté m'a fait

écrire et j'applaudis aux ordres que ta sagesse t'a inspirés.

« Si Tu veux bien me le permettre, je t'avouerai que je trouve la conduite du Sénat tout-à-fait absurde. Pour les Sénateurs, c'est après l'examen et par le suffrage des hommes que doit être conférée la Divinité. Ainsi donc, si Dieu ne convient point à l'homme, il ne peut être Dieu, puisqu'il faut, selon le Sénat, qu'il soit jugé et justifié par l'homme.

« Mais Ta Majesté estimera, dans tous les cas, qu'il est de toute justice d'envoyer un autre Gouverneur à Jérusalem pour remplacer Pilate qui doit être ignominieusement chassé du poste puissant où tu l'as mis, pour s'être soumis à la volonté, au bon plaisir des Juifs et avoir crucifié le Christ injustement et sans ton ordre.

« Porte-toi-bien, je le désire ».

En ce même temps, Nerseh, jeune roi d'Assyrie, fils d'Ardachès roi des Perses, qui avait son palais à Babylone, ayant entendu parler de la guérison d'Abgar, obtenue miraculeusement par S.t Thadée, écrivit au roi arménien pour le prier de lui envoyer l'apôtre, et le pria, pour la même occasion, de rendre la liberté au prince Béroz, que lui, Abgar, tenait enchaîné dans une prison. Abgar pardonna aussitôt à

Béroz et le laissa libre. Voici la réponse qu'il fit à Nerseh.

LETTRE D'ABGAR À NERSEH.

« Abgar, roi des Arméniens, à mon fils Nerseh, salut!

« J'ai reçu ta lettre et j'en ai pris connaissance.

« J'ai pardonné à Béroz et je lui ai rendu la liberté. S'il te plaît d'en faire le Gouverneur de Ninive, agis comme tu l'entends.

« Quant au médecin que tu m'écris de t'envoyer, qui fait des miracles et proclame un autre Dieu au-dessus du feu et de l'eau, que tu voudrais voir et entendre, je dois te dire que ce n'est pas un médecin selon la science humaine, qu'il est un disciple du fils de Dieu créateur du feu et de l'eau, et qu'il a été envoyé en Arménie pour y prêcher l'Évangile. Mais un autre disciple du fils de Dieu, du nom de Simon, a été envoyé en Perse. Fais-le appeler et, toi et ton père Ardachès, écoutez ce qu'il vous dira. Il vous guérira de tous vos maux et vous amènera sur le chemin de la vie ».

Abgar adressa aussi une lettre à Ardachès, roi des Perses, pour l'exhorter à croire en Jésus-Christ. Sa lettre était ainsi conçue :

LETTRE D'ABGAR À ARDACHÈS.

« Abgar, roi des Arméniens, à mon frère Ardachès, roi des Perses, salut!

« Je sais que tu as déjà entendu parler de Jésus-Christ, fils de Dieu, qui a été crucifié par les Juifs, qui est ressuscité d'entre les morts et a envoyé ses disciples prêcher l'Evangile à tous les peuples de l'Univers. L'un de ses principaux disciples, appelé Simon, est actuellement dans tes Etats. Fais-le chercher et tu le trouveras. Il vous guérira tous de vos infirmités et vous mettra sur le chemin de la vérité et de la vie, si, Toi, tes fils et tes sujets, vous croyez à ce qu'il proclame. Il me sera bien doux alors de voir, que mes parents selon la nature sont devenus mes parents, mes frères selon l'Esprit de Dieu ».

Mais il n'eut pas le bonheur de recevoir la réponse à ses dernières lettres; la mort le surprit. Il avait régné trente huit ans et trois ans après sa conversion au christianisme. On l'inhuma dans sa ville d'Edesse et, bientôt après, la naissante Eglise le rangea au nombre des saints. L'Eglise arménienne le fête chaque année.

ANANÉ ET SANADROUGH

(Ap. JC. 34)

Aussitôt après la mort d'Abgar, la tranquillité du royaume fut troublée, au grand préjudice même de l'Eglise du Christ nouvellement fondée. Anané, fils d'Abgar, se fit couronner roi en Edesse, et Sanadrough, fils de la sœur d'Abgar, voulant s'emparer de la couronne, se proclama roi dans la province de Chavarchan. Les satrapes arméniens qui, par crainte d'Abgar ou pour le flatter, avaient accepté le christianisme, retournèrent à l'idolâtrie et firent tant, qu'ils rendirent Sanadrough apostat.

Anané ou Ananoun fit encore pis : non seulement il abandonna la religion chrétienne, mais il rouvrit les temples et replaça les idoles sur les autels. Comme il voyait le peuple honorer l'image du Sauveur qu'Abgar avait placé au faîte de la principale porte d'Edesse, il médita de l'enlever et de remettre à sa place l'idole qu'on avait retirée. Mais l'évêque Atté apprit son intention, et, pendant la nuit, il se rendit en secret à l'endroit, où la sainte image se

trouvait, suivi d'une multitude de fidèles. Comme cette image avait été mise au fond d'une niche, il mit dans cette niche une lampe allumée et la fit murer. On ne voyait plus la trace de cette sainte relique. La haine du roi se calma en même temps que disparaissait l'image, à laquelle personne ne pensa plus. Mais après un laps de temps l'image fut retrouvée, transportée à Constantinople, d'où elle passa en Italie. Elle est aujourd'hui à Gênes, dans l'Eglise de S. Bartholomée.

Le roi Anané s'était tout à fait redonné à l'idolâtrie; il envoya dire à l'évêque Atté: « Fais-moi un bonnet en toile tissée d'or dans le genre de celles que tu faisais autrefois pour mon père ». Atté répondit à son envoyé: « Mes mains ne feront point de bonnet pour un prince indigne, qui n'adore pas le Christ Dieu vivant ». Le roi, fou de colère à cette réponse d'Atté, ordonna à un de ses soldats de lui couper les pieds. Le soldat obéit; il trouva le saint évêque, assis dans la chaire doctorale, en train d'instruire le peuple pressé autour de lui. Il leva son glaive et lui trancha les jambes. Atté expira aussitôt.

Mais Dieu ne devait pas tarder à venger la mort du saint évêque; Anané faisait restaurer son palais en Edesse. Il faisait poser à l'étage

supérieur, une lourde colonne de marbre et se tenait au-dessous pour diriger le travail. La colonne s'échappa soudain des mains des ouvriers, elle tomba sur lui et lui écrasa les pieds. Il en mourut après avoir régné quatre ans.



SANADROUGH

(Ap. JC. 37)

Sanadrough qui, avec l'aide des satrapies des Pacradouni et des Ardzrouni, s'était proclamé roi en Arménie, assembla des troupes pour aller faire la guerre aux enfants d'Abgar, afin de régner seul sur tout le pays. Pendant qu'il se préparait, on vint lui apprendre la mort d'Anané. Il s'en réjouit et se hâta de se porter en Mésopotamie. Les habitants d'Edesse, pris d'effroi, parce que la plus grande partie d'entre eux étaient chrétiens, lui députèrent des envoyés pour lui demander un traité, par lequel il s'engagerait à ne les troubler jamais dans l'exercice de leur religion, moyennant quoi ils lui livreraient la ville et les trésors du roi. Sanadrough jura de ne nuire à personne, mais aussitôt maître de la ville, il viola son serment et passa au fil de l'épée tous les enfants de la maison d'Abgar, à l'exception des filles, qu'il fit sortir de la ville et fit diriger sur le canton de Hachdiank. Quant à la première des femmes d'Abgar, appelée Hélène, il l'envoya dans sa ville, à Kharan, et lui

laissa la souveraineté de toute la Mésopotamie, en reconnaissance des bienfaits qu'il avait reçus d'Abgar, grâce à elle et par son entremise.

Hélène, cette femme pieuse autant qu'Abgar son époux, ne voulut pas consentir à aller vivre au milieu des idolâtres. Elle s'enfuit à Jérusalem, à l'époque de Claude, durant la famine qu'Agabus avait prédite. Elle acheta en Egypte, avec tous ses trésors, une immense quantité de blé qu'elle distribua aux indigents. Joseph rend témoignage de ce fait. A sa mort, elle eut de magnifiques funérailles. On l'enterra devant la porte de Jérusalem, où on lui éleva un splendide mausolée.

L'apôtre Thadée qui, du pays des Aghouank était rentré en Arménie, y prêchait l'Evangile. Il y apprit l'apostasie du roi Sanadrough et en fut grandement affligé. Ayant entendu dire que le roi était revenu dans la province de Chavarchan, il se rendit à Césarée de Cappadoce pour prêcher et encourager les fidèles. Il consacra évêque un nommé Théophile, qu'il établit dans cette ville. Il passa ensuite en Mésopotamie pour se rendre à Edesse et y prêcher de nouveau l'Evangile. Sur les frontières de cette province, il fit la rencontre de grands personnages, que les Romains députaient au roi Sanadrough. Ils étaient au nombre de cinq et tous

appartenaient à de nobles familles. Leur chef portait le nom de Khrussi ou Osgui. S.' Thadée leur prêcha l'Evangile, qu'ils acceptèrent et ils se firent baptiser. Leur chef Osgui fut ordonné prêtre par l'apôtre. Ils vendirent tous leurs biens et suivirent partout Thadée en prêchant la religion du Christ. A cause du nom de leur chef Osgui ils furent appelés Osguiank.

Le roi Sanadrough, ayant appris tout cela, fit appeler Thadée à Chavarchan et le fit mettre à mort. Un de ses disciples, l'évêque Zacharie, se chargea de la direction de la nouvelle Eglise.

Santoukhd, la fille de Sanadrough, qui avait été instruite dans la nouvelle religion par l'apôtre lui-même, s'était convertie au christianisme. Son père employa tous les moyens pour la faire apostasier, mais elle resta inébranlable, et il ne réussit qu'à la raffermir encore dans sa croyance à la nouvelle doctrine. Rendu furieux par sa résistance à sa volonté, oubliant toute tendresse paternelle, il la condamna à mort. Elle reçut la couronne du martyre et monta au ciel première princesse royale, comme pour ajouter au lustre de l'Eglise d'Arménie, qui la fête chaque année.

Des éclatants miracles eurent lieu à la mort de la sainte fille. Un des plus grands satrapes, témoin de ces miracles, crut aussitôt en Jésus-

Christ et se fit baptiser avec toute sa famille. Il prit alors le nom de Samuel. Le roi fut tellement irrité de cette nouvelle conversion, qu'il ordonna de saisir ce satrape et de le clouer par les épaules avec des clous chauffés au rouge. C'est ainsi qu'il le fit périr.

Une grande dame crut aussi en Jésus-Christ, ainsi que toute sa maison où l'on comptait deux cents personnes; elle s'appelait Zarmantoukhd. Sanadrough lui fit trancher la tête.

Quant aux Osguiank, ils se retirèrent sur une montagne près des sources de l'Euphrate et consacrèrent leur vie à la pénitence.

L'apôtre Barthélemy vint ensuite en Arménie. Il apportait ensemble l'image de la Sainte Vierge, que la tradition prétend avoir été peinte par Saint Jean l'Evangéliste sur bois de cyprès. Il bâtit une église et y plaça la sainte image. Ses prédications convertirent beaucoup de monde. La sœur même du roi embrassa la religion chrétienne. Sanadrough, que cette conversion avait rendu furieux, la fit mettre à mort. Quant à l'Apôtre Barthélemy, il ordonna de l'écorcher et de le crucifier après. Le saint périt de cette façon dans la ville d'Arépan.

Sanadrough, qui régna sur toute l'Arménie Inférieure, exécuta pourtant des œuvres d'uti-

lité, mais de tout ce qu'il a accompli nous ne jugeons digne d'être rappelé que la construction de la ville de Medzpine. Cette ville avait été presque détruite par un tremblement de terre, Sanadrough la reconstruisit entièrement et la fit plus magnifique. Il l'entoura de doubles murailles et de remparts. Au milieu de la ville, il fit élever sa propre statue. Cette statue tenait dans sa main une seule pièce de monnaie. Ce qui voulait dire : « Tous mes trésors ont été employés à la construction de Medzpine, il ne m'est plus resté que cette seule pièce de monnaie. »

Nous croyons devoir relater ici l'aventure, qui valut à ce prince le nom de Sanadrough. Lorsque le roi Abgar monta sur le trône, à Medzpine, il envoya sa sœur Otée en Arménie avec Sanadrough, encore au maillot, et avec un grand nombre de serviteurs. La caravane fut assaillie par les bourrasques de neige sur les monts Gortouk. La tempête dispersa tout le monde, à ce point que ceux qui marchaient l'un contre l'autre ne purent plus se retrouver. La nourrice du jeune prince, qui s'appelait Sanod, et qui était la sœur de Piourad Pacradouni et la femme de Khosran Ardzrouni, tint le royal enfant sur son sein et resta avec lui sous les averses de neige pendant trois

jours et trois nuits. Des hommes furent envoyés à leur recherche; ils avaient pris avec eux un chien blanc, qui trouva la nourrice et l'enfant. C'est alors que le nom de Sanadrough fut donné au jeune prince, du nom même de sa nourrice et du mot arménien *dourk;* Sanadrough veut dire *don de Sanod.* La légende amplifia le fait: on raconta qu'un animal d'une espèce nouvelle et particulière, à la robe d'une blancheur éclatante et envoyé par les dieux, avait sauvegardé l'enfant. Le fait tel que nous l'avons rapporté est exact.

Sanadrough régna trente-quatre ans sans avoir fait la guerre. Quatre années de son règne se passèrent en même temps qu'Anané était souverain à Edesse. C'est un accident qui termina sa carrière. Il était un jour à la chasse, il ordonna à ses serviteurs de prendre les devants et de rabattre le gibier. L'un d'eux lança une flèche, le trait dévia et vint frapper le roi qui en eut l'abdomen transpercé. Il en mourut. Peut-être que le ciel voulut le punir des tortures qu'il avait fait souffrir à sa sainte fille.

DES ÉVÉNEMENTS QUI EURENT LIEU DANS L'ARMÉNIE SUPÉRIEURE

(Ap. JC. 35)

A cette époque, l'Arménie Supérieure devint l'objet de contestations entre les Perses et les Romains. Tout d'abord, le roi des Perses y plaça pour roi son fils Archagh, à la place de Zénon, que les Romains avaient désigné pour occuper le trône et qui venait de mourir. Tibère, afin de réduire la puissance du roi des Perses, écrivit au vaillant Mithridate, frère de Parsman, roi d'Ibérie, de s'emparer de la souveraineté de l'Arménie Supérieure. Mithridate commença par mettre à mort Archagh, fils du roi des Perses. Les Perses essayèrent de lui reprendre l'Arménie, mais ils n'y parvinrent que lorsque Mithridate eut inspiré quelque méfiance relativement à sa fidélité aux Romains. L'empereur Caïus l'avait fait appeler et l'avait fait emprisonner. Les Perses voyant alors le trône sans roi, reprirent la possession de l'Arménie Supérieure. Mais Mithridate réussit, peu

de temps après, à revenir en Arménie et en reprit la souveraineté. Il fut tué quelques années après son retour, par Hramizd, fils du roi d'Ibérie, qui s'empara de sa couronne. Il ne la porta pas longtemps, car le roi des Perses le chassa du pays et mit à sa place son propre frère Dirit ou Tiridates, que les Arméniens acceptèrent volontiers, parce qu'il appartenait à la famille des Archagouni.

Néron était empereur à Rome à cette époque. Quand il apprit que les Perses s'étaient rendus maîtres de l'Arménie Supérieure, il ordonna à Corboulon d'aller leur livrer combat. Corboulon avait Dirit en face de lui. Ce ne fut qu'après bien des batailles qu'il parvint à s'emparer de la ville d'Ardachad. Mais il ne put s'en maintenir le maître, et, de dépit, il la fit brûler. Cette sorte de victoire causa une grande joie à Rome. Le roi Dirit lutta tant qu'il put contre les forces romaines, mais, à la fin, il fut contraint de chercher refuge auprès de son frère, le roi des Perses. Une fois qu'il fut hors du pays, les Romains y mirent pour roi un prince étranger du nom de Dicran. Le roi des Perses revint alors contre les Romains, il remit Dirit sur le trône d'Arménie et vainquit les Romains dans plusieurs combats. Enfin les Romains et les Perses

convinrent mutuellement de se retirer de l'Arménie Supérieure, et de laisser les gens du pays libres de se gouverner à leur manière, jusqu'à ce que la paix fut conclue entre les Perses et l'empereur Néron.

Mais Néron qui n'ignorait pas que ses légions avaient été défaites par les troupes des Perses et qui voyait que les envoyés à Rome de ceux-ci, soi-disant pour demander à conclure la paix et à mettre Dirit sur le trône de l'Arménie Supérieure, — Dirit était d'origine Archagouni et avait été accepté par les Arméniens, — ne venaient que pour obtenir ce qu'ils possédaient déjà, après avoir forcés les Romains à se retirer; Néron, disons-nous, qu'il trouvait qu il n'était point digne des Romains de faire un traité dans de pareilles conditions, chargea Corboulon, qui avait une parfaite connaissance du pays et des peuples qui l'habitaient, de marcher sur l'Arménie et d'en chasser Dirit et les armées des Perses.

Corboulon savait qu'il serait malaisé de mener la chose à bien; il agit donc lentement et si bien que, finalement, le roi des Perses et Dirit lui-même lui firent dire qu'ils étaient prêts à signer la paix, Dirit serait même parti pour Rome pour demander et recevoir la couronne royale des mains de l'empereur. Corboulon

ayant consenti à cesser les hostilités, permit à Dirit d'aller à Rome avec sa famille et ses princes, ayant pour escorte trois mille cavaliers arméniens et perses ainsi que quelques grands personnages romains. Il fit ce voyage par terre, et, par ordre de l'Empereur Néron, dans chaque ville qu'il traversait, il était reçu et fêté avec éclat. Son voyage fut long et ce n'est qu'après un laps de neuf mois, qu'il arriva à Rome. Néron vint à sa rencontre et le reçut dignement. Dirit se présenta à l'empereur avec un grand respect, mais il ne voulut pas se dessaisir de son épée, bien qu'on lui eût fait comprendre que ce n'était pas l'usage de se présenter avec ses armes devant l'empereur. La cour du roi des Perses avait donné bien des conseils à cet égard à Dirit; on lui avait bien recommandé de garder toujours sa dignité d'Archagouni et de ne s'abaisser devant personne, encore moins de s'avilir.

Néron ordonna de préparer le couronnement de Dirit. Le peuple, les patriciens se rassemblèrent; le trône de l'empereur fut dressé en place. Dirit arriva, il s'entretint avec Néron, qui le fit asseoir sur un trône qu'on avait placé là à cette occasion et lui mit la couronne royale sur la tête et le proclama roi de

l'Arménie Supérieure. Tout le peuple l'acclama.

Après toutes les fêtes qui furent données à l'occasion de son couronnement, Dirit, chargé de présents, prit congé de l'empereur et retourna dans son royaume. Il rebâtit Ardachad que Corboulon avait brûlée et la nomma Néronia en l'honneur de Néron. C'est là qu'il établit sa cour.

Tout ceci eut lieu l'an de grâce soixante-six, dans la même année que les Apôtres Pierre et Paul reçurent la couronne du martyre.

C'est alors aussi que fut reconnu le droit des Romains de nommer le roi de la Haute-Arménie, pourvu que ce roi fut choisi de la Maison des Archagouni. Cependant cette séparation des deux Arménies ne dura que peu de temps, car aussitôt après la mort du roi Dirit, Erouant successeur de Sanadrough et roi de la Petite Arménie, réunit de nouveau les deux Arménies.

EROUANT II.

(Ap. JC. 68)

A la mort de Sanadrough, le royaume fut encore troublé. Un prince du nom d'Erouant, qui était né d'une femme Archagouni, réussit à usurper le trône et régna sous le nom de Erouant II. Voici ce que Moïse de Khorène nous dit sur l'origine de ce personnage.

« Une femme de la famille des Archagouni, d'une stature colossale et d'une figure repoussante, que personne n'avait consenti à prendre en mariage, mit au monde deux jumaux, fruit d'un odieux commerce. Ces enfants en grandissant prirent le nom d'Erouant et d'Erouaz. Arrivé en âge, Erouant devint un homme fort intrépide. Dans plusieurs affaires, Sanadrough lui en confia le commandement et il s'acquit tant de gloire, qu'il devint bientôt le premier des satrapes arméniens. Par sa douceur et ses libéralités, il se gagna tous les cœurs. A la mort de Sanadrough, tous, d'un commun accord, le proclamèrent roi, sans même la présence d'aucun Pacradouni pour le couronner.

« On prétend qu'Erouant avait un regard, qui portait malheur, de sorte que tous, malgré leur courage incontestable, avaient peur de rencontrer son regard. C'est pourquoi, dès l'aurore, les gens du palais avaient coutume de mettre des pierres très dures devant Erouant, qui, par la seule malignité de son regard, les fendait, disait-on. Mais on prétendait qu'après cela, toute personne pouvait se présenter devant lui sans crainte d'aucun malheur.

S'étant ainsi emparé du trône, Erouant conçut des craintes de la part des enfants de Sanadrough; en conséquence, il les fit tous massacrer. Un seul de ces enfants, nommé Ardachès, échappa pourtant à la mort. Sa nourrice s'était enfuie, et l'avait emmené au pays de Her, dans les bergeries de Maghkhazan. Elle le fit savoir à Sempad, fils de Piourad Pacradouni, qui se trouvait dans la province de Her, au village de Sempadavan. Aussitôt que Sempad reçut la terrible nouvelle de la fin de Sanadrough et de l'extermination de ses enfants, il installa et mit à l'abri, à Païpert, ses deux filles Sempadanouïch et Sempadouhi, et laissa pour les garder dans la forteresse de braves et fidèles soldats; puis il partit, accompagné de son épouse et de quelques personnages de sa suite, pour la province de Her et courut à la re-

cherche du jeune Ardachès. Le roi Erouant en fut informé et il envoya bien vite des espions, avec ordre de tuer le jeune prince et même Sempad. C'est pourquoi Sempad fut obligé, pendant longtemps, d'errer sous différents déguisements à travers les monts et les plaines. Ardachès fut élevé au milieu des troupeaux et des pâtres, jusqu'à ce qu'ayant trouvé enfin une occasion favorable, il put passer près de Darius, roi des Perses. Celui-ci connaissait Sempad depuis longtemps comme un homme d'honneur et de bravoure, il l'accueillit avec distinction parmi les capitaines des Perses, et il admit le jeune prince parmi ses propres enfants.

Erouant, ayant appris tout ce que le roi des Perses avait fait, et supposant que l'ennemi de sa royauté était élevé en Médie, Erouant, dis-je, était dévoré de haine et de fureur et ne pouvait plus goûter un instant de repos. Eveillé, il était sans cesse agité par cette pensée et, pendant son sommeil, il en était encore poursuivi par des songes affreux. Ne trouvant aucun autre moyen, il envoya des ambassadeurs, chargés de présents, pour faire consentir le roi des Perses à lui livrer le jeune Ardachès. Il lui écrivit: « Toi, qui es du même sang que moi, Toi, qui es mon proche parent, comment peux-tu élever le Mède Ardachès, cet ennemi de ma per-

sonne et de ma royauté, sur la foi des paroles du brigand Sempad, qui prétend qu'Ardachès est le fils de Sanadrough? De l'enfant d'un pâtre, d'un gardeur de troupeaux, il cherche, ce Sempad! à faire un Archagouni et publie partout que c'est ton sang, ton proche parent! Non, ce n'est pas le fils de Sanadrough! Sempad, malgré l'astuce et la ruse d'une nourrice, n'a trouvé qu'un simple jeune Mède; Sempad n'est qu'un imposteur! »

A plusieurs reprises, Erouant écrivit à Sempad; il lui disait: « Pourquoi te donner inutilement toute cette peine? Tu as été trompé par une nourrice et tu élèves le fils d'un simple Mède contre moi. » Les réponses qu'il reçut à toutes ses lettres, lui étaient faites sur un ton non équivoque et dur. Furieux de voir qu'on ne voulait point céder à ses instances, irrité du ton avec lequel on lui répondait, il envoya massacrer les quelques braves soldats, qui gardaient la forteresse de Païpert et emmener en captivité les deux filles de Sempad, sans cependant leur causer aucun mal, sans même les faire traiter avec dureté. Il les fit seulement enfermer dans la forteresse d'Ani et il ordonna d'avoir pour elles de grands égards.

C'est à cette époque (Ap. J.-C. 79), que mourut Dirit, le roi de l'Arménie Supérieure. Erouant,

pour se rendre plus fort contre Ardachès, par qui il craignait d'être attaqué enfin un jour, envoya une ambassade à l'empereur Vespasien, pour le prier de lui mettre sous son sceptre tout le pays de l'Arménie Supérieure, moyennant la cession de la Mésopotamie qu'il ferait aux Romains. L'empereur y consentit et de ce jour fut perdue l'autorité de l'Arménie sur cette contrée. Aussi Erouant tirait, pour satisfaire les Romains, des impôts sur les Arméniens encore plus lourds qu'auparavant.

Avec l'aide des satrapes de l'Arménie Supérieure, qu'il avait su gagner à sa cause, il se rendit maître de toute l'Arménie et transporta sa cour à Armavir, dans la province d'Ararat. Mais comme il se sentait un peu de tranquillité, il eut l'idée d'édifier une ville nouvelle et d'y transférer sa cour. D'ailleurs, il ne trouvait pas qu'Armavir fût une ville assez forte et l'eau y manquait. Le fleuve Eraskh, au bord duquel Armavir avait été bâtie, avait, avec le temps, détourné peu à peu son cours et se trouvait alors à une certaine distance de la ville, ce qui faisait que les habitants ne pouvaient plus y puiser l'eau aussi facilement. Comme l'hiver était long dans ce pays, et que le froid très-vif gelait l'eau du canal, l'eau manquait pour le service de la résidence royale.

Erouant, frappé de ces inconvénients, chercha et finit par trouver une position plus forte, sur une colline que contournait le fleuve Eraskh et vis-à-vis du fleuve Akhourian. Il fit entourer cette colline de murailles et, à une profondeur plus basse que celle des fondations de ces murailles, il fit tailler le roc, en maint endroits, jusqu'à la base de la colline, au niveau du fleuve, de manière à laisser entrer les eaux dans des conduits, qui les livreraient à la consommation. Au milieu il fit construire un fort avec de hautes murailles, garnies de portes d'airain et d'escaliers en fer jusqu'au-dessus de ces portes. Ces escaliers étaient en outre munis de pièges cachés entre les marches pour saisir quiconque voudrait, en montant furtivement, attenter à lá personne du roi. Ces escaliers, dit-on, étaient doubles. Un côté était réservé aux officiers de la cour, qui allaient et venaient pendant le jour et il était fermé la nuit ; l'autre côté était l'escalier de nuit, celui des espions et des traîtres. Il était fermé pendant le jour. Si quelqu'un eût voulu monter en secret pendant la nuit par ce côté, pour surprendre le roi, il fût tombé dans les pièges dont l'escalier était pourvu.

Il fit transporter dans cette ville tout ce qui était à Armavir, excepté toutefois les idoles, qu'il ne crut pas de son intérêt d'y faire placer.

Il craignait que le grand concours de peuple, qui viendrait de toute part offrir des sacrifices aux dieux, n'empêchât la cité d'être bien gardée. Cette ville fut appelée du nom de son fondateur Erouantachad, et le fort qui se trouvait au milieu fut appelé pour la même raison Erouantakar. A une distance de quarante stades au nord, Erouant édifia encore une petite ville dans le genre de celle-là, sur le fleuve Akhourian. Il y fit bâtir plusieurs temples et c'est là qu'il fit apporter les idoles d'Armavir. Il désigna son frère Erouaz pour être le grand-prêtre et nomma cette deuxième cité Pacaran, c'est-à-dire : Ville des Autels.

Erouant planta aussi une grande forêt au nord du fleuve Akhourian, il l'entoura de murailles et la peupla de plusieurs espèces de bêtes de chasse, daims, cerfs, ânes sauvages, sangliers, etc. Bientôt ces animaux pullulèrent dans la forêt, au grand plaisir du roi dans les jours de chasse. Ils étaient devenus si nombreux, qu'Erouant nomma cette forêt la *Forêt de la Multiplication.*

Il bâtit encore une ville, vis-à-vis d'Erouantachad, dans une grande vallée ; il lui donna le nom d'Erouantaguèrd. Cette ville possédait des édifices magnifiques et une population nombreuse. Autour de chaque habitation on avait

ménagé des jardins, dont les plantes embaumaient la ville et où l'on avait aussi planté des vignes. C'était un lieu splendide que, selon Moïse de Khorène, semblait darder la hauteur où s'élevait le palais du roi.

Il y avait parmi les familiers d'Erouant un certain Dour, qui faisait savoir à Sempad, le père adoptif d'Ardachès, tout ce que le roi faisait. Celui-ci l'apprit et le fit mettre à mort.

Pendant qu'Erouant s'occupait à édifier des villes, la population du Canton d'Oudi, dans l'Arménie Supérieure, se mit en révolte contre lui. Il leva immédiatement une armée et en confia le commandement à Arcam. Arcam était le chef de la Maison Mouratzan, issue de la postérité d'Astyage; il apaisa cette révolte et remit le pays sous l'autorité d'Erouant. Pour le récompenser du service, qu'il venait de lui rendre, Erouant restitua à Arcam le second trône, que Dicran avait retiré à sa famille pour le donner au mari de sa sœur, à Mithridate. Depuis la mort de Mithridate ce trône était resté vacant jusqu'au moment, où Erouant y fit asseoir Arcam.

COMBAT D'ARDACHÈS

CONTRE EROUANT

(Ap. JC. 88)

Le jeune Ardachès était devenu grand et Sempad, son père adoptif, s'était fait remarquer par de nombreux hauts-faits pendant son séjour en Perse. Il s'était surtout signalé dans plusieurs combats, que le roi des Perses avait eu à soutenir contre différentes nations. Les satrapes de la Perse admiraient sa vaillance et l'entouraient du plus grand respect. Comme ils connaissaient son intention et ses projets, ils parlèrent souvent de lui au roi; ils louaient sa fidélité et suppliaient le roi de lui accorder ce qu'il demanderait. Le roi dit alors aux satrapes: « Voyez ce que peut vouloir ce brave guerrier ». Les satrapes lui répondirent: « Que ta générosité soit reconnue et proclamée dans l'avenir! Sempad ne désire qu'une seule chose, c'est que tu remettes sur son trône ton parent, ton propre sang, Ardachès, le fils de Sanadrough, qu'on a chassé de son royaume ».

Le roi accueillit favorablement cette requête, et confia à Sempad une partie de ses troupes de l'Assyrie et celles de l'Aderbadagan, pour l'aider à remettre Ardachès sur le trône de ses ancêtres.

Erouant se trouvait alors dans la province d'Oudi, en train d'apaiser la révolte, qui, s'était élevée contre lui, il apprit que Sempad amenait Ardachès pour le remettre sur son trône et qu'il arrivait avec une armée formidable. Aussitôt il laissa quelques satrapes pour garder le pays, et vola dans sa ville d'Erouantachad. Il y appela les troupes d'Arménie, les troupes de l'Ibérie, celles des provinces de la Cappadoce et même celles de la Mésopotamie. Comme c'était à la saison du printemps, cette armée fut promptement rassemblée. Arcam, arriva aussi à la tête d'une troupe de fantassins. Erouant distribua à toute cette milice et à tous les satrapes des trésors et des présents nombreux, pour les encourager au combat et leur faire gagner la victoire. Erouant fit, en outre, demander aux généraux et aux préfets romains de lui envoyer des troupes de renfort, mais les Romains ne se décidèrent pas tout de suite et n'arrivèrent pas à temps.

Sempad supposait qu'Erouant était toujours dans la province d'Oudi, et se dépêchait d'ar-

river pour le surprendre. Les satrapes et les troupes, qu'Erouant y avait laissés, apprenant que Sempad ramenait Ardachès en Arménie, allèrent au-devant de lui et firent cause commune avec Ardachès. Aussitôt qu'ils le surent, les autres satrapes de l'Arménie perdirent le courage et ne pensèrent plus qu'à se retirer du parti d'Erouant; d'autant plus qu'ils voyaient que les Romains ne venaient nullement à son secours. D'un autre côté, ils connaissaient très bien la valeur guerrière de l'intrépide Sempad et de tous les satrapes qui s'étaient unis à lui.

Erouant qui voulait arriver à faire combattre tout ce monde pour sa propre cause, prodiguait les présents, distribuant encore à chacun des trésors, mais plus il se montrait libéral, plus il devenait odieux, car tous savaient bien qu'il ne donnait rien par générosité, mais qu'il livrait tout par crainte. Cependant il put en gagner quelques uns à sa cause, surtout parmi ceux des troupes auxiliaires étrangères, et c'est alors qu'il se décida à livrer combat contre Ardachès.

Il mit ses troupes en ligne, s'avança vers le nord, passa le fleuve Akhourian et vint camper dans une grande plaine à trois cents stades de distance de sa ville d'Erouantachad.

Là, il fortifia son camp, groupa ses soldats, fit aposter des sentinelles et attendit l'attaque de Sempad et d'Ardachès.

Sempad et le jeune Ardachès suivirent les côtes de la mer de Kégham, par derrière la montagne appelée Arakadz, et précipitèrent leur arrivée au camp d'Erouant. Ils virent bien la multitude de ses soldats, mais, sans pourtant la compter pour rien, ils ne redoutaient en réalité que le Mouratzan Arcam, qu'ils reconnaissaient comme un guerrier intrépide et qui commandait là une légion de hallebardiers. Sempad conseilla à Ardachès d'envoyer un message secret à Arcam. Ardachès fit dire alors à Arcam qu'il s'engageait par mille serments à lui laisser tout ce qu'il avait reçu d'Erouant, à augmenter même tout ce que celui-ci lui avait concédé, mais pourvu que lui, Arcam, abandonnât la cause d'Erouant.

Avant qu'Ardachès n'eut reçu une réponse, Erouant déploya ses troupes et les fit avancer sur trois lignes. Sempad aussitôt mit en mouvement les siennes, il forma le front de son armée, fit avancer ses étendards, dont les hampes étaient surmontées d'aigles, de colombes et de dragons, il ordonna de faire retentir l'air des éclats de ses trompettes d'airain et jeta son armée contre celle d'Erouant.

En même temps, le brave Arcam passait avec son infanterie du côté d'Ardachès; Sempad poussa ses soldats en avant et les précipita sur ses ennemis. Les satrapes de l'Arménie qui se tenaient à l'aile droite et à l'aile gauche, se réunirent et se rallièrent à Sempad. C'est alors que la tuerie commença. On se massacrait d'un côté et de l'autre, on se disputait le terrain pied à pied. Le bruit des armes retentissait dans les airs; les cris des blessés et des mourants augmentaient l'horreur de la scène. Les soldats d'Ardachès, animés par l'espoir de la victoire, se faisaient hacher plutôt que de lâcher pied. La rage et le désespoir seuls excitaient les soldats d'Erouant. La plaine était jonchée de cadavres, et ni d'un côté ni de l'autre, on ne voulait pas se donner pour vaincu. Les troupes de l'Ibérie, avec leur roi Parsman, furent bien vite mises en fuite, malgré l'impétuosité de leur choc. Les soldats de Sempad, enhardis, s'élancèrent sur les masses de guerriers d'Erouant. L'armée de celui-ci, ainsi que les troupes de la Mésopotamie, furent exterminées. On n'entendait plus que des cris de rage, de terreur et d'agonie.

Pendant le combat, Ardachès faillit être tué. Il fut surpris par les intrépides habitants du Taurus, qui avaient promis à Erouant de tuer

Ardachès au péril de leur propre existence. Ils l'entouraient et s'apprêtaient à le massacrer, quand Kissagh, le fils de la nourrice d'Ardachès, se jeta entre lui et ces furibonds, les mit en pièces et sauva le jeune prince. Malheureusement ce vaillant homme eut la moitié de sa figure emportée, en accomplissant cette belle action. Il en mourut, mais assuré de la victoire.

La nuit approchait et le combat, le carnage ne finissait pas. Mais l'armée d'Erouant perdait toujours du terrain et, découragée, elle prit la fuite. Erouant la voyant en déroute, se mit à fuir aussi et se hâta d'accourir dans sa ville, pour être en sûreté. De poste en poste, il montait un cheval nouveau pour arriver plus vite à son palais. Arrivé enfin dans sa ville, il en fit garder les portes par ses plus braves soldats. Mais le vaillant Sempad, accompagné d'une petite armée, le poursuivit de près et, à la nuit, il avait poussé jusque près des murs de la ville, dont il garda aussi les portes jusqu'à l'arrivée d'Ardachès et de toute son armée.

Les troupes des Mèdes, en passant alors sur le champ de la bataille, qui avait eu lieu, campèrent sur les cadavres. Ardachès passa la nuit dans la propre tente d'Erouant, tente

faite de peau et de toile. Dès l'aube, Ardachès fit enterrer les morts pour que l'air ne fut pas empesté. Il appela vallée des Mèdes, la vallée, où l'on avait campé sur les cadavres, le lieu même où le combat avait été engagé, il l'appela Erouantavan, parce que c'était là qu'il avait vaincu Erouant.

Le jour suivant, Ardachès partit pour la ville d'Erouant et se trouva auprès de Sempad avant midi. Là, pour tirer vengeance de l'insulte qui lui avait été faite par Erouant, qui l'avait appelé Ardachès le Mède en s'adressant au roi de Perse et à Sempad, il ordonna à ses soldats de crier ensemble: *Mar amad!* qu'on traduit: Le Mède est arrivé! C'est pour cela que l'endroit fut appelé *Marmed,* car Ardachès voulut lui retirer le nom d'Erouant.

Aussitôt après, la ville fut prise à l'assaut et le combat fut engagé contre la forteresse. Les hommes qui la gardaient se rendirent et en ouvrirent les portes. Erouant voyant que tous les pièges qu'il avait fait dresser dans son palais, devenaient désormais inutiles, considéra avec terreur le danger qui le menaçait et se blottit dans un coin de son palais. Un des soldats d'Ardachès, pénétrant aussitôt et découvrant sa cachette, d'un coup de sabre lui fendit la tête et la cervelle rejaillit sur le parquet.

Ainsi mourut Erouant, après avoir occupé le trône pendant vingt ans.

Ardachès se rappelant qu'Erouant était né d'une mère d'origine Archagouni, ordonna d'enterrer son corps et de lui ériger un mausolée.

ARDACHÈS II.

(Ap. JC. 88)

Sempad, après la mort d'Erouant, se mit à fouiller son palais pour y découvrir les trésors qui devaient y être déposés. Il trouva la couronne du roi Sanadrough, père d'Ardachès, sur la tête duquel il la plaça en le proclamant roi de toute l'Arménie. Il y avait alors trente-neuf ans que. Darius était le roi des Perses. Ardachès, ayant reconquis son royaume, fit des présents aux troupes des Mèdes et des Perses et les renvoya dans leurs pays. Puis, voulant récompenser tous ceux qui l'avaient aidé à reprendre ses droits, il commença par le brave Sempad, son père adoptif. Il lui confia le commandement de toutes les troupes arméniennes, l'inspection de tous les fonctionnaires du pays, l'intendance de la Maison du roi, outre la chevalerie héréditaire avec l'honneur de poser la couronne sur la tête du souverain. Au valeureux Arcam, il donna le second trône et lui permit de porter la couronne de pierres précieuses, les deux pendants d'oreille, la chaussure rouge

à un pied seulement. Il lui conféra encore le droit de se servir de cuillères et de fourchettes d'or et de boire dans des coupes d'or.

Quant à Nersès, fils de Kissagh, fils de la nourrice d'Ardachès, ce prince lui donna à lui et à sa famille le nom de Timaksian (Balafré), en souvenir de la belle action de son père qui, comme nous l'avons dit plus haut, avait eu la moitié du visage emportée en voulant sauver les jours d'Ardachès.

Ardachès récompensa aussi les fils de Dour, qui étaient au nombre de quinze, en les constituant en famille sous le nom de Drouni. Non pas à cause des hauts-faits de Dour leur père, mais parce que Dour, étant attaché à la Maison d'Erouant, avait tenu Ardachès au courant de tout ce qui se faisait ou disait à la cour d'Erouant. Ce qui avait été la raison pour laquelle ce dernier l'avait fait mettre à mort pour crime de trahison.

Ensuite, Ardachès ordonna à Sempad de se rendre à la forteresse de Pacaran, située près de la ville d'Erouant, sur la rivière d'Akhourian, pour tuer Erouaz, frère d'Erouant. Sempad, donc, se saisit d'Erouaz, lui fit attacher une grosse pierre au cou et jeter dans la rivière. Pour veiller au culte des dieux, il mit à sa place un officier de la Maison d'Ardachès, qui

avait d'abord été disciple d'un mage interprète des songes et qu'on appelait à cause de cela, Mocbachdé (serviteur de mage). Sempad confisqua ensuite les trésors d'Erouaz, ses serviteurs au nombre de cinq cents, ainsi que les objets les plus précieux des trésors des temples et envoya tout à Ardachès. Celui-ci donna à Sempad tous les serviteurs d'Erouaz. Il envoya les trésors augmentés encore de bien d'autres, par Sempad, à Darius roi des Perses, pour lui montrer sa reconnaissance pour tous les bienfaits qu'il avait reçus de lui.

Tous les serviteurs d'Erouaz qu'il avait pris à Pakaran, Sempad les amena au pied du mont Massis, où il les installa. Il appela aussi cet endroit du même nom de Pakaran. Puis, il se rendit en Perse pour remettre les présents offerts à Darius.

Ardachès, se voyant la possession assurée de son trône, ne pensa plus aux Romains et ne s'occupa pas du paiement du tribut qu'il leur devait. Pendant que Sempad était absent, les collecteurs de l'empereur s'en vinrent en Arménie avec de grosses troupes. Ardachès épouvanté et ne se sentant pas assez fort pour leur résister, usa des prières et moyennant qu'il leur payât un double tribut, parvint à les fléchir et à les faire repartir.

Ardachès, lui aussi, se mit à bâtir. Il restaura et agrandit la ville d'Ardachad, bâtie au bord du fleuve Eraskh; il l'embellit et l'entoura de fortes murailles. Comme, pendant le règne de Dirit, cette ville avait reçu le nom de Néronia; Ardachès voulut qu'elle reprit son nom primitif d'Ardachad. Il y fit élever des temples et transporter de Pacaran la statue d'Artémise et toutes les idoles de ses aïeux qu'il plaça dans ces temples. Il fit placer sur la voie publique, en dehors de la ville, la statue d'Apollon. Tout ce qu'Erouant avait fait apporter d'Armavir dans sa ville, tout ce qu'il avait fait exécuter lui-même pour embellir Erouantachad, Ardachès le fit transporter à Ardachad. Les Juifs eux-mêmes emmenés en captivité et que Erouant avait amenés d'Armavir dans sa ville, Ardachès ordonna de les faire venir à Ardachad. C'est ainsi qu'Ardachès, ajoutant encore à la magnificence d'Ardachad, en fit une ville véritablement digne d'être la résidence royale.

INVASION DES ALANS

EN ARMÉNIE

(Ap. JC. 90)

En ce temps-là, les Alans, ligués avec tous les montagnards et coalisés avec une partie de l'Ibérie, vinrent en forces considérables se répandre en Arménie. Ardachès vint aussitôt à leur rencontre. L'action s'engagea sur les frontières des deux nations, toutes deux intrépides et exercées aux armes. Le combat fut terrible et meurtrier et les ennemis laissèrent bien de leurs soldats sur le champ de bataille; le fils même du roi des Alans fut fait prisonnier par les Arméniens. Les Alans, forcés de céder la place, se replièrent et traversèrent le fleuve Gour pour camper aux bords nord de ce fleuve. Les Arméniens les y poursuivirent et campèrent aux bords sud; de sorte que le fleuve se trouvait entre les deux parties.

Le roi des Alans, désespéré de voir son fils prisonnier, fit demander la paix à Ardachès, lui promettant de lui accorder tout ce qu'il

demanderait, pourvu qu'il lui rendît son fils. Il proposait aussi d'établir des traités perpétuels, sous la foi des serments, par lesquels les Alans s'engageaient à ne plus faire irruption sur les terres des Arméniens. Mais Ardachès ne voulait consentir à rien et refusait de rendre le jeune prince. Alors la sœur de celui-ci vint sur la rive du fleuve et se plaçant sur un haut tertre et, par la bouche des interprètes, elle cria au camp d'Ardachès: « Je te dis, valeureux Ardachès, vainqueur des braves Alans; consens à donner à leur belle fille le jeune prisonnier mon frère, car il n'appartient pas aux héros de priver de la vie, pour se venger, les autres héros, ni de les réduire à la servitude, et de les mettre au rang des vils esclaves, et de faire naître ainsi une inimitié qui restera éternelle entre deux vaillantes nations! »

Ardachès, ayant entendu ces belles paroles, accourut aux bords du fleuve; il vit la jeune et belle princesse, il écouta ses sages propositions, il se prit d'amour pour elle et résolut de la prendre pour femme. Il fit appeler son père adoptif Sempad et lui fit part de son intention d'épouser la jeune princesse, d'établir un traité d'alliance et d'amitié avec les Alans et de mettre en liberté le fils de

leur roi. Sempad jugeant cette intention convenable, s'offrit d'aller en personne trouver le roi des Alans et de le prier d'accorder pour épouse à Ardachès la jeune princesse Sathinigh. Le roi, tout heureux de cette proposition, s'écria : « Eh ! comment me donnera-t-il, ce vaillant Ardachès ! mille fois mille et dix mille fois dix mille pour cette noble jeune fille des Alans !... » voulant exprimer par là qu'on aurait beau chercher parmi les mille ou dix mille jeunes filles de différentes nations, on n'en pourrait trouver aucune qui égalât la beauté de la princesse Sathinigh, et par conséquent, Ardachès aurait à donner quelque chose de bien grand et bien beau pour obtenir la jeune princesse.

A la fin, le roi des Alans consentit à souscrire à la demande d'Ardachès, qui rendit la liberté à Satén, le fils de ce roi et le frère de Sathinigh. La paix fut donc conclue. Ardachès épousa Sathinigh et retourna à Ardachad, où furent célébrées les épousailles. Sathinigh prit le premier rang parmi les femmes d'Ardachès et devint alors la reine des reines.

Les poëtes firent de cet événement un récit à leur façon et, dans leurs chants, ils disaient : « Le valeureux roi Ardachès monté sur un beau cheval noir, tirant une longe de peau rouge

garnie d'anneaux d'or, franchit la rivière comme un aigle fend l'air; il lança cette longe de peau rouge garnie d'anneaux d'or sur la jeune princesse des Alans, l'enlaça doucement par le milieu du corps et l'entraîna dans son camp. »

Selon Moïse de Khorène, ceci signifie que la peau rouge était alors fort estimée chez les Alans, et qu'Ardachès eut à donner une grande quantité de peaux de cette couleur ainsi que beaucoup d'or pour obtenir Sathinigh. C'est simplement ce qu'on a voulu exprimer par cette longe de peau rouge garnie d'anneaux d'or. De même, à propos des noces, les poétes chantaient allégoriquement: « Une pluie d'or tombait en abondance lors du mariage d'Ardachès, une pluie de perles tombait en abondance lors du mariage de Sathinigh ». Or, c'était une coutume d'aller jeter, à la manière des consuls romains, des pièces d'argent devant la porte du palais des rois arméniens quand ils se mariaient; c'était aussi une coutume de jeter des perles dans les chambres nuptiales des reines. C'est là de l'histoire exacte.

Ardachès eut de Sathinigh beaucoup d'enfants: Ardavazt, Vrouir, Diran, Majan, Zaréh et quelques autres. Le dernier fut Dicran III.

Plusieurs grands personnages vinrent en Arménie avec Sathinigh, ainsi que beaucoup de ses

proches parents; ils se fixèrent en Arménie et le roi Ardachès en forma des satrapies.

Le père de Sathinigh vint à mourir l'an de grâce 92. Aussitôt un satrape usurpa son trône, en chassant le frère de Sathinigh, qui eut recours à Ardachès. Le roi d'Arménie envoya immédiatement Sempad à la tête d'une armée pour défendre et venger Satén. Sempad fit à l'usurpateur une guerre acharnée, le chassa du royaume et remit sur le trône le frère de Sathinigh. Il mit au pillage les terres et les biens du tyran et fit un grand nombre de prisonniers, qu'il traîna en captivité à Ardachad. Ardachès lui ordonna de conduire ces prisonniers dans la province de Chavarchan et, comme leur pays natal s'appelait Ardaz ou Ardoz, la province de Chavarchan fut appelée aussi Ardaz et Ardazagué. Cette province est à la partie sud-est du Massis.

Moïse de Khorène, dans son admiration pour le brave Sempad, en parle en ces termes:

« Il m'est doux de parler du brave Sempad, car la légende ne s'éloigne pas trop de la vérité. Sa haute taille égalait sa vaillance; sa vertu lui gagnait les cœurs; sa beauté se trouvait rehaussée par l'éclat de ses cheveux blonds; il avait une légère tache de sang dans les yeux, comme le dragon qui

se fait souvent remarquer sur l'or ou au milieu d'une perle; très-agile de son corps et adroit de sa personne; fin et prudent en toutes choses, il obtenait plus de succès dans les combats que tout autre guerrier. »

Après bien des hauts-faits, après bien des institutions sages, Ardachès voulut augmenter l'éclat de notre pays. Il en augmenta considérablement la population en y amenant un grand nombre d'étrangers, qu'il installa dans les montagnes, dans les vallées et dans les plaines. Il divisa le pays en différentes parties; il traça des limites pour les bourgs et les villages; ces limites furent marquées par des bornes en pierre carrée, qu'il fit creuser en ordre et planter en terre. Sur ces bornes, un peu au-dessus du niveau du sol, il fit poser des termes à quatre-faces. Il fit jeter des ponts sur les rivières et naviguer des bateaux sur ces rivières et les lacs. Les gens du pays se vouèrent tellement au travail, qu'il n'y eut plus personne d'inoccupé. Sous le règne de Ardachès, on ne trouvait, dans toute l'Arménie, aucun terrain inculte. Les montagnes et les plaines étaient en culture; le pays était dans une grande prospérité.

Les sciences et les arts intéressèrent aussi ce roi. Il fonda des écoles d'arts et de métiers,

des écoles d'arts-libéraux, des écoles de sciences, afin que la jeunesse arménienne pût s'instruire dans toutes ces branches. Tous les faits par lesquels il se distingua, lui donnèrent une renommée parmi toutes les nations voisines et en firent un des rois les plus célèbres. Tous les peuples enviaient la prospérité et le bonheur de l'Arménie et bien des étrangers y furent attirés par cela et se fixèrent dans notre pays.



MEURTRE D'ARCAM
ET DE SES ENFANTS

Ardavazt, fils d'Ardachès, étant devenu grand, se montra plein d'intrépidité, mais aussi plein d'orgueil et de présomption. Il fut jaloux de voir que le vieux Arcam possédait le titre de second après le roi. Voulant lui arracher ce titre pour le porter lui-même, il imagina de calomnier ce vénérable vieillard. Il dit à son père qu'Arcam méditait de régner sur tous et l'engagea à sévir contre lui. Mais il ne fit que se rendre odieux aux yeux de son père et de ses frères.

Quelque temps après, Ardachès alla dîner avec ses enfants chez Arcam. Ardavazt fit croire à son père et à ses frères qu'un guet-apens leur était dressé par Arcam et ses fils. Un tumulte s'en suivit et les enfants du roi se jetèrent sur Arcam, au milieu du festin, l'insultèrent et lui arrachèrent les poils de sa barbe blanche. Ardachès en fut épouvanté et s'en revint à Ardachad. Puis il dépouilla Arcam de ses titres et dignités et en investit Ardavazt.

Mais celui-ci, malgré cela, ne cessa pas d'inventer des calomnies sur le compte d'Arcam et, finalement, Ardachès envoya son fils Majan avec de nombreux soldats et lui ordonna de faire périr un grand nombre de ses vassaux. Majan mit cet ordre à exécution. Il surprit Arcam qui ne s'attendait à rien, massacra un grand nombre des siens, lui brûla son palais, prit ses trésors et ravit sa concubine Mantou, femme citée pour sa remarquable beautéet sa grâce majestueuse, et l'amena à Ardachès.

Deux ans après, Arcam se réconcilia avec Ardachès, qui lui rendit tous ses biens, excepté pourtant sa concubine. Ardavazt en ressentit une irritation plus grande; il dépouilla Arcam de la principauté de Nakhdjavan et de tous les villages au nord de l'Eraskh, dont il s'attribua les revenus. Il y bâtit pour lui-même des palais et des forteresses. Mais Ardavazt voulut se faire construire un palais pour en faire sa résidence et y installer sa cour; il édifia donc un magnifique bourg dans la plaine appelée Charoura, du Canton d'Ararat et lui assigna le nom de Maraguerd, parce qu'il avait réduit les fils d'Arcam et qu'il s'était servi de leurs trésors pour édifier ce bourg. Les fils d'Arcam ne purent supporter cet affront et lui déclarèrent la guerre. Ardavazt, après un combat acharné,

extermina tous les enfants d'Arcam et tua lui-même ce dernier, ainsi que les principaux personnages de la Maison des Mouratzan, dont il s'appropria les villages et tous les biens. Quelques individus sans importance, quelques puînés seuls de la famille eurent la vie sauve; ils s'enfuirent auprès d'Ardachès et vécurent à sa cour.

C'est à cette époque (Ap. J.C. 110,) que mourut Archagh IV, roi des Perses. Des troubles éclatèrent alors dans tout le royaume et notre Ardachès, pour rétablir la paix dans ce pays, se hâta d'y mettre sur le trône son homonyme, Ardachès III, fils d'Archagh. Mais quelques provinces refusèrent de reconnaître le nouveau roi. Les Caspiens mêmes, se mirent en révolte contre notre roi Ardachès. Ardachès envoya pour les soumettre toute l'armée arménienne, dont il donna le commandement à Sempad, et l'accompagna en personne pendant sept jours. Sempad courut d'abord en Perse, où il remit les rebelles sous l'autorité du nouveau roi, puis il fondit sur le territoire des Caspiens. Il y porta la ruine partout et ramena en Arménie plus de captifs qu'il n'en avait conduit auparavant à Ardaz. Parmi eux, se trouvait le roi Zartman. Ardachès, glorieux des exploits de Sempad, tint à le récompenser avec éclat

et lui donna un apanage de la couronne, situé dans les villages de Koghten et lui abandonna, en outre, tout le butin. Ardavazt en fut jaloux et médita de faire périr Sempad. Mais son perfide projet vint à être découvert et la plus vive indignation s'empara d'Ardachès. Sempad, néanmoins, abandonna volontairement le commandement des armées arméniennes que, lui enviait si fort Ardavazt et demanda au roi de lui permettre de s'éloigner et d'aller demeurer dans la province de Demorik, près de l'Assyrie. Avant de partir, il installa la multitude des captifs qu'il avait faits, dans le bourg d'Algui, du côté du pays des Mogg. Sempad, quoique déjà vieux, se maria dans ces contrées de l'Assyrie, où il se fixa; car il avait pris sa femme en grande affection.

Après le départ de Sempad, Ardavazt obtint de son père le commandement de l'armée, qu'il convoitait depuis si longtemps. Mais bientôt ses frères, excités par leurs épouses, firent éclater leur jalousie contre lui. Ardachès, voulant les calmer et les contenter tous, investit chacun d'eux des plus hautes charges de son royaume. A Vrouir, homme d'une grande sagesse, d'un grand savoir et poète en même temps, il confia la direction de toutes les affaires de sa cour. Majan, il le fit Grand-Prêtre du dieu Aramazt,

à Ani. Ensuite, il partagea son armée en quatre corps. Il laissa le corps d'armée de l'Orient sous le commandement d'Ardavazt; il donna le commandement du corps d'armée d'Occident à Diran; le commandement du corps d'armée du Sud fut confié à Sempad et celui du corps d'armée du Nord à Zaréh. Zaréh était un jeune homme hautain, passionné pour la chasse des fauves, mais peu brave et incapable dans les combats. Aussi, Cartzam, roi des Ibériens, qui connaissait par expérience cette incapacité notoire de Zaréh, souleva tout le pays, fondit sur Zaréh, le fit prisonnier, le chargea de chaînes et le fit emprisonner dans le Caucase. La nouvelle en parvint à Ardavazt, qui réunit ses troupes à celles de Diran et tous deux se jetèrent sur le roi Cartzam. Sempad arriva en même temps, et tous ensemble ils écrasèrent l'armée de Cartzam et délivrèrent Zaréh. Dès lors, ce dernier reprit le commandement de son corps, mais il resta sous la dépendance et l'autorité de son frère Ardavazt.

Ardachès, voyant que ses fils étaient des hommes d'action, qu'ils étaient puissants et que les affaires du royaume allaient au mieux, résolut de résister aux Romains et de ne plus leur payer le tribut convenu et accoutumé. L'empereur Trajan s'en indigna et mit des

légions en marche contre Ardachès. Les Romains, arrivés dans les contrées qu'entourent Césarée, fondirent sur Diran et le repoussèrent jusqu'à l'immense vallée de Passène. Ardavazt et Zaréh accoururent avec leurs corps d'armée de l'Orient et du Nord, et combattirent vigoureusement. Mais, malgré tous leurs efforts de vaillance, ils ne purent tenir contre les forces et la tactique romaines. Sempad arriva enfin avec son armée du midi, et, se faisant jour à travers les ennemis, il put sauver les fils du roi et remporta une victoire complète, qui mit fin aux combats. Quoique vieux, Sempad, avec toute l'énergie d'un jeune homme, disposa son armée et dirigea la guerre. Il poursuivit les Romains et les repoussa jusque sur le territoire de Césarée.

Cette victoire avait enhardi les troupes arméniennes et remonté leur courage. Elles se réunirent aux troupes des Perses et poussèrent des incursions en Grèce. Elles mirent au pillage quelques contrées et portèrent partout la dévastation. A leur exemple, les Egyptiens et les populations de la Palestine refusèrent d'acquitter le tribut aux Romains.

Trajan, outré de tout ce qui se passait en Orient, leva une armée considérable et vint se précipiter sur les Egyptiens et les habitants de

la Palestine. Il les réduisit tous. Puis, il grossit encore son armée et marcha contre les Arméniens et les Perses. Alors Ardachès, averti des forces de l'empereur et de sa résolution de fondre sur son royaume, voyant aussi que désormais il ne pouvait plus guère compter sur l'appui de Sempad à cause de son grand âge, Ardachès, disons-nous, appréhenda la guerre et préféra demander la paix. Il accourut au devant de Trajan avec de riches présents et assuma sur lui toute la responsabilité de la faute commise par ses enfants. Il se présenta devant l'empereur muni de la somme de tous les tributs des années précédentes. Il réussit à obtenir la paix et retourna dans sa capitale.

Trajan passa en Perse, il réduisit ce royaume et y accomplit tout ce qu'il voulut. A cause de ses victoires, il fut surnommé *Particus* et *Armeniacus*. Comme il revenait par la Syrie, Majan, le Grand-Prêtre, alla au devant de lui avec l'intention de trahir et de perdre ses deux frères Ardavazt et Diran. C'était par haine contre eux qu'il agissait de la sorte. Il en voulait à Ardavazt, qui avait voulu nuire à Sempad qui l'avait élevé. Son intention était de lui faire retirer le commandement des armées arméniennes, et de faire donner ce commandement à son frère Zaréh qu'il affection-

nait. Il voulait de même faire retirer à Diran le commandement du corps d'armée de l'occident, parce qu'il savait que celui-ci était du parti d'Ardavazt. Il voulait enfin rester lui-même Grand-Prêtre et être à la tête en même temps des troupes de Diran. Il vint donc trouver Trajan et lui dit: « Sache, ô roi, que si tu ne chasses pas Ardavazt et Diran, si tu ne donnes pas le commandement des forces arméniennes à Zaréh, les tributs qui te sont dus ne rentreront que difficilement dans ton trésor! » Mais Trajan ne s'inquiéta nullement de ce qu'il lui disait et il le renvoya tout confus. Ardavazt et Diran ayant en connaissance de ce que Majan avait fait pour les perdre, lui tendirent un guet-apens dans une partie de chasse et le tuèrent. Ils allèrent l'enterrer au bourg des Idoles, dans la province de Pacrevant, parce qu'il était Grand-Prêtre.

Après la mort de Trajan, Ardachès renouvela son traité de paix avec Adrien, successeur de Trajan, et continua de payer le tribut aux Romains.

En ce temps-là, Ardachès IV, roi des Perses, se révolta contre les Romains. Adrien alors envoya contre lui des forces considérables. Il ordonna même à notre roi Ardachès de

marcher aussi contre les Perses avec les troupes arméniennes.

Notre roi ne voulant pas mécontenter l'empereur, exécuta ses ordres et se mit en marche vers la Médie. Mais après quelque temps, il y tomba malade et, pour se guérir, il vint dans la province de Marant et s'arrêta au bourg de Pagouraguerd. Il y avait là un certain Apégho, chef de la Maison Apéghian, homme actif, plein d'astuce et plat adulateur. Il demanda au roi de l'autoriser à aller à la ville d'Eriza, dans la province d'Eguéghiatz, afin de demander à la déesse Artémise, qui y avait un temple, la guérison du roi et de longs jours de vie encore. Ardachès le lui permit, mais avant même le retour d'Apégho, il n'existait plus. Sa mort fut un deuil immense pour la nation et surtout pour l'armée, et on lui fit de magnifiques funérailles.

Parmi les personnages qui furent présents à la mort et aux obsèques d'Ardachès, il se trouvait Aristan de Pella. Etant l'un des témoins oculaires, c'est lui qui a raconté les derniers moments de la vie du roi, qui a dit quel deuil cette mort fut pour toute la nation arménienne et qui a décrit enfin la cérémonie des funérailles, qui furent faites à Ardachès. Moïse de Khorène, qui a recueilli ce récit, termine ainsi l'histoire de ce roi:

« Quelle multitude de personnes, écrit-il, sont passées de vie à trépas à la mort d'Ardachès avec ses femmes bien-aimées, ses concubines et ses fidèles esclaves! Avec quelle pompe on rendit les derniers honneurs à sa dépouille mortelle! Tout fut ordonné selon la coutume des cités les plus policées et non pas selon la manière des Barbares. Le brancard funéraire était en or; le trône soutenait un lit de toile fine. On avait enveloppé le corps avec un manteau tissé de fils d'or; la couronne royale avait été posée sur la tête d'Ardachès et son épée d'or était devant lui sur un coussin. Autour du trône se tenaient les fils du roi défunt et toute la multitude de ses parents et alliés. Près d'eux, étaient rangés les chefs militaires, les chefs des satrapies, les classes des satrapes; les corps d'armée sous les armes comme s'ils marchaient au combat. Le cortège était précédé des hommes, qui faisaient retentir leur trompettes d'airain et suivi de jeunes filles vêtues de noir, de femmes éplorées et de la foule du peuple. C'est ainsi que le roi fut mené à la tombe où, comme nous l'avons dit plus haut, tant de monde fut sacrifié volontairement. C'est ainsi que finit ce prince chéri de tous ses sujets, après un règne de quarante et un ans. »

Son père adoptif, le vaillant Sempad de Piourad, fils de Piourad Pacradouni, était mort avant lui. Les Arméniens, que ce brave guerrier avait jetés dans l'admiration par ses hautes actions, en firent un de leurs héros et des chants, des poésies populaires nous ont transmis sa renommée.

ARDAVAZT II.

(Ap. JC. 129)

A la mort d'Ardachès, ce fut son fils Ardavazt II, qui monta sur le trône d'Arménie. Ardachès, roi des Perses, était dans la dernière année de son règne.

Le premier acte d'Ardavazt fut de bannir de l'Ararat tous ses frères et de les reléguer dans les provinces d'Aghiovid et d'Arpéran, afin de les éloigner des domains du roi. Cependant, comme il n'avait pas de fils, il garda près de lui Diran, qu'il désigna comme son futur successeur au trône.

Toute sa vie, Ardavazt eut des mœurs dissolues, indignes de sa race et de son rang. C'est ce qui fit que les Arméniens disaient entre eux, que les femmes de la descendance d'Astyage avaient jeté, dès son enfance, un maléfice sur le prince et lui avaient apporté tous les vices. Les chants du peuple disaient de même : « Les descendants du Dragon ont enlevé le jeune Ardavazt et ont mis un démon à sa place ». Moïse de Khorène commente ainsi la

chose : « Dès sa naissance et jusqu'à sa mort, Ardavazt fut atteint de folie. C'est ce qui explique tout ce qu'on disait. »

Il n'était encore sur le trône que depuis peu seulement, lorsqu'il lui prit l'idée d'aller à la chasse aux sangliers et aux ânes sauvages dans les forêts du mont Massis. Il venait de passer la rivière de Médzamor sur le pont d'Ardachad, quand, soudain, il eut un accès de folie. Il était à cheval et se mit à errer sans but et sans faire attention où il se trouvait; il tomba dans une fondrière, où il disparut. Son règne, bien court, ne fut que de deux années.

La mort servit de thème aux légendes et aux poésies; voici, par exemple, ce que disent les chants de Koghten : « A la mort d'Ardachès, suivant l'usage des payens, il y eut beaucoup de monde sacrifié, beaucoup de sang répandu. Ardavazt, le considérant avec douleur, interpella le cadavre de son père et lui dit: « En partant, tu emportes avec toi tout le pays, je n'aurai plus à régner que sur des ruines! » Mais Ardachès, le maudissant, lui répondit: « Si tu iras à cheval chasser sur le noble mont Massis, tu y resteras et tu ne verras plus la lumière. »

On racontait parmi les vieilles femmes, que Ardavazt était dans quelque caverne tenu pri-

sonnier et chargé de chaînes que des chiens rongeaient incessamment, que Ardavatz cherchait toujours à échapper pour amener la fin du monde, que les forgerons faisaient retentir sous leurs coups de marteau les fers du captif et que ses fers reprenaient alors une nouvelle résistance. C'est cette légende qui a fait que, dans les temps anciens, beaucoup de forgerons superstitieux battaient l'enclume trois ou quatre fois le dimanche pour rendre plus solides, disaient-ils, les chaînes d'Ardavazt. Car ils s'imaginaient que, le bruit des enclumes cessant les jours de fêtes, les fers d'Ardavazt pouvaient s'user et se rompre, lui permettre de recouvrer la liberté et détruire ainsi le monde.

DIRAN I.er

(Ap. JC. 131)

Ardavazt ainsi disparut de la scène du monde sans avoir laissé de fils, ce fut son frère Diran qui lui succéda. Béroz I.er régnait en Perse depuis trois ans. Ce prince passa sa vie en paix et sans aucun souci. Il ne s'occupait que de chasses et de plaisirs. Ses chevaux, disait-on, plus légers et plus rapides que le célèbre Pégaze, ne foulaient pas la terre, mais ils fendaient l'air. Un jour donc, Takadé, prince des Peznouni, voulant blâmer indirectement le roi sur sa conduite et sa seule passion pour les plaisirs, le pria de lui permettre de monter l'un de ses chevaux. Aussitôt dessus, il s'écria : « Si j'avais le bonheur de me promener à cheval sur ces magnifiques bêtes, je me glorifierais d'être plus grand que le roi. »

Antoninus Pius était empereur à Rome ; Diran lui manda une ambassade pour renouveler son traité de paix et pour lui remettre le tribut que lui devait l'Arménie. De son côté, l'empereur, pour faire voir à Diran à

quel degré il le tenait en estime, lui envoya une couronne royale et un manteau de pourpre. Béroz, roi des Perses, en fut irrité et jaloux voulut déclarer la guerre à Diran et le chasser de son trône. Celui-ci, ne se sentant pas le courage d'opposer quelque résistance au roi de Perse, s'adressa à l'empereur et lui demanda secours et protection. Antoninus, par ses menaces et ses remontrances, força le roi de Perse à rester tranquille. Dès ce moment, Diran servit les Romains avec une grande fidélité et paya ponctuellement, chaque année, le tribut qui lui était imposé.

C'est à cette époque que les hommes de la famille des Archagouni, qui habitaient la province des Hachdiank, trouvant que le pays était trop resserré pour eux, s'en vinrent vers Diran et lui dirent: « Agrandis, étends nos possessions qui ne peuvent plus nous contenir, car notre population a multiplié. » Le roi dirigea une partie d'entre eux sur les cantons d'Aghiovid et d'Arpérani. Mais ceux-ci, après quelque temps, adressèrent à Diran de nouvelles et plus instantes réclamations et lui dirent: « Nous sommes encore plus à l'étroit qu'auparavant. » Alors le roi ne voulut plus les écouter. Il prit le parti de ne plus leur donner d'autres possessions et de partager seule-

ment entre eux, en parties égales, le territoire qui leur avait été assigné. Mais ce partage fait, le pays des Hachdiank fut jugé véritablement insuffisant pour le nombre d'habitants qu'il aurait eus. Aussi, un grand nombre d'entre eux s'en alla-t-il de nouveau dans les cantons d'Aghiovid et d'Arpérani.

Au temps de Diran, il y avait un jeune homme, nommé Erakhnavou, qui était de la famille des Antzévatzi. C'était un jeune homme plein de mérites et en même temps d'une grande modestie. Le roi Diran l'avait pris en amitié et lui fit épouser la dernière des femmes d'Ardavazt, que celui-ci avait amenée de la Grèce. Comme Ardavazt était mort sans enfants, le roi donna à Eraskhavou toute sa maison. Il l'investit même de la seconde dignité de l'état. Il lui confia le commandement du corps d'armée de l'Orient et laissa près de lui son favori le Perse Trouasb, qui était allié aux satrapes de Vasbouragan. Enfin, après avoir remis le gouvernement du pays à Eraskhavou, Diran s'enfonça dans la Haute-Arménie, dans la province de Eguéghiatz et fixa sa cour dans le bourg de Tchermès, où il mena une existence très-calme.

DERTAD PACRADOUNI

(Ap. JC. 149)

A Tchermès, le roi Diran fit épouser sa fille Eraniagh par le prince Dertad Pacradouni qui était fils de Sempadouhi, fille du brave Sempad, celui qui avait mis sur le trône Ardachès II, en tuant Erouant l'usurpateur.

Quoique petit de taille et d'apparence chétive, Dertad était doué d'une force extraordinaire. La princesse, se regardant comme sacrifiée, avait pris son époux en haine. Elle se lamentait d'être forcée, elle si belle, d'habiter avec un homme aussi laid ; elle se plaignait d'être, elle qui descendait d'une si illustre Maison, la femme d'un homme d'aussi basse extraction. Un jour, Dertad fut tellement irrité de toutes les plaintes d'Eraniagh, que, dans sa colère, il la frappa brutalement, lui arracha sa belle chevelure blonde et, finalement, ordonna de l'éloigner de sa présence et de la jeter hors de la salle. Après l'outrage qu'il venait de faire à la fille de Diran, il comprit que celui-ci ne lui pardonnerait

jamais; il se mit en révolte et se réfugia dans le pays des Siouni, où il resta jusqu'à la mort de Diran.

Diran se trouvait un jour en partie de plaisir au pied d'une montagne, lorsqu'une avalanche vint l'écraser. C'est ainsi que périt le second fils d'Ardachès II. Son règne avait été paisible et avait duré vingt-et-un ans.

Le prince Pagour, chef de la famille des Siouni, avait convié Dertad à un festin. Au milieu du festin, celui-ci, à travers les fumées du vin, remarqua une fort jolie femme qui chantait en s'accompagnant d'un instrument; elle s'appelait Nazinigh. Dertad, pris subitement de passion violente pour cette femme, et oubliant toute convenance, toute réserve, dit au prince Pagour: « Donne-moi cette femme qui chante. » Pagour lui répondit: « Non, je ne te la donne pas, car c'est ma concubine. » Dertad, se fiant à sa force, la saisit soudain et l'attira à lui. Pagour, fou de rage et de jalousie, se précipita sur Dertad pour la lui arracher des bras; mais celui-ci, ne trouvant pas d'autre arme sous ses mains, s'empara d'un plateau chargé de fleurs et chassa de la salle du festin Pagour avec tous ceux qui y avaient pris part. Puis il sortit du palais, emmenant la jeune femme, et s'en

revint chez lui. Aussitôt il monta à cheval et s'enfonça avec la belle Nazinigh dans la Haute-Arménie à Sber, de la province des Pacradouni.

DICRAN III.

(Ap. JC. 152)

A la mort de Diran, le trône d'Arménie fut occupé par son frère Dicran III, le dernier de ce nom et le dernier fils aussi du roi Ardachès II. Béroz, roi de Perse, était dans la vingt-quatrième année de son règne.

Ce Béroz, ayant trouvé le moment favorable, s'était jeté, avec les troupes arméniennes, sur les Romains. Il avait gagné bien des victoires et c'est pour cela qu'il avait pris le nom de Béroz qui veut dire: *vainqueur*. Il était connu auparavant sous le nom de Vologèze.

L'empereur Aurelius, à la nouvelle des victoires remportées par les Perses et les Arméniens, envoya contre eux Lucius Verus. Mais, avant son arrivée, Dicran, roi d'Arménie, avait déjà fait une incursion dans les pays méditerranéens, avec l'intention de se rendre maître de la Petite-Arménie. Mais son entreprise échoua. Trahi par une jeune princesse, qui gouvernait la région, il fut pris et emmené chargé

de chaînes en captivité. Verus Lucius était arrivé, sur ces entrefaites, avec de nombreuses légions, et avait subjugué tous les peuples. Il rencontra le roi d'Arménie chargé de ses chaînes, il en eut compassion et lui rendit la liberté. Bien plus, il le prit en amitié, lui conféra de nouveau la couronne et le proclama roi de l'Arménie sous l'autorité romaine. Il lui fit alors épouser une de ses jeunes parentes du nom de Roufa et le renvoya dans sa capitale Ardachad.

Dicran eut de Roufa quatre enfants. Il la délaissa au bout de quelque temps et s'éprit d'une autre femme. Il forma une satrapie de ces quatre enfants, qu'il avait eus d'elle et lui donna le nom de *Roupsian*, pour qu'ils ne prissent pas le nom d'Archagouni.

Dicran III, régna quarante-deux ans et mourut en l'an 193. Il laissa son sceptre à son fils Vagharch, qu'il avait eu de sa première femme Mempar.

VAGHARCH

(Ap. JC. 193)

Vagharch monta sur le trône d'Arménie pendant la trente-deuxième année du règne de son homonyme Vagharch, en Perse. On raconte que Mempar sa mère, voulant aller passer la saison d'hiver dans la province d'Ararat et étant arrivée à l'endroit où, les deux fleuves Mourtz et Eraskh font jonction dans la province de Passène, se trouva tout-à-coup prise des douleurs de l'enfantement et fut accouchée à cet endroit même. C'est pour cela que Vagharch y éleva une cité, à laquelle il donna son nom Vagharchavan ou bourg de Vagharch.

Vagharch fortifia le bourg de Vartkès, situé sur le fleuve Kassagh, et le nomma Vagharchabad. Ce bourg fut appelé aussi *la nouvelle ville*. Il y transféra sa cour.

Après avoir accompli bien des hauts-faits, après avoir fait élever bien des monuments et construit des cités, il institua la célébration d'une fête générale au commencement de l'année arménienne, à l'entrée du mois de Navassart. Cette

fête avait lieu dans le bourg des Idoles, situé dans la province de Pacrevant. C'est à ce bourg que Dicran, dernier roi d'Arménie de ce nom, voulant qu'on honorât le tombeau de son frère Majan, le Grand-Prêtre, avait fait élever sur ce tombeau un autel, afin que tous les passants puissent profiter du bénéfice des sacrifices, et que tous les étrangers y trouvassent un abri le soir.

Aussitôt que Vagharch, le roi des Perses, fut mort, les populations du Nord, les Khazirs et les Passils, qui étaient Sarmates de nationalité et qui avaient pour chef le roi Venasseb Sourhab, s'avancèrent au delà de la porte de Djora et passèrent le fleuve Gour avec l'intention d'envahir l'Arménie et la Perse.

Dès que Vagharch en reçut la nouvelle, il se précipita avec son armée sur ces brigands. Il couvrit le sol de leurs cadavres et força, ce qui restait de leurs bandes, à se retirer au delà du défilé de Djora. Encouragé par ses succès, il les poursuivit; car ils avaient pu se rallier, un peu après leur défaite, et reformer leur front de bataille. Mais Vagharch continua de les poursuivre avec ses braves soldats, les harcelant et les forçant de fuir encore. Il était maître du champ de bataille, quand il tomba sous la flèche d'un archer.

Les enfants de Haïgh, voulant venger la mort de leur roi, se ruèrent sur l'ennemi, dont ils massacrèrent une grande partie et rentrèrent enfin, chargés de ses dépouilles, dans l'Arménie en deuil de la perte de Vagharch.

Moïse de Khorène fait ainsi l'éloge du roi Vagharch : « Les autres (ses prédécesseurs) ont seulement vécu, dit-il, mais lui, je puis le dire, vit toujours, vit encore après sa mort. Sa renommée l'élève bien au-dessus de ces rois sans courage auprès de lui. »



KHOSROV I.er

(Ap. JC. 214)

Après la mort malencontreuse de Vagharch, le trône d'Arménie fut occupé par son fils Khosrov le Grand. Son premier acte fut de marcher contre ceux qui avaient causé la mort de son père, qu'il tenait à venger. Il passa donc le défilé de Djora, franchit la grande montagne, fit une guerre acharnée à ces peuples intrépides, qu'il réduisit et mit sous son autorité. Il prit un sur cent de leurs nobles comme otages, leur confisqua des biens précieux et, pour laisser dans le pays un signe de sa domination, il fit élever une colonne, sur laquelle était tracée une inscription en grec, qui rappelait la défaite des habitants de ces contrées.

Khosrov revint donc victorieux en Arménie et se mit à élever de superbes édifices dans les villes et les bourgs. Tout ceci lui demanda plusieurs années.

En ce temps-là, il y avait en Arménie beaucoup de chrétiens disséminés de tout côté. Khosrov les assujettit aux plus rudes et aux

plus grossiers travaux et fit subir le martyre à un certain nombre d'entre eux.

L'empereur Antoninus Caracalla ayant entrepris de faire la guerre en Orient et ayant, en conséquence, fait de grands préparatifs pour cela, s'avança sur l'Arménie. Khosrov l'apprit et se hâta d'accourir au-devant de lui pour essayer de gagner ses bonnes grâces. Il resta quelques jours à la cour de l'empereur ; mais, quand il voulut prendre congé de lui, Antoninus Caracalla ne le lui permit pas, car il avait conçu l'idée de mettre l'Arménie sous son joug.

La nouvelle en parcourut toute l'Arménie, le royaume en fut ému et tout Arménien prit les armes pour aller combattre l'empereur, délivrer Khosrov et défendre la liberté du pays. Ce que fit prendre à Antoninus Caracalla le sage parti de laisser libre le roi d'Arménie et d'assurer ses sujets de ses bonnes intentions à leur égard. Cependant, au bout de peu de temps, il envoya contre eux une armée formidable pour les combattre. Les soldats de Khosrov marchèrent hardiment contre les Romains, leur livrèrent combat, en tuèrent un grand nombre et mirent le reste en fuite.

Ceci se passait à l'époque où Ardavan, fils de Vagharch, régnait en Perse. Après trente et un ans de règne, il fut tué par Ardachès de

Sdahr, fils de Sassan, qui s'empara du royaume des Parthes. Une fois Ardachir proclamé roi des Perses, deux branches de la famille Bahlav, appelées Asbahabied et Sourène-Bahlav, dont nous avons fait mention dans l'histoire d'Abgar, animées de jalousie contre la dynastie régnante d'Ardachès, qui était une autre branche de leur famille, acceptèrent volontiers Ardachir comme roi. Seule, la famille de Garène-Bahlav resta fidèle à la dynastie régnante et s'opposa, les armes à la main, à l'usurpation du trône par Ardachir. Mais ce fut en vain, ils ne purent l'empêcher de prendre la couronne. C'est dès lors que les rois Parthes cessèrent de régner sur les Perses, après avoir été leurs souverains pendant 475 années, et que les rois Sassanides tinrent le sceptre de leur royaume.

Khosrov, informé de ce qui se passait en Perse, se hâta d'accourir au secours d'Ardavan; mais, à peine avait-il mis le pied dans l'Assyrie, qu'il apprit la mort d'Ardavan et l'alliance qu'avaient faite les armées de la Perse et les Maisons de la famille d'Ardavan, moins celle de Garène. Triste et indigné, il envoya des députés aux Bahlav, afin de les décider à unir leurs efforts aux siens pour chasser l'usurpateur Ardachir, et mettre sur le trône un des fils d'Ardavan,

afin de conserver ainsi le droit à la couronne à la dynastie parthe, mais ce fut inutile; ses démarches n'eurent aucun succès et il dut s'en revenir en Arménie.

Décidé pourtant à venger la mort du roi Ardavan, son parent, il leva de nouveau une armée nombreuse et marcha contre Ardachir qui, à la tête aussi d'une armée formidable, vint à sa rencontre. Khosrov livra combat à celui-ci, mit son armée en fuite et lui enleva l'Assyrie ainsi que d'autres provinces de ses Etats. Ensuite il adressa encore des envoyés à tous ses parents et alliés de la Maison parthe et Bahlav, pour les engager à venir tirer vengeance d'Ardachir et leur promettant de faire roi le plus digne d'entre eux, afin d'empêcher que la couronne ne leur soit enlevée. Mais les deux branches de la famille, appelées Asbahabied et Sourène, s'y refusèrent absolument, il dut donc encore retourner en Arménie, « moins satisfait de sa victoire, dit Moïse de Khorène, qu'affligé de l'abandon de ses parents et alliés. »

A peine, de retour dans ses Etats, il vit revenir aussi ses envoyés, qui étaient voir la famille Garène-Bahlav à Pahl même et qui lui dirent: « Ton parent Vehsadjan-Bahlav, avec toute sa Maison de la branche de Garène-Bahlav, n'a point voulu subir les lois d'Ardachir, il répond à ton appel et vient près de toi. »

Khosrov fut très-satisfait en entendant cela, mais sa joie ne fut point de longue durée, car il reçut bientôt cette nouvelle, qu'Ardachir lui-même, à la tête de ses milices, s'était mis à la poursuite de ses ennemis et qu'il avait taillé en pièces toute la Maison de Garène-Bahlav, dont il avait fait périr tous les enfants mâles, depuis les jeunes gens jusqu'aux enfants à la mamelle, à l'exception pourtant d'un seul, qu'un ami fidèle et dévoué, appelé Pourz, avait pu sauver du massacre en s'enfuyant avec lui dans le pays des Kouchans, et qu'il avait remis entre les mains de ses parents. Ardachir, malgré tout ce qu'il avait pu faire pour reprendre cet enfant, ne put l'obtenir de ses parents que, lorsqu'il eut fait le serment, bien malgré lui, de ne point attenter aux jours de ce tout jeune prince.

Quand il connut l'anéantissement de la Maison de Garène-Bahlav, Khosrov poursuivit sa vengeance avec acharnement. Il se mit à la tête de ses troupes et avec l'aide des hommes restés fidèles, avec l'aide aussi des populations du Nord, il vainquit Ardachir dans plusieurs rencontres et poursuivit ses soldats jusqu'aux Indes. Il porta la ruine dans le royaume des Perses. Il rentra ensuite dans l'Aderbadagan, victorieux et chargé de butin, offrant aux Divinités, en reconnaissance de la protection qu'elles avaient ac-

cordée à ses armes, la cinquième partie de ce butin, y ajoutant encore beaucoup d'or, d'argent, de pierres précieuses, d'ornements de toutes sortes, ainsi que des bœufs, des chevaux et des mulets blancs.

Les historiens arméniens rapportent que, Khosrov, en souvenir de sa victoire contre Ardachir, bâtit une ville dans la province d'Aderbadagan, qu'il la fortifia et l'appela Tavrèj, ce qui signifie qu'elle a été bâtie *par vengeance* contre Ardachir.

Or, Ardachir, continuellement battu pendant plus de dix ans par Khosrov et poursuivi par lui jusque dans les Indes, pensa qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour obtenir la tranquillité que de le faire périr. Il fit donc de belles promesses à ses satrapes pour que l'un ou l'autre d'entre eux l'en délivrât, soit par le fer, soit par le poison. Il comptait surtout sur les Parthes et leur disait: « C'est à vous qu'il serait facile, sous les dehors de l'amitié, de surprendre Khosrov. Votre qualité de parents lui donnerait aisément le change, d'autant plus qu'il a toute confiance en vous. » Ardachir leur promettait de leur rendre leur ancien domaine de Bahlav, la ville royale de Pahl et tout le pays des Kouchans. Il leur promettait aussi tous les insignes et l'éclat de la Royauté. Il leur promettait même

la moitié du pays des Perses et le titre de seconds sous son autorité.

Séduit par ses promesses, Anagh, de la famille Sourène-Bahlav, s'engagea à donner la mort à Khosrov. Il imagina un motif de rupture et s'enfuit de la cour d'Ardachir. Une troupe de Perses se mit à sa poursuite, le fit fuir en Assyrie et le poussa jusqu'aux frontières de l'Aderbadagan, parmi les Gortouks.

Khosrov était dans le canton d'Oudi, lorsqu'il apprit cela. Supposant que cette émigration avait peut-être la même cause que celle de Garène, il envoya un détachement de troupes au secours d'Anagh, qu'il prit sous sa protection et qu'il conduisit dans le canton appelé Ardaz. Il resta quelques jours dans un lieu où était le tombeau de l'apôtre S. Thadée. La tradition rapporte qu'à cette même place, où étaient les restes du sain t apôtre, la femme d'Anagh, Okohé, conçut l'enfant qui plus tard devait convertir l'Arménie au christianisme et être appelé l'Illuminateur S. Grégoire. « C'est cela, dit Moïse de Khorène, que recevant aussi la grâce du saint apôtre, celui qui fut conçu près de son tombeau, acheva l'œuvre de culture spirituelle commencée par Thadée. »

Anagh fut reçu avec de grands honneurs par le roi Khosrov, et se fixa dans la ville royale de

Vagharchabad. C'est dans cette ville qu'Okohé, sa femme, mit au monde, en 257, l'enfant qui fut S. Grégoire. Anagh ne cherchait que l'occasion, qui lui permettrait de tuer Khosrov. Un jour, le roi se rendit à une partie de chasse; au plein de l'action, Anagh et son frère, le prirent à l'écart comme pour lui parler d'une chose très-importante. Ils étaient armés et prêts à perpétrer l'assassinat. Ils frappèrent Khosrov de leurs épées et le jetèrent sur le sol. Puis, ils montèrent aussitôt à cheval et prirent la fuite.

Les satrapes et les soldats qui vinrent à savoir immédiatement cette perfide trahison, s'élancèrent à leur poursuite et interceptèrent les chemins et les ponts par lesquels il devaient passer. Anagh et son frère étant arrivés sur les bords du fleuve Eraskh, les soldats du roi les y entourèrent et les précipitèrent dans le fleuve, qui les engloutit aussitôt. Avant de mourir, le roi ordonna de passer au fil de l'épée toute la maison d'Anagh et toute sa race, et il expira. Il avait régné quarante-huit ans.

La divine providence voulut que deux des enfants d'Anagh échappassent à l'extermination de toute sa famille; ils furent sauvés par leurs nourrices. Le premier, appelé Sourène, fut mené à son oncle, en Perse; le second, qui de-

vait devenir l'Illuminateur, fut amené en Césarée.

Avant de poursuivre nos récits historiques, nous croyons devoir dire ici quelques mots sur l'homme, qui devait prendre une place si importante dans l'histoire de l'Arménie.

Un certain Pourtar, persan de nation et noble de condition, était venu en Arménie à cette époque, et de l'Arménie il était allé à Césarée. Là, il prit parmi les croyants à la Religion chrétienne une femme appelée Sophie, qui était la sœur d'un grand personnage du pays; cet homme s'appelait Euthalius. Une année après, Pourtar se mit en route avec l'intention de retourner en Perse; son beau-frère Euthalius le rejoignit et, en passant par l'Arménie, l'empêcha de continuer son voyage. Ils s'arrêtèrent à la ville de Vagharchabad. L'Illuminateur venait de naître, on avait besoin d'une nourrice pour lui; Sophie se présenta et l'enfant fut confié à ses soins.

Quand le massacre de la maison d'Anagh fut ordonné, Euthalius prit l'enfant et sa sœur Sophie et les fit cacher dans un endroit sûr. Puis, quand il jugea le moment favorable, il s'enfuit avec eux et son beau-frère Pourtar et retourna à Césarée. L'enfant y fut élevé dans la foi du Christ.

Quand le jeune Bahlav fut devenu grand, sa nourrice lui fit épouser la fille d'un chrétien nommé David. C'était une jeune fille d'une grande piété; elle s'appelait Marie. Les deux époux eurent deux fils qu'ils nommèrent Vertanès et Arisdaguès, et, d'un commun accord, ils se séparèrent après trois ans de mariage. Marie, avec Arisdaguès, le plus jeune de ses fils, se retira dans un couvent, s'y fit religieuse et y demeura jusqu'à sa mort. Arisdaguès, devenu jeune homme, s'attacha à un cénobite du nom de Nicomachus. Il se fit religieux et, le cénobite lui en ayant donné l'ordre, il se retira dans le désert. Son frère aîné, Vertanès, était resté auprès de sa nourrice jusqu'à l'âge d'homme; suivant la coutûme, il se maria et eut deux enfants, qu'il nomma Grégoris et Houssigh. Nous dirons tout-à-l'heure ce que Grégoire, le père de Vertanès et d'Arisdaguès, devint et où il alla après s'être séparé de son épouse. Mais nous devons revenir sur nos pas, et continuer notre histoire et dire ce qu'il advint en Arménie après l'assassinat de Khosrov.

ARDACHIR SASSANITE

EN ARMÉNIE

(Ap. JC. 259)

Après la mort du roi Khosrov, l'Arménie s'agita. Les princes et les satrapes de ce pays, prévoyant qu'Ardachir allait leur envahir le royaume, prirent, d'un commun accord, le parti d'appeler à leur aide les légions romaines, qui se trouvaient en Phrygie, afin de pouvoir résister aux Perses. Ils informèrent aussi l'empereur Valère du danger qui les menaçait, et le prièrent de venir en hâte à leur secours. Mais Valère éprouvait alors lui-même des embarras sur son trône et ne put rien faire.

Ardachir, ne trouvant plus de force assez puissante pour lui élever une barrière, envahit l'Arménie, mit les Romains en fuite, saccagea et ravagea toutes les contrées où il put faire passer ses soldats, et fit périr tous ceux qui voulurent lui faire résistance. Il fit massacrer les malheureux fils de Khosrov tombés dans ses mains, et conduire en Perse les nombreux prisonniers, qu'il avait pris. Les satrapes ar-

méniens, qui ne pouvaient s'accorder entre eux, furent chassés de leur pays et contraints de chercher un refuge dans la Petite-Arménie e chez les Grecs. La Maison des Archagouni les suivit dans leur exil. L'un de ces satrapes était Ardavazt Mantagouni; il put sauver du massacre un des fils du roi Khosrov, nommé Dertad, et s'enfuir avec lui à Césarée, où il éleva ce jeune prince; qu'il conduisit, ensuite, à Rome, pour le présenter à l'empereur, qui le confia aux soins du patricien Licianus.

De même, un autre satrape de la Maison des Amadouni, nommé Oda, qui était lié par la parenté avec la famille des Selgouni, put sauver une des filles du roi Khosrov, qui s'appelait Khosrovitoukhd. Il se réfugia avec elle dans le fort d'Ani, dont il prit la garde et l'éleva avec une grande sollicitude.

Une fois maître de l'Arménie, Ardachir fit la paix avec les Romains; il rappela tous les satrapes qui s'étaient enfuis et avaient cherché un refuge dans d'autres pays, il leur restitua leurs propriétés et les rétablit dans leur rang. Les Archagouni eux-mêmes, qu'il avait renversés de leur trône et chassés de l'Ararat, purent rentrer dans leur province et Ardachir leur rendit leurs biens et apanages. Il rétablit l'ordre dans le pays, en organisa le gouverne-

ment et le replaça au premier rang. Il favorisa les fonctions sacrées; il voulut que le feu d'Ormizt, qu'on allumait sur l'autel du temple de Pacaran, fut sans cesse alimenté et ne s'éteignit jamais. Mais les statues que Vagharchagh avait fait élever en l'honneur de ses ancêtres, ainsi que celles du Soleil et de la Lune, placées d'abord à Armavir, puis transportées à Pacaran et de là à Ardachad, Ardachès les fit briser.

Il contraignit le pays à lui payer tribut et imposa partout l'autorité de son nom. C'est ainsi que les bornes ou termes qu'Ardachès II avait fait planter dans le sol, Ardachir, après quelques années, les fit changer et appeler *Ardachiriens*, exigeant ainsi que même ces bornes portassent et rappelassent son nom.

Pendant vingt-six années, il tint notre pays sous son pouvoir. Il faisait exécuter ses ordres par des commissaires perses. Il prit le titre de Roi des Arméniens et ordonna à tous les princes de l'Arménie d'être soumis et d'obéir à son fils Chabouh; Chabouh signifie *Enfant du Roi.*

Ardachir avait appris qu'un satrape avait sauvé l'un des fils de Khosrov et s'était mis avec ce prince sous la protection des Romains; il avait appris aussi que ce satrape n'était autre qu'Ardavazt, de la famille des Mantagouni; il

ordonna aussitôt de mettre à mort tous les Mantagouni. Une jeune fille d'une grande beauté, une des sœurs d'Ardavazt, fut enlevée par un certain Dadjad, de la lignée de Kouchar, qui descendait de Haïgh. Ce Dadjad s'enfuit avec elle à Césarée, où il la tint en sûreté. Plus tard, il l'épousa à cause de sa remarquable beauté.

Ardachès, glorieux et enhardi par tous ses succès, crut pouvoir déclarer la guerre aux Romains. L'empereur Claude-Tacite envoya aussitôt contre lui des légions nombreuses, mais Ardachir les défit sur le territoire du Pont et les repoussa jusqu'en Chaldée. Quand Probus monta sur le trône, la paix fut rétablie entre les Romains et les Perses.

DERTAD

(Ap. JC. 276)

Pendant son séjour à Rome, Dertad s'était adonné à tous les exercices du corps. Tout jeune encore, il maniait les armes avec habileté, il savait monter et guider les chevaux avec art. Il montrait une ardeur extrême pour tous les jeux et pour les exercices de la guerre. Il y avait acquis une force et une agilité surprenantes et l'on disait qu'il surpassait Achille et bien d'autres héros.

Un jour il conduisait un char aux courses du grand hippodrôme; il fut renversé par un rival plus adroit que lui et roula à terre. Fou de rage, il se relève aussitôt et s'élance contre le char de ce rival. Ce char était tiré par quatre chevaux ; il s'y cramponna et l'arrêta. Tout le monde, qui était présent, en fut saisi d'étonnement et d'admiration et se mit à l'applaudir.

Dertad avait pris part à un combat de taureaux sauvages, d'une seule main il en empoigna deux par une de leurs cornes, qu'il arracha en les tordant.

Plus loin, Dertad nous fournira l'occasion de parler encore de faits de ce genre.

Pendant que Dertad, âgé de vingt-trois ans, se trouvait à Rome; Grégoire le Bahlav, celui qui, par la suite, devint notre Illuminateur, s'enquit de lui et demeura convaincu qu'il était bien le fils du malheureux roi Khosrov, qu'Anagh, son père, avait assassiné. Il se rendit alors auprès de Dertad, au service duquel il se mit pour expier le crime de son propre père. Par sa fidélité, par son zèle, par sa dévotion, il sut gagner le cœur et les bonnes grâces du jeune prince, qui l'avait distingué parmi tous ses serviteurs. Mais il ne lui révéla pas qui il était, ni quelle était son origine, ni quel était son père.

L'empereur Probus étant en guerre contre les Goths, une grande famine se déclara dans son camp. Les soldats, ne trouvant plus de vivres nulle part, se révoltèrent et égorgèrent l'empereur lui-même. Il se jetèrent de même sur tous leurs chefs et commandants dans le but de les dépouiller. Arrivés devant la tente de Licianus, près de qui était Dertad, celui-ci, seul contre toute la soldatesque, les empêcha d'entrer et les força de se retirer.

Carus, avec ses fils Carinus et Numérianus, étant monté sur le trône de Rome, vint livrer

combat, en Mésopotamie, à Ardachir, et remporta une grande victoire sur les Perses. Celui-ci, sans perdre courage, leva une nouvelle armée, en appelant à lui toutes les peuplades de son entourage, et ordonnant aux troupes arméniennes de venir se joindre à lui. Les Arméniens avaient à leur tête le brave Gornagh, jadis l'un des officiers du roi Khosrov. Après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, Ardachir se mit en marche contre les Romains et les attaqua des deux côtés de l'Euphrate.

L'empereur Carus avait pris en personne le commandement de ses armées; Licianus assistait au combat avec notre prince Dertad. La bataille fut vive et la victoire semblait contestable, pourtant les forces romaines eurent le dessous. Carus fut tué et les Romains furent mis en fuite. Carinus, succédant à son père, continua la guerre contre Ardachir. Il eut justement affaire avec les soldats que commandait Gornagh. Il fut défait et tomba lui-même dans la mêlée. Les Romains durent encore prendre la fuite et Licianus, ainsi que notre prince Dertad, se trouvaient parmi eux. Or, le cheval de Dertad ayant été blessé ne put prendre le galop et suivre les fuyards. Dertad prenant alors ses armes et les harnais de sa monture, franchit

à la nage l'Euphrate large et profond, pour rejoindre les Romains et retrouver Licianus.

L'an 284, Dioclétien fut proclamé empereur; Hirtché, roi des Goths, lui déclara la guerre. Dioclétien fit rassembler les forces romaines des différents pays. Ces forces se rendirent en hâte à l'endroit qu'avait assigné l'empereur, comme lieu de leur réunion, et Licianus s'y était aussi rendu avec sa légion. C'était la nuit et l'on fit halte en dehors des murs de la ville. Les foins manquaient pour les chevaux, lorsque Dertad s'aperçut que, de l'autre côté des murailles, il y avait une grande quantité de foin entassé, qui formait comme une petite montagne. Aussitôt, il se mit à escalader le mur et passa de l'autre côté. Il envoya ce foin à ses camarades, en le jetant par brassées énormes. Comme des chiens avaient fait leur niche dans cette meule de fourrage, il les jeta avec le foin en même temps.

Hirtché, s'étant avancé dans les pays des Romains, envoya dire à Dioclétien: « Pourquoi faire s'égorger entre eux nos soldats pour mettre fin à notre contestation. Battons-nous plutôt tous les deux dans un duel. Si je suis vainqueur, votre peuple subira mon joug; si c'est le contraire qui arrive, moi et mon peuple, serons vos esclaves ». Il ne parlait ainsi que parce qu'il se fiait à sa grande force et à son habeleté dans le jeu des armes.

Dioclétien, en recevant ce défi, fut alarmé; car il ne se sentait pas de force à répondre à un pareil adversaire. Il fit venir les chefs des légions romaines, parmi lesquels se trouvait Licianus, et leur demanda leur avis sur la réponse qu'il pouvait donner. Licianus lui dit: « Il est aisé d'en faire une à ce sujet, car il y a ici un homme, nommé Dertad, qui peut se battre avec Hirtché pour l'empereur et le vaincre. » Alors il se mit à faire le récit de tous les traits de courage et de force de Dertad et il le présenta à Dioclétien. Dertad accepta d'aller se mesurer avec le Goth.

Hirtché ayant renouvelé son défi, l'empereur lui fit dire: « Demain nous nous rencontrerons sur le terrain et nous viderons l'affaire par un duel. » Le jour suivant Dioclétien ordonna de faire revêtir à Dertad les habits impériaux et se tint caché.

Les trompettes des deux armées ayant annoncé l'heure du combat, les deux adversaires s'avancèrent l'un contre l'autre, en présence des guerriers des deux camps. L'action commença vigoureusement, mais elle ne dura pas longtemps, car Dertad désarma aussitôt Hirtché; il le prit par le corps et le porta à l'Empereur. Ce fait décida de l'issue de la guerre. Dioclétien en fut si charmé, qu'il combla Dertad

d'honneurs et de présents, en présence même de tous ses grands dignitaires. Il voulait faire de lui un de ses généraux, lorsqu'on lui apprit comment Dertad, fils de Khosrov, roi d'Arménie, avait pu échapper au massacre de sa famille et s'était réfugié à Rome, où il attendait le jour, où il pourrait prendre sa revanche.



DERTAD ROI D'ARMÉNIE

(Ap. JC. 286)

L'empereur Dioclétien, donc, en récompense de ce que Dertad avait accompli pour lui, lui décerna la couronne royale et le proclama roi d'Arménie. C'était en l'an 286, pendant la troisième année de son règne.

Dertad arriva à Césarée, escorté de nombreuses légions romaines. Il avait avec lui son fidèle Grégoire, dont l'origine, comme nous l'avons dit, lui était inconnue; mais qui lui était bien cher à cause des services dévoués qu'il lui rendait. A Césarée, Dertad envoya tout d'abord des émissaires à tous les satrapes arméniens, auxquels Ardachir et Chabouh avaient confié le gouvernement du pays. Ces satrapes furent tous très-contents de voir leur prince couronné arriver avec une aussi puissante armée, et s'en vinrent en grand nombre au-devant de lui. Parmi eux se trouvait Mamcoun, chef de la Maison des Mamigonian, qui lui offrit de riches et nombreux présents.

Les satrapes réunis à Césarée, couronnèrent

une deuxième fois Dertad roi d'Arménie, et, cette fois, la couronne royale fut placée sur sa tête par le prince Sempad Pacradouni, selon son droit héréditaire.

Dertad, ayant à sa suite tous les satrapes arméniens, pénétra dans notre pays et vint directement à la forteresse d'Ani, où le satrape Oda tenait sa sœur Khosrovitoukhd en sûreté et conservait tous ses trésors. Pour le récompenser de sa fidélité, Dertad éleva Oda à la dignité de chef suprême des affaires de l'Arménie, et le combla des plus grands honneurs. Il fit encore plus pour Ardavazt Mantagouni; car Ardavazt l'avait sauvé du massacre de sa famille, et était alors la cause de son avénement au trône de ses pères. Dertad lui donna donc le commandement des armées de l'Arménie, et fit prince du canton d'Achotz son beau-frère Dadjad, qui avait sauvé la sœur d'Ardavazt des mains d'Ardachir.

Après, le roi Dertad cantonna quelques uns des principaux satrapes avec leurs troupes dans différentes places de la province d'Ararat, afin de garder le pays.

Dertad alla, avec son armée, dans le canton d'Eguéghiatz, au bourg d'Eriza, où se trouvait la statue de la déesse Anahid ou Artémise, que les Arméniens vénéraient et regardaient

comme la protectrice de leur pays. Il lui offrit des sacrifices en reconnaissance de tous les bienfaits, qu'il croyait avoir reçus d'elle. Les sacrifices offerts, Dertad vint camper sur les bords du fleuve Caïl et, sous sa propre tente, donna un festin aux grands personnages de son royaume. Excité par les boissons et ne pouvant contenir sa joie, il voulut encore manifester davantage sa reconnaissance envers la déesse Artémise. Alors il donna l'ordre à Grégoire le Bahlav d'aller, de sa part, offrir à la déesse des couronnes, des rameaux et des fleurs. Mais Grégoire s'excusa en disant au roi, qu'il n'adorait que le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et qu'il ne pourrait pas aller porter des offrandes à des idoles faites par la main des hommes. Dertad resta stupéfait; car il n'avait jamais entendu Grégoire proférer un refus à ses ordres. Il lui dit: « Que signifie ceci, Grégoire? N'étais-tu point un étranger sans patrie quand tu es venu te mettre parmi mes familiers? Comment oses-tu adorer un Dieu que nous ne connaissons pas? » En même temps, il le fit jeter en prison.

Le jour d'après, le roi fit appeler Grégoire et voulut savoir en quoi consistait sa religion, et quelle était sa croyance. Il fit tous ses efforts pour le ramener à l'idolâtrie, et lui promit bien

des honneurs, bien des récompenses pour cela. Enfin, il en vint aux menaces et lui dit qu'il lui réservait des tortures terribles, s'il ne voulait pas lui obéir. Mais Grégoire fut inflexible. Alors Dertad lui fit subir les plus cruels supplices. Grégoire, par une grâce toute spéciale de Dieu, eut le courage et la force de tout supporter. Dertad en fut plus que surpris. Il ne pouvait s'expliquer comment un être humain pouvait endurer des tortures pareilles, lorsque Dadjad, prince d'Achotz, apprit à Ardavazt Mantagouni, ce qu'était Grégoire le Bahlav. C'était à Césarée que Dadjad s'était renseigné sur son compte. Ardavazt s'empressa d'aller dire au roi, que Grégoire était le fils d'Anagh, qui avait tué son père Khosrov et avait ainsi causé la ruine de l'Arménie. Il lui représenta que Grégoire ne méritait que la mort.

A cette nouvelle, le roi fut enflammé de colère, il s'assura de l'exactitude des assertions d'Ardavazt et, enfin, fit conduire Grégoire dans le fort d'Ardachad, lui fit lier les pieds et les mains, et ordonna de le descendre dans un puits profond, où l'on jetait quelquefois les condamnés à mort. C'était en l'an 286. Grégoire séjourna dans ce puits l'espace de quatorze années; il n'y avait d'autre compagnie que celle des reptiles venimeux.

Revenons à Dertad. Après avoir fait subir à Grégoire les tortures que nous avons dites, il se mit à rassembler des soldats parmi les arméniens, et les incorpora dans les légions romaines; puis il marcha vers les différentes parties de l'Arménie, qui étaient gouvernées par les Perses. Il s'en rendit maître aisément; car toutes les villes ouvraient leurs portes à son approche. Tous les habitants des villes qui voulaient lui résister étaient passés, sans merci, au fil de l'épée. Il envahit aussi l'Assyrie qui, à cette époque, était sous l'autorité des Perses; il en occupa une grande partie et s'avança même jusqu'à Dizpon. Dans les combats, on le voyait parcourir le champ de bataille, protégeant les blessés de sa lance, et la force de son bras décidait de la victoire.

Chabouh, roi des Perses, voyant tout ce qu'accomplissait Dertad, leva des soldats et vint le chercher jusque dans l'Arménie même. Dertad vint à sa rencontre avec son armée, tomba sur lui comme un lion tombe sur sa proie, le mit en pièces, et le força de chercher un refuge d'une place forte dans une autre, loin des troupes arméniennes. Dertad le poursuivit et le contraignit encore à combattre. La victoire était contestée quand Dertad, avec son arme terrible, se jeta au milieu des Perses. Rien ne

put résister à ses coups; un grand nombre de ses ennemis mordirent la poussière. Il marcha sur les cadavres, et mit les Perses en fuite. Après une victoire complète, il s'en revint passer l'hiver en Arménie, à Marant.

Au printemps d'après, Chabouh leva une nouvelle et nombreuse armée, et se prépara à revenir faire la guerre en Arménie. Dertad, alors, se hâta de passer en Perse avec ses soldats, qu'il mit en ligne de bataille. Le combat engagé, il se vit tout d'un coup entouré par une troupe de ses ennemis, qui vinrent l'assaillir. Mais ces courageux guerriers Perses éprouvèrent toute la force de ce géant et la solidité de sa pesante armure. Le cheval de Dertad, couvert de blessures, tomba sous une grêle de traits. L'animal, en s'abattant, jeta le roi à terre, mais celui-ci, se relevant aussitôt et combattant à pied, abattit un grand nombre de ses ennemis. Puis, il sauta hardiment sur le cheval de l'un d'entre eux, et repoussa tous ceux qui lui contestaient le terrain, et leur fit prendre la fuite.

Chabouh n'avait pas perdu l'espoir de parvenir à le vaincre et, l'année d'après, il leva de nouveau une puissante armée. Il s'allia avec tous les peuples circonvoisins et même avec quelques autres de pays éloignés, dont il fit ses

auxiliaires. Un grand troupeau d'éléphants accompagnait son armée. De son côté, Dertad s'avança à la tête de ses troupes d'Arménie et des armées d'Ibérie et des Aghouank. Quand il vit ce troupeau d'éléphants, que les Perses avaient rangés en face de lui, il descendit de cheval et, le glaive à la main, fondit sur les ennemis. Les éléphants effrayés se débandèrent bien vite, d'autant plus qu'il en abattit un grand nombre, et les soldats Perses, effrayés aussi, prirent la fuite en même temps. Il se rendit maître de quelques villes fortifiées, puis retourna victorieux en Arménie. A partir de ce moment, les Perses cessèrent de lui faire la guerre.

Dertad s'occupa alors de mettre de l'ordre dans le pays, dont il était souverain. Il établit d'abord des préfets ou gouverneurs dans toutes les provinces de l'Arménie. Ces provinces étaient au nombre de quinze; car il faut en excepter tous les pays, qu'il avait mis sous sa domination. La province d'Aderbadagan resta au pouvoir des Perses, ainsi que la Mésopotamie au pouvoir des Romains.

Puis, voulant manifester sa reconnaissance envers les divinités qui, selon sa croyance, lui avaient donné la victoire tant de fois, il ordonna de leur offrir partout de grands sacri-

fices. Il apprit alors qu'il se trouvait dans son royaume un grand nombre de chrétiens, qui se refusaient à adorer les idoles. Il ordonna à tous les préfets de les chercher partout, de s'en saisir et de les envoyer, pieds et mains liés, à la porte royale, après leur avoir confisqué tous leurs biens. Il périt alors un grand nombre de ceux qui avaient embrassé le christianisme.

Sur ces entrefaites, Dertad voulut prendre femme. Il envoya Sempad Pacradouni en ambassade auprès de Achkhatar, roi des Alans, pour lui demander de lui donner en mariage sa fille, la jeune Achkhène. Cette princesse n'était pas moins grande de taille que le roi Dertad. Elle arriva avec toute sa suite, et Dertad la fit aussitôt mettre au rang des Archagouni. Il lui fit revêtir la pourpre et ceindre la couronne. Il l'épousa et la proclama reine des Arméniens. De leur union naquit un fils, qui reçut le nom de Khosrov, et dont la taille n'égala pas celle de ses parents.

LES VIERGES RIPSIMÉENNES

(Ap. JC. 300)

A cette époque, il y avait dans la province de Rome un couvent de religieuses chrétiennes, où un certain nombre de jeunes filles venaient se vouer à la vie du cloître. Parmi elles, il s'en trouvait une d'une remarquable beauté, dont le nom était Ripsimé. L'abbesse de ce couvent s'appelait Kaïané.

L'empereur Dioclétien se prit de l'idée de faire rechercher une jeune fille, pour la prendre comme épouse. Il envoya des gens partout, qu'il fit accompagner par des peintres pour reproduire les traits de toutes les jeunes filles, qu'ils jugeraient assez belles, afin de pouvoir choisir celle qui lui plairait le plus. Cela pourtant, bien que l'Impératrice, sa femme, fut encore existante.

Ces envoyés étaient parvenus à découvrir le couvent, dont nous venons de parler; il s'y rendirent et en forcèrent l'entrée. A l'aspect de Ripsimé, ils furent éblouis par sa beauté. Ils firent immédiatement son portrait et l'envoyè-

rent à l'empereur. En voyant son portrait, Dioclétien s'éprit si ardemment de cette jeune fille, qu'il fit sans retard préparer de grandes fêtes,et ordonna de la lui amener en grande pompe.

Les saintes religieuses furent alarmées à cette nouvelle, elles s'abandonnèrent à la prière; mais ne trouvant aucun autre moyen pour échapper aux mains des païens, elles résolurent de prendre la fuite. Une petite compagnie de fugitifs se forma donc. Les religieuses étaient au nombre de soixante-dix, parmi elles se trouvaient quelques pieux prêtres. Cette petite troupe prit le chemin de l'Orient, s'éparpillant de côté et d'autre. Les uns se fixèrent sur les montagnes, les autres dans les plaines désertes; d'autres aussi dans les villes et dans les villages, mais se vouant tous à la vie de prière et de mortification. Une des religieuses, nommée Mané, se rendit dans la Haute-Arménie et se retira sur le mont Sébouh, dans la province de Taranaghi, où elle mena une vie austère. Une autre, nommé Nouné, s'en vint en Ibérie.

L'abbesse Kaïané, Ripsimé et trente-cinq autres religieuses, cherchèrent une retraite dans la province d'Ararat et arrivèrent tout près de la ville de Vagharchabad. Elles s'arrêtèrent là

et se réfugièrent dans une vigne, dont l'aire où était le pressoir, leur servit de demeure.

Quand Dioclétien connut l'évasion de ces pieuses filles, il entra dans une grande fureur et ne pensa plus qu'à trouver un moyen pour les faire tomber sous ses mains. Ayant donc appris, qu'elles s'étaient réfugiées en Arménie, il écrivit au roi Dertad, pour qu'il les fit rechercher et renvoyer Ripsimé à Rome. « Mais si, lui disait-il, elle vous plaît, gardez-la auprès de vous et faites-en votre femme. »

Dertad ordonna les recherches et finit par apprendre le lieu de retraite des religieuses. Il envoya immédiatement des soldats, qui cernèrent la vigne, afin qu'aucune d'elles ne pût s'échapper. Bientôt la nouvelle de la beauté de Ripsimé se répandit partout, et tout le monde accourait pour la voir. On rapporta la chose au roi, qui donna l'ordre de lui amener Ripsimé avec pompe. Les ministres de Dertad apportèrent alors à la jeune fille des vêtements magnifiques et des riches ornements de toilette pour qu'elle pût faire en triomphe son entrée dans la ville royale.

Tout cela mit dans les alarmes les pauvres saintes filles qui se recommandèrent à la protection divine. Kaïané vint remonter le courage de Ripsimé par ses conseils, et l'exhorta à tenir

en mépris toutes les grandeurs de ce monde et n'avoir en vue que Dieu seul, à qui elle avait voué sa vie et de ne pas l'abandonner pour un temps de gloire passagère. Ripsimé se sentit l'âme réconfortée, elle pria et ne se laissa point toucher par les paroles et les promesses des envoyés du roi. Dertad, voyant qu'elle faisait ainsi résistance à sa volonté, ordonna de la lui amener de force, décidé qu'il était de la prendre pour femme malgré elle. La sainte fille fut arrachée des bras de ses compagnes et conduite au palais du roi. On l'enferma dans la chambre nuptiale, et Dertad fit faire de grandes réjouissances pour fêter son mariage avec Ripsimé. Il entra dans la chambre où on l'avait enfermée, et la trouva en train de prier, se recommandant à la protection céleste. Il s'approcha d'elle, lui ouvrit les bras, mais elle était fortifiée par la grâce divine, et elle lui résista. Pendant plusieurs heures, une lutte s'engagea entre la faible jeune fille et le roi géant. Malgré sa force herculéenne, Dertad fut vaincu et Ripsimé resta victorieuse.

Dertad, tout honteux, sortit de la chambre et fit amener Kaïané. Il ordonna de la faire rester en dehors de l'entrée, et de l'obliger à dire à Ripsimé d'obéir et de se rendre à la volonté du roi. L'abbesse agit tout contraire-

ment. Elle supplia la jeune fille de ne pas oublier Dieu, et de ne pas perdre le bonheur éternel pour une couronne, qui n'avait qu'un temps. Les serviteurs du roi qui comprenaient la langue des Romains, voyant que Kaïané faisait tout le contraire de ce qu'exigeait Dertad, la frappèrent sur la bouche. Mais elle, sans y faire attention, parla encore plus fort, et supplia Ripsimé de résister jusqu'à la fin. Plus elle parlait, plus les gens du roi, redoublaient leurs coups. Ils en étaient arrivés à lui avoir déformé la bouche, et à lui avoir fait tomber les dents.

Le roi étant rentré dans la chambre, essaya encore de venir à bout de Ripsimé par la force; mais tous ses efforts furent vains. Le soir était survenu; Dertad, découragé, s'était arraché les habits et avait jeté par terre sa couronne royale, puis, désespéré, épuisé, il restait comme anéanti au milieu du désordre de la chambre. Ripsimé, elle aussi, avait ses modestes habits lacérés, mais elle avait pu résister et garder sa première pureté.

Laissant le roi abattu, brisé, elle courut à la porte de la chambre, l'ouvrit bien vite et, quoiqu'il fît nuit, elle se précipita dehors, traversa les files des serviteurs du roi, sortit du palais et, courant à travers les rues de la ville,

elle en eut bientôt franchi la grande porte. Elle courut à la vigne, où se trouvaient ses compagnes, elle les appela à haute voix, leur raconta la victoire, et leur prédit sa mort. Puis les quittant, elle se dirigea vers une hauteur de la route de Vagharchabad. Là, elle se jeta à genoux, et remercia Dieu de la protection qu'il lui avait accordée.

Dertad était resté honteux de sa déconfiture, mais, revenu de son engourdissement, fou de rage, il donna ordre, dans cette même nuit, de faire périr la belle Ripsimé, après lui avoir fait subir les plus cruelles tortures. Les gens du roi trouvèrent la sainte à l'endroit où elle était allée se mettre en prière; elle priait encore. D'abord, on lui coupa la langue, puis on la garrotta et on la coucha à terre. On lui promena le long du corps des torches enflammées, qui la faisaient souffrir atrocement; on lui creva les yeux et, enfin, on la coupa en morceaux.... Et sa belle âme s'envola au ciel.

Ses compagnes, apprenant la fin de Ripsimé, vinrent toutes ensemble pour recueillir ses restes; mais les gens du roi s'aperçurent de ce qu'elles faisaient et, se jetant sur elles, les passèrent au fil de l'épée. Elles étaient au nombre de trente-deux. Une seule d'entre elles, étant souffrante, était restée à l'endroit de leur demeure, les bourreaux s'y rendirent et la

massacrèrent. Puis, prenant les corps de toutes ces saintes, ils les jetèrent à travers champs, pour servir de pâture aux bêtes féroces et aux vautours.

Dertad, après avoir donné l'ordre de tuer Ripsimé, tomba dans une profonde et noire mélancolie. Ce n'était pas la honte d'avoir essuyé une pareille défaite de la part d'une jeune fille, qui le dévorait, mais il était nâvré de la douleur, d'avoir perdu pour toujours une jeune fille d'une aussi remarquable beauté. Un jour après, on vint lui demander ce qu'il ordonnait de faire de Kaïané, retenue prisonnière dans le palais avec deux de ses compagnes. Il crut tout d'abord, que c'était de Ripsimé qu'on lui parlait, et une lueur d'espérance lui passa par l'esprit; mais il s'aperçut aussitôt de sa méprise, et il ordonna d'arracher la langue à Kaïané, pour avoir conseillé à Ripsimé de lui désobéir et lui résister et ensuite de la mettre à mort. Kaïané et ses deux compagnes, après de longues et cruelles tortures eurent la tête tranchée. Telle fut la fin horrible de cette petite réunion dejeunes religieuses, dont l'héroïne fut Ripsimé. L'Eglise arménienne célèbre chaque année l'anniversaire du martyre de ces trente-sept saintes. C'est en l'an 301 qu'elles furent mises à mort.

S. GRÉGOIRE L'ILLUMINATEUR
ET LA RENAISSANCE DU CHRISTIANISME

(Ap. JC. 301)

Le martyre ou plutôt la perte de Ripsimé plongèa le roi Dertad dans la désolation. Pendant six jours il resta enseveli dans l'accablement d'une tristesse profonde. Le souvenir de la belle jeune fille ne le quittait jamais. Il voulut essayer de trouver quelque distraction à la chasse; il monta sur son char et prit le chemin de la campagne. A peine eut-il franchi la porte de la ville de Vagharchabad, suivi de toute la multitude de ses serviteurs, que sa raison s'obscurcit soudain. Il sauta de son char et, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il courut dans les champs et se sauva dans les lieux inhabités, malgré tout ce que firent ses gens pour le faire rentrer dans la ville. Puis, le roi, quelques uns des principaux personnages de son royaume et beaucoup de gens du peuple eurent à supporter toutes sortes de calamités comme une punition infligée par une puissance invisible.

La consternation régnait dans la ville de Vagharchabad, lorsque la sœur du roi, Khosrovitoukhd, eut une vision. Un ange lui apparut et lui dit que personne ne pourrait faire cesser les maux, qui affligeaient le roi et son peuple, si ce n'était Grégoire le Bahlav, qui était toujours vivant dans le puits profond d'Ardachad. Khosrovitoukhd raconta sa vision aux principaux personnages du pays; mais tout le monde se moqua d'elle. Après tant d'années que Grégoire avait été jeté dans ce puits, nul ne pouvait croire qu'il fût encore existant. Mais Khosrovitoukhd, ayant vu, le jour après, se répéter cinq fois cette vision, on se décida pourtant à envoyer le satrape Oda à Ardachad, pour vérifier si réellement Grégoire n'était point mort, et, dans ce cas, de l'amener dans la ville royale.

Oda se rendit, sans perdre de temps, à Ardachad. Il arriva au puits et, faisant glisser des cordages au fond, il demanda, en criant, à Grégoire de lui dire, s'il vivait encore. Grégoire saisit immédiatement les cordages et fit comprendre, qu'il était toujours vivant. Aussitôt on le hissa en haut, on lui mit des habits, et on l'amena à Vagharchabad, au milieu des acclamations du peuple étonné. Le roi et les grands personnages du royaume qui l'attendaient en dehors de la ville, se jetèrent à ses pieds et

lui demandèrent pardon pour tout ce qu'ils lui avaient fait souffrir. Grégoire les releva, leur prêcha l'Evangile et les exhorta à reconnaître le vrai Dieu. Ensuite il leur demanda, ce qu'ils avaient fait des corps des saintes martyres. Il furent surpris, en voyant que Grégoire connaissait déjà la mort des pieuses religieuses, et toutes les tortures qu'ils leur avaient fait subir, et lui montrèrent les endroits où leurs restes avaient été jetés. Malgré que neuf jours et neuf nuits se fussent écoulés depuis leur mort, les corps des saintes furent retrouvés intacts. On lui apporta des robes fort belles, et S. Grégoire en enveloppa séparément les cadavres des religieuses; puis il les fit transporter dans la vigne, et sous le toit du hangar où, pendant leur vie, elles avaient trouvé un refuge.

Dans ce même endroit et pendant soixante jours consécutifs, S. Grégoire prêcha la religion du Christ au roi et à tout le peuple, et les prépara à recevoir le baptême. C'est là aussi qu'il fit construire une chapelle, où l'on enterra les restes des saintes, après les avoir enfermés dans des cercueils. Puis S. Grégoire, avec l'autorisation et l'appui du roi, commença à renverser les idoles et détruire les temples. Partout où il allait, le peuple accourait entendre sa parole et se convertissait à la religion du Christ.

Conséquemment, il devint de nécessité pour l'Arménie de se choisir un Chef religieux, un pontife qui dirigeât la nouvelle Eglise nationale, qui en pût administrer le baptême et les autres sacrements aux nouveaux convertis. Dertad et les grands du royaume se réunirent à cet effet dans la ville royale de Vagharchabad, et élurent pontife S. Grégoire, qui dut, contre son gré, accepter de se rendre à Césarée, avec un nombreux cortège, pour être sacré archevêque des Arméniens par S. Léonce. S. Léonce, après avoir reçu la lettre du roi Dertad, réunit ses évêques et, devant une nombreuse assistance, proclama et consacra S. Grégoire pontife de l'Arménie.

S. Grégoire s'en revint en Arménie, suivi d'un grand nombre d'évêques et d'autres prêtres, qu'il pria de l'aider dans la tâche, qui lui incombait, de prendre une part de la responsabilité, dont il était chargé, et de répandre promptement partout les lumières de la religion du Christ. Le roi Dertad, la reine Achkhène et Khosrovitoukhd, la sœur du roi, accompagnés de tous les nobles et les grands du royaume, allèrent à sa rencontre. S. Grégoire prêcha encore, pendant plusieurs semaines, la doctrine de l'Evangile au roi et au peuple, et, quand il les eut instruits sur les vérités

de notre sainte religion, il les baptisa. En baptisant le roi Dertad, il lui donna le nom de Jean, parce qu'il avait rapporté de Césarée les reliques de S. Jean Baptiste.

Aussitôt le retour de Dertad et de Grégoire à Vagharchabad, on commença la construction de l'Eglise d'étchmiadzine, à l'endroit désigné par Grégoire même. Cette place lui avait été indiquée par Dieu dans une vision, qu'il avait eue. C'est cette église qui, depuis, est restée le siége pontifical de l'Arménie, autour duquel s'est groupée la nation, après la chûte du royaume.

Les efforts de S. Grégoire et du roi Dertad furent couronnés du plus grand succès; toute l'Arménie se convertit au christianisme, excepté pourtant quelques villages des frontières, où étrangers et arméniens demeuraient ensemble. Les couvents des religieux se multiplièrent, le nombre des églises s'accrut partout; une foule de personnes se vouaient au sacerdoce, les siéges épiscopaux florissaient, la bénédiction divine semblait s'étendre et planer sur notre pays.

S. Grégoire, voyant la prospérité religieuse du pays, s'éloignait de temps en temps et s'en allait dans le désert pour y trouver la solitude et se livrer à la vie contemplative.

C'est dans un séjour, qu'il fit au désert, qu'il découvrit, sur le mont Sébouh, la grotte où s'était retirée S.te Mané, l'une des anciennes compagnes de Ripsimé. Mais trois jours après avoir retrouvé la sainte, il la vit passer de vie à trépas. S. Grégoire l'enterra et, depuis cette époque, il allait, dans cette même grotte, passer le temps qu'il réservait à la vie de mortification.

Le roi Dertad ne pouvait supporter l'absence de Grégoire; il le conjurait sans cesse de ne pas l'abandonner ainsi lui et son peuple. Il apprit enfin que le saint avait deux fils, comme nous avons dit plus haut: Verthanès et Arisdaguès. Il les fit rechercher et venir à Vagharchabad. Puis il alla trouver S. Grégoire, et le pria de sacrer évêque son fils Arisdaguès, qui le remplacerait, quand il serait absent. De cette façon, le peuple n'aurait plus à rester sans chef religieux. S. Grégoire y consentit et, l'an 318, il prit Arisdaguès pour son vicaire.

A cette même époque, les Romains entraînés par la conversion de leur empereur Constantin, se convertissaient aussi au Christianisme. Quand Dertad apprit ce grand événement, il résolut d'aller à Rome pour en féliciter l'Empereur romain avec qui il était lié par l'amitié. Il

se fit accompagner par S. Grégoire, et se mit en route avec une magnifique escorte. Mais à peine arrivé dans la province de Daron, un envoyé de Mihran, roi des Ibériens, vint lui apporter la terrible nouvelle que Kétréhon, roi des peuplades du Nord, c'est-à-dire du pays des Huns et des Passils, dans les régions sarmates, avait, à la tête d'une grande arméet envahi l'Ibérie, mis en fuite le roi Mihran, e, dévasté tout le pays et fait un grand nombre de prisonniers.

Dertad s'arrêta alors quelque temps dans la province de Daron, et envoya bien vite le prince des Abahouni avec trente mille hommes en Ibérie. Celui-ci fondit sur l'envahisseur; le repoussa et le battit; lui fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels trois de ses princes; puis, après avoir pacifié le royaume, il y laissa une petite armée pour garder le pays, et retourna auprès de Dertad, qui l'attendait.

Dertad mit alors pour gouverneur de la province de Daron, le prince des Selgouni; puis, accompagné de S. Grégoire, d'Arisdaguès, d'Abbianus, évêque de Hark, et de douze grands princes du royaume avec toute leur suite et leur multitude de serviteurs, il reprit le chemin de Rome, où il fut reçu avec les plus grands

honneurs par l'Empereur et par le pape S. Silvestre. Il y resta un mois avec tout le monde qu'il avait emmené. Une alliance entre les Romains et les Arméniens fut signée, et S. Silvestre sacra S. Grégoire grand-pontife de tous les Arméniens. Dertad et S. Grégoire prirent congé del' Empereur et du Pape pour revenir en Arménie.



EVÉNEMENTS QUI SUIVIRENT LE RETOUR DE DERTAD

(Ap. JC. 319)

Pendant que Dertad allait à Rome trouver le pieux empereur Constantin, Chabouh, roi des Perses, trouvant le moment favorable, méditait la ruine de notre pays. Sachant que les peuplades du Nord, qui, naguère, avaient essuyé une défaite complète, ne pouvaient aspirer qu'à se venger de leur vainqueur; il leur envoya des émissaires, pour les exciter à envahir l'Arménie d'un côté, pendant que lui-même l'envahirait de l'autre. Il en envoya même à Selough, chef de la Maison des Selgouni, pour lui faire les plus belles promesses, afin de le décider à allumer la rébellion dans le royaume d'Arménie. Selough, séduit par ses promesses, tua son propre gendre, le vieux prince Oda, de la famille des Amadouni; qui avait élevé Khosrovitoukhd, la sœur du roi, et se mit en révolte.

En même temps, Kétréhon, roi des Huns et des Passils, réussit à gagner le prince des Aght-

zenik, que Dertad avait placé pour garder le pays des Ibériens. Ce prince abandonna l'Ibérie et s'en alla dans le pays des Abahouni, où il prêta main forte au rebelle et brigand Selough. Alors Kétréhon, libre de ce côté, se dépêcha d'entrer en Arménie avec sa multitude de soldats.

Dertad arrivait de l'occident, et quand il vit son royaume bouleversé par la rébellion de ses princes, il fut profondément affligé. Il ne se découragea point pourtant et réunit ses troupes pour défendre ses Etats. Ses préparatifs n'étaient point encore effectués complètement que Kétréhon franchissait les frontières de l'Arménie et gagnait la province de Daron.

Dertad, se voyant alors acculé, prit avec lui le peu de troupes qu'il avait, les divisa en plusieurs corps, qu'il envoya contre l'ennemi en leur faisant prendre des directions différentes, et, à la tête de seize mille hommes, se jeta, lui, sur le front de bataille de Kétréhon. Le choc fut terrible et rien ne lui résista. L'ennemi fut rejeté dans la forêt, où il perdit une grande partie de ses hommes. Les fuyards voulurent tomber sur les villages, mais ils furent rencontrés par les soldats de Dertad qui les exterminèrent. Dans ce seul jour, plus de quatre mille ennemis trouvèrent la mort.

Cette défaite rendit fou de rage le superbe Kétréhon, qui n'en perdit pas courage néanmoins. Il rallia ses troupes, s'enfonça dans la campagne, et fit dire à Dertad qu'il allait saccager le pays et qu'il l'empêcherait de retourner chez lui, s'il ne lui rendait pas les prisonniers qu'il lui avait faits et ne lui payait pas une certaine somme. Dertad ne répondit pas à cette menace. Il tomba encore avec ses troupes sur l'armée de Kétréhon, dont il fit un grand carnage et mit le reste en fuite. La nuit étant survenue, les Arméniens s'arrêtèrent auprès d'une rivière, laissant l'ennemi se rallier tranquillement de l'autre côté. Au matin, Kétréhon repassa la rivière et tomba à l'improviste sur les Arméniens, qui restaient inactifs. L'alarme fut donnée, tout le monde prit les armes et bientôt l'ennemi dut reculer encore. Mais le commandant des Huns ranima le courage de ses soldats et les poussa contre la tente du roi Dertad. Tous étaient décidés à périr ou à tuer le roi d'Arménie, dont le bras vigoureux leur avait causé tant de dommage. Leur projet réussit en partie; ils arrivèrent auprès de la tente, où se tenait Dertad, ils en tuèrent les gardes et ils allaient y pénétrer, lorsque, comme un coup de foudre, Dertad lui-même sortit et abattit les audacieux qui s'en étaient approchés. Il extermina les autres,

mais en même temps il reçut une blessure à l'épaule gauche, de la main même du chef des Huns. Furieux de cette blessure, il leva son bras et, par un coup bien porté, il coupa en deux le téméraire général. Puis, avec ses braves, il mit en déroute toute l'armée de Kétréhon, qui laissa, dans ces différents combats, plus de seize mille hommes sur le champ de bataille.

Délivré de l'ennemi de ce côté, il voulut arrêter la révolte du prince Selough. Il savait qu'il s'était fait l'allié de Chabouh, roi des Perses, qui l'avait excité, ainsi que le roi Kétréhon, à prendre les armes contre lui, Dertad, en leur promettant son secours et en les assurant que lui-même envahirait l'Arménie d'un autre côté. Chabouh ne se montrait pas encore et ce n'était pas sans satisfaction que Dertad voyait que Chabouh ne tenait nullement ses promesses. Cependant il prenait ses précautions et exerçait ses soldats pour les opposer aux forces du roi des Perses. Sur ces entrefaites, on vint le prévenir que les peuples du nord formaient leurs légions du côté des Aghouank, pour lui faire encore une fois la guerre. On l'informa aussi que Chabouh ne remuait pas. Alors il prit le parti de ne pas les attendre et de marcher contre eux, d'essayer de les surprendre et de les battre comme autrefois

avait fait son père Khosrov. Mais le prince Selough lui donnait à réfléchir. Selough avait fortifié sa ville appelée Oghagan. Il assurait un refuge à ses soldats chez les habitants de la montagne nommée Sim. Il avait troublé tout le pays, il résistait au roi et, près de la montagne, il mettait tout le monde dans l'inquiétude.

Alors le roi, s'adressant à toutes les Maisons satrapales de l'Arménie, leur dit: « Si quelqu'un m'amène le chef des Selgouni, je lui donnerai en toute et perpétuelle souveraineté les villages, les établissements et toute la puissance et l'autorité de la Maison des Selgouni. »

Le prince Mamcoun, de la famille des Djène, se présenta. Il se fit accompagner de toute sa suite et s'en alla sur les limites de la province de Daron, comme s'il s'était mis en état de révolte contre le roi. Aussitôt après, il envoya des hommes à pied prévenir le chef de la Maison des Selgouni que Dertad s'était enfoncé dans le pays des Aghouank. « Le roi Dertad est en grand péril, lui fit-il dire, c'est ce qui l'a fait gagner le pays des Aghouank pour faire la guerre aux habitants du pied de la montagne. Nous devons tous deux songer à ce qu'il nous faut faire et mettre en exécution ce que nous aurons décidé. J'ai pensé que je devais faire

alliance avec toi pour tirer vengeance des injures que m'a faites le roi. » Le chef des Selgouni fut ravi de cet événement; il accueillit Mamcoun et reçut son serment d'alliance. Il ne voulut pas cependant le garder dans la ville avant d'avoir vu comment il tiendrait son serment et comment il remplirait les conventions faites. Mais Mamcoun, à force d'habileté, finit par inspirer la plus grande confiance à Selough, qui le considéra dès lors comme un fidèle auxiliaire et lui donna pleine liberté d'entrer dans le fort et d'en sortir à sa volonté.

En même temps, Dertad, avec toutes ses forces armées, se dirigea du côté des Aghouank. Il trouva les légions des peuples du Nord réunies dans la vallée des Carcaratzi. Il tomba sur elles à l'improviste. Les deux parties en vinrent aux mains. « Dertad, dit Moïse de Khorène, combat en géant, et fait un massacre des ennemis. Je ne trouve pas de termes pour dire à quel point il a le bras agile. Je ne puis dire combien il abat d'ennemis qui roulent à terre, tels les poissons retirés du filet par le pêcheur chanceux sont jetés à terre et rebondissent sur le sol. »

Mais les ennemis qui voyaient tomber tous les leurs, ne perdirent point courage pour cela. La rage leur monta au cœur et, plutôt que de

fuir, on les vit tenir ferme et combattre en désespérés, comme des êtres qui ne se souciaient plus de la vie et méprisaient la mort. Les Arméniens perdirent aussi bien des braves et bien des vaillants personnages d'un rang élevé. Ardavazt, quoique bien avancé en âge, se battit lui-même comme un jeune homme. Lui aussi fit connaître aux ennemis autant que le roi Dertad la force de son bras. On le trouva partout où le danger était plus violent. Il fut blessé et succomba sur le champ de bataille.

A la vue de tous les braves tombés autour de lui, Dertad s'enflamma. Il leva son glaive terrible, frappa de tous les côtés et joncha le sol de cadavres. Rien ne résista à ses coups furieux. Il allait partout, devancé par la terreur et la mort. Kétréhon, le roi des Passils, lui aussi de haute taille et d'une force extraordinaire, portait une armure que les traits ne faisaient qu'effleurer. Il vit le carnage que faisait Dertad et poussa son cheval contre lui. Il prit à l'arçon de la selle de son cheval une corde en nerf garnie de peau de mouton et la lança sur le roi, qu'il saisit aussi par les épaules, d'autant plus facilement que Dertad venait de lever le bras pour frapper quelque ennemi. Celui-ci était d'ailleurs couvert aussi d'une solide armure et de cottes de mailles, sur lesquelles les traits

ne laissaient pas même de traces. Mais le roi des Passils ne put ébranler le Géant avec les mains. Il s'attaqua au poitrail du cheval. Dertad ne chercha point à éperonner son cheval, il saisit la corde avec la main gauche et se dégagea. Et soudain, frappant Kétréhon d'un coup de son glaive à deux tranchants, il le coupa en deux et, du même coup, il abattit la tête de son cheval.

Les soldats de Kétréhon en voyant leur roi et chef frappé de cette façon par un bras si terrible, furent pris de terreur et prirent la fuite. Dertad les poursuivit, il en tua encore un grand nombre et repoussa ce qu' il en restait jusqu'au pays même des Huns. A la fin, l'ennemi demanda la paix. Dertad consentit à la leur accorder; mais, selon les lois et coutumes de ses aïeux, il leur prit des otages. Il retourna en Arménie moins glorieux de sa grande victoire qu'affligé des pertes énormes qu'avaient faites ses troupes, et affligé surtout d'avoir vu périr la foule de ses vaillants officiers, parmi lesquels se trouvait Ardavazt Mantagouni.

Pendant que Dertad faisait ainsi la guerre, le prince Mamcoun, entré désormais dans les bonnes grâces du chef des Selgouni, le décida un jour à sortir de sa forteresse et à aller à

la chasse des fauves. Au milieu de la chasse, Mamcoun arma son arc et lança une flèche sur le chef des Selgouni, qui le perça de part en part et l'étendit roide par terre. Aussitôt après, il se dirigea avec tous ses gens vers la porte de la forteresse, l'occupa et chargea de fers tous ceux qui s'y trouvaient. Mamcoun fit périr tous les Selgouni pour anéantir toute cette Maison. Deux d'entre eux purent cependant échapper au massacre et s'enfuirent dans la province de Dzop. Mamcoun, alors, informa le roi de l'issue de son entreprise. Dertad en éprouva une grande joie et lui expédia sur-le-champ les lettres et titres de souveraineté. Mamcoun fut fait satrape au lieu et à la place du rebelle Selough, et la satrapie de Mamcoun fut appelée satrapie des Mamcounian. Dertad ordonna pourtant qu'on ne fît plus aucun mal et qu'on ne causât plus aucun dommage aux Selgouni qui avaient survécu.

Dertad avait soumis les peuples du Nord; il voulait maintenant déclarer la guerre à Chabouh, roi des Perses. Il fit pour cela les préparatifs nécessaires; il leva des troupes nombreuses et pour remplacer Ardavazt, tombé dans la dernière bataille, il choisit quatre autres chefs d'armées. Il prit d'abord Mihran, le roi d'Ibérie, devenu chrétien et pour cela même

jouissant de toute sa confiance, à qui il donna le commandement de l'armée de l'Ouest. Il confia celui de l'armée du Sud à Manadjihr, chef de la Maison des Rechdouni, et celui de l'armée de l'Est à Vahan, chef de la Maison des Amadouni.

Dertad avait été victorieux partout; il était prêt à soutenir la guerre contre Chabouh. Il hésitait cependant à l'entreprendre ou plutôt il n'osait pas la déclarer avec ses seules forces. Son armée, du reste, avait subi des pertes considérables tant en soldats qu'en satrapes. Mais les Romains avaient pris les armes contre les Perses, et ils marchaient avec une innombrable armée contre Chabouh, par la Syrie.

Dertad en profita. Il fondit sur les provinces septentrionales des Perses et se rendit maître de toutes les places qui avaient été, auparavant, sous la domination du roi d'Arménie et dont le roi des Perses s'était emparé. Il entra aussi dans l'Aderbadagan, prit la ville de Tavréj, qu'il fit rebâtir et fortifia.

Mais les Romains, après leur victoire sur les Perses, après le saccage de leur pays, finirent par faire la paix avec eux. Dertad jugea, de son côté, qu'il valait mieux pour lui de ne pas continuer la guerre et il conclut aussi la paix avec Chabouh. Il plaça des gouver-

neurs dans tous les pays qu'il avait conquis, et s'en retourna en Arménie.

C'est à cette époque qu'apparut Arius. Il prêchait son hérésie; il niait la divinité du Christ. L'empereur Constantin lança alors un édit qui enjoignait à tous les évêques de se réunir à Nicée, dans la Bithynie. Il adressa également une missive à notre roi Dertad pour l'inviter à se rendre avec S. Grégoire à ce Concile. Mais Dertad ne répondit pas à cette invitation, car il craignait que Chabouh, profitant de son absence, ne vînt, selon l'habitude des payens, à violer les traités. Il ne voulut donc pas quitter le pays. S. Grégoire lui-même ne voulut pas non plus se rendre au Concile, de peur de s'y voir rendre de trop grands honneurs à cause de sa réputation de glorieux confesseur. On l'y appelait pourtant avec instance, car on avait le plus vif désir de l'y voir. Dertad, donc, et Grégoire envoyèrent Resdaguès pour les représenter et remettre leur profession de foi. Resdaguès fut reçu à Nicée avec magnificence. Ce saint prélat revint en Arménie après qu'Arius eût été anathématisé et envoyé en exil; il rapporta avec lui la profession orthodoxe et vingt chapitres ou canons émanés du Concile. Grégoire en fut au comble de la satisfaction; il

ajouta de lui-même quelques courts articles à ceux du Concile pour le bon ordre de sa diocèse.

En ce même temps, Dertad acheva la construction du fort de Karin. Il employa pour cela des pierres de taille très-dures qu'il scella avec du fer et du plomb. Au milieu de cette forteresse, il bâtit une résidence d'été, ornée de colonnes et décorée de magnifiques bas-reliefs. C'est pour sa sœur Khosrovitoukhd qu'il fit bâtir cet édifice, où l'on traça une inscription en grec pour la rappeler à la mémoire de tous.

Il n'y avait que dix-sept ans que Dertad était roi de l'Arménie, quand S. Grégoire, notre père selon l'Evangile, vint s'asseoir sur le siège apostolique de S. Thadée. Après avoir éclairé toute l'Arménie des lumières de la foi et dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, pourvu tout le pays d'évêques et de docteurs, S. Grégoire, qui aimait la solitude et qui voulait vivre avec la plus parfaite tranquillité d'esprit pour n'être point troublé dans ses entretiens avec Dieu, vint se fixer dans le canton de Taranaghi. Il se retira sur le mont Sébouh, comme déjà nous l'avons dit, et prit la grotte de Mané pour demeure. Mané était une des compagnes des saintes Ripsiméennes, comme nous l'avons déjà dit. Quand ces pieuses filles vinrent en fugitives demander un asile dans notre pays, elle

ne les avait pas suivies; elle s'était réfugiée dans la grotte d'un roc du mont Sébouh qui, depuis, prit à cause d'elle le nom de grotte de Mané. C'est donc dans cette grotte que S. Grégoire vint chercher le calme d'esprit auquel il aspirait. Il descendait de temps en temps de la montagne et parcourait le pays pour maintenir son peuple dans la foi chrétienne. Mais il ne se montra plus que rarement quand son fils Resdaguès fut nommé évêque et devint son vicaire. Lorsque celui-ci fut revenu du Concile de Nicée, S. Grégoire ne quitta plus la grotte de Mané. On ne le revit plus et personne ne soupçonna sa fin dernière. Après plusieurs années de cette vie de recueillement qu'il menait là, il s'endormit dans le sein de Dieu. Des pâtres le trouvèrent un jour sans vie et l'enterrèrent à l'endroit même sans savoir qui il était. Les restes de S. Grégoire, qu'on a surnommé l'Illuminateur des Arméniens, demeurèrent ignorés pendant un grand nombre d'années. Ce n'est que longtemps après que le lieu, qui les gardait, fut révélé à un anachorète, nommé Carnigh, et c'est alors qu'ils furent transférés au village de Tortan.

S. Grégoire l'Illuminateur occupa le trône patriarcal pendant trente ans.

Le roi Dertad, après une vie exemplaire,

après une vie d'austérité et de vrai chrétien, affligé de voir que ses princes ne suivaient pas les exemples de ses pasteurs ni ses propres exemples de chrétien sincère, et ne tenaient nul compte de ses exhortations; las de vivre dans un monde de corruption et de mensonge, se retira, lui aussi, dans la grotte qui avait servi de retraite au saint patriarche, S. Grégoire l'Illuminateur, bien décidé à ne vivre plus que pour Dieu. Les grands du royaume se réunirent, se consultèrent et envoyèrent dire au roi que c'était la volonté du peuple qu'il quittât la montagne, s'il voulait conserver la couronne. Le pieux roi refusa formellement de quitter sa retraite et des conseillers perfides lui firent prendre un breuvage, qui l'empoisonna. Ainsi mourut ce souverain dont la vie avait été consacrée toute entière à Dieu. Il était alors âgé de quatre-vingt-cinq ans; il avait régné cinquante-six ans.

La reine Achkhène et Khosrovitoukhd terminèrent leur existence en odeur de sainteté dans leur résidence de Karni.

KHOSROV II.

(Ap. JC. 342)

Quand Dertad fut mort, le pays resta un moment plongé dans l'anarchie. S. Grégoris, fils de Vertanès fils aîné lui-même de S. Grégoire, fut massacré par des révoltés du pays des Aghouank et de la province de Païdagaran. Ce S. Grégoris avait été nommé évêque de ces contrées. Pendant toute la durée de son pastorat, il fut par sa conduite un exemple pour les gens du pays et montra qu'il avait hérité toutes les vertus de son père et de son aïeul. Mais aussitôt que Dertad eut disparu de la scène du monde, les gens perfides et faux de ces pays, n'eurent plus aucune crainte ni aucun besoin de dissimuler. Irrités contre le saint prélat qui les avait réprimandés bien des fois à cause de leur mauvaise conduite, ils résolurent de se défaire de lui et le firent périr.

Grégoire n'était plus. Sanadrough, prince issu de la famille des Archagouni, s'empara

aussitôt de la souveraineté. Il occupa la ville de Païdagaran et voulut régner sur toute l'Arménie. De même, Pagour, prince des Aghtznik, crut qu'il pourrait être au moins un prince indépendant. N'étant pas de la famille des Archagouni, il ne songeait nullement à devenir roi. Pour réussir dans son entreprise, il fit alliance avec Ormizt, roi des Perses.

A cette époque, Vertanès, fils aîné de S. Grégoire, occupait le siège patriarcal de l'Arménie; car Arisdaguès avait été tué par des méchants, qui ne pouvaient voir ses vertus ni supporter ses réprimandes.

Les satrapes et tous les nobles du royaume, voyant les dangers que courait la patrie, se réunirent auprès du patriarche Vertanès et, après s'être consultés, décidèrent de nommer roi d'Arménie Khosrov, le fils du roi Dertad. Pour que ce roi fût reconnu et pour n'avoir rien à redouter ni des factieux du pays, ni du roi des Perses, ils demandèrent la protection de l'Empereur Constance, fils de Constantin. Ils mandèrent en conséquence auprès de cet empereur, deux des personnages les plus considérables de la nation avec de riches présents et porteurs d'une lettre ainsi conçue:

« Vertanès, primat des évêques, les évêques qui relèvent de lui et tous les satrapes de la

noble Arménie, à notre empereur et maître Constance, Salut!

« Souviens-toi du traité d'alliance conclu entre ton père Constantin et notre roi Dertad, et n'abandonne pas au pouvoir des Perses infidèles notre pays qui t'appartient. Que tes armées nous donnent leur aide et leur appui pour mettre Khosrov, fils de Dertad, sur le trône! Dieu a fait des Romains, non seulement les maîtres souverains de l'Europe, mais aussi de tous les pays qui bordent la Méditerranée. La crainte et le respect qu'inspirent leur puissance se sont répandus jusqu'aux extrémités de la terre. Nous demandons à Dieu d'étendre de plus en plus leur domination. Nos vœux vous accompagnent. »

Constance fit bon accueil à cette lettre et envoya Antiochus, son préfet du palais, à la tête d'une puissante armée, porter la lettre qui suit. Antiochus était en même temps chargé de remettre le manteau de pourpre et la couronne royale au fils de Dertad.

« Constance-Auguste, empereur, au grand Vertanès et à tous ses compatriotes, Salut!

« J'envoie des légions à votre aide et je donne l'ordre de proclamer roi de votre pays Khosrov, fils de votre dernier roi Dertad. Je veux que votre royaume soit administré

sagement et que vous nous serviez avec fidélité et loyauté. Soyez heureux ! »

Dès son arrivée, Antiochus mit la couronne royale sur la tête de Khosrov et le proclama roi d'Arménie. Il plaça à la tête des armées les quatre chefs qu'avait lui-même désignés Dertad, de son vivant, après la mort de son père adoptif Ardavazt Mantagouni, qui avait été jusqu'alors le seul chef de toutes les armées de l'Arménie. Les quatre chefs d'armées, nommés par Dertad, étaient, comme nous l'avons dit plus haut, Mihran, gouverneur et roi d'Ibérie, Vahan, chef de la famille des Amadouni, Manadjihr, chef de la famille des Rechdouni et Pacarad, qui commandait le corps d'armée de l'occident. Antiochus leur partagea de cette façon leurs commandements. Il envoya Manadjihr avec l'armée du sud et celle de la Cilicie, dans les régions de l'Assyrie et de la Mésopotamie; Vahan, chef de la famille des Amadouni, avec l'armée de l'orient et les légions galates, dans les régions de l'Aderbadagan pour protéger cette province contre les attaques du roi des Perses.

Ensuite Antiochus amena Khosrov dans la ville d'Ardachad, qui devait être la capitale du royaume. Puis, se faisant suivre de Mihran et de Pacarad à la tête de leurs armées, il marcha avec toutes les légions grecques contre Sana-

drough. Celui-ci avait rempli la ville de Païdagaran des troupes perses et était accouru se réfugier auprès de Chabouh avec les satrapes des Aghouank. Antiochus, voyant Sanadrough fuir devant lui, arrêta sa marche, puis, laissant des troupes dans le pays pour pacifier toutes ces contrées, il revint sur ses pas, perçut les tributs et retourna près de l'empereur.

Manadjihr était parti en Assyrie avec l'armée du Sud et les légions de la Cilicie, comme nous l'avons rapporté. Il livra bataille au prince Pagour, le défit complètement et mit en fuite les Perses qui étaient venus à son aide. Il adressa à Khosrov le fils de Pagour lui-même, Hécha, chargé de chaînes, qu'il avait fait prisonnier, ainsi qu'une jeune fille, la sœur de Hécha. Il fut sans pitié pour les gens de la province qu'il venait de soumettre, et fit passer au fil de l'épée non-seulement ceux qui avaient pris les armes, mais encore les simples paysans qui étaient restés à leurs champs. Manadjihr envahit de même la province de Medzpine. Il saccagea tout le pays et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient huit diacres du grand évêque Jacques de Medzpine. Aussitôt le pieux évêque accourut auprès de Manadjihr; il le pria, le supplia de délivrer cette foule de prisonniers innocents de tout crime. Mais Manadjihr de meura sourd

aux prières du saint évêque, il allégua qu'il exécutait les ordres du roi.

Jacques s'en fut alors implorer le roi Khosrov et lui demanda la liberté des captifs. Manadjihr, encore plus irrité de voir le saint évêque recourir au roi et excité aussi par les habitants du pays, fit jeter dans la mer les huit infortunés diacres qu'il avait chargés de fer. Quand Jacques connut cet acte barbare, il fut au comble de l'indignation et s'en retourna. Il gravit la montagne, d'où l'on découvrait le pays des Rechdouni, et il maudit Manadjihr et son canton.

« La justice de Dieu, dit Moïse de Khorène, ne tarda pas à se faire sentir. Comme Hérode, Manadjihr fut accablé de maladies et de chagrins. Le sol du canton, si fertile auparavant, à cause de l'abondance des eaux qui l'arrosaient, se changea en un terrain tout imprégné de sels. Son ciel, selon l'Ecriture, devint un ciel de plomb et la mer, toujours en fureur, envahit et occupa toute sa campagne. A l'aspect de ces fléaux, le grand Vertanès et le roi Khosrov ressentirent un grand courroux et ordonnèrent de délivrer les captifs, de faire pénitence et d'implorer l'évêque de détourner la colère de Dieu. Jacques sortit de ce monde, et le fils et successeur de Manadjihr par son repentir réel, par ses larmes, par l'intercession du saint évêque, put obtenir miséricorde pour lui et son pays et les fléaux cessèrent. »

Khosrov était petit de taille et n'avait point l'esprit actif. Il ne faisait aucun cas de la valeur militaire et ne se rendit point célèbre, comme son père Dertad, par ses actions d'éclat. Il n'essaya point de reconquérir les pays soustraits à son pouvoir par Chabouh, roi des Perses. Il préféra jouir d'un repos absolu et fit la paix avec lui. Il le laissa maître souverain de toutes ses provinces et même il lui paya tribut. Il ne trouvait de plaisir que dans la chasse. C'est pour cela qu'il planta, près du fleuve Eleuthère, une forêt qui, depuis, porta son nom. Elle s'appelait forêt de Khosrov ou Khosrovaguèrd. Le site lui plut tellement qu'il bâtit une cité sur une hauteur tout près de cette forêt. Il s'y fit construire un palais entouré d'ombrages et y transporta sa cour. Cette ville fut appelée, en langue persane, Touine, c'est-à-dire Colline. Il abandonna alors Ardachad, parce que l'air y était malsain et tout plein d'exhalaisons fétides qui le rendaient malade. Les habitants d'Ardachad se prêtèrent fort volontiers à ce changement de résidence.

Pendant que Khosrov s'occupait à construire cette ville, Chabouh, roi des Perses, à l'instigation du prince Sanadrough, envoya secrètement des émissaires parmi les populations du Nord du Caucase, et les poussa à envahir l'Ar-

ménie. Ces populations barbares qui connaissaient l'apathie de Khosrov, accoururent et entrèrent au nombre de vingt mille dans l'Arménie. Elles avaient à leur tête une espèce de géant, un homme d'une taille extraordinaire armé de toute pièce et recouvert d'une cuirasse de feutre épais.

La nouvelle de cette invasion alarma extraordinairement Khosrov qui donna immédiatement l'ordre à tous ses chefs d'armées de se préparer à la guerre. Lui-même se mit en même temps à la tête de son corps d'armée du midi. Manadjihr, qui avait le commandement, venait de mourir. Mihran, avec le corps d'armée du Nord, passa l'Arax et se porta vers l'Occident. Pacarad et Vahan, avec les corps d'armée de l'Est et de l'Ouest, se dirigèrent vers le Nord, afin de surprendre l'ennemi du côté qu'il prendrait pour venir contre eux. Mais les ennemis furent informés de l'endroit où se trouvait le roi, ils se jetèrent soudain sur lui, taillèrent en pièces l'armée du Sud et tuèrent Mihran. Ils mirent en déroute les troupes qui voulaient leur opposer quelque résistance et forcèrent ainsi le roi à chercher son salut dans la fuite. Khosrov, se réfugia dans le pays de Dzop. Les bandes du Caucase, après leur victoire, s'avancèrent dans l'intérieur de l'Arménie et vinrent mettre le siège devant Vagharchabad. Ils allaient commen-

cer l'assaut de la ville, lorsqu'à l'instant, Pacarad et Vahan, arrivant avec leurs soldats, les prirent par derrière et, sans perdre le temps, tombèrent sur eux et les repoussèrent contre la position difficile d'Ochagan, sans même leur laisser tirer leurs flèches selon l'habitude de leur tactique. Le lieu était hérissé de difficultés, plein de pierres et de rocailles; le péril était bien grand pour l'ennemi. Ne pouvant éviter le combat, ils s'y préparèrent avec rage et firent des efforts acharnés pour repousser les Arméniens. Leur chef, le géant, se fiant à sa force et, fort de la solidité de son armure, faisait mordre la poussière à un grand nombre des nôtres. Nul ne pouvait résister aux coups qu'il portait. Et pourtant les braves Arméniens, attentifs au moindre de ses mouvements, cherchaient le moment pour se précipiter sur lui et le terrasser, mais ils ne pouvaient lui faire aucun mal. C'est alors que le courageux Vahan Amadouni, jetant ses regards sur la grande église d'Etchmiadzine, bâtie par S. Grégoire, s'écria: « Aide-moi, Grand Dieu!... Toi, qui as fait arriver droit au front du superbe Goliath la pierre lancée par David, dirige aussi mes traits contre l'œil de mon terrible ennemi! » Le Ciel entendit sa prière. Il lança aussitôt sa lance contre le nouveau Goliath et le renversa de son cheval.

Les Arméniens reprirent courage, ils se précipitèrent sur les ennemis, en massacrèrent un grand nombre et mirent le reste en fuite. Enfin victorieux, ils entrèrent dans le pays de Dzop et se rendirent auprès du roi. Sans esprit de jalousie ou de rivalité, Pacarad rendit un fidèle témoignage à Kosrov de l'action d'éclat que Vahan avait accomplie. Aussi le roi donna-t-il à Vahan, le lieu qui avait servi de champ de bataille, et le fort d'Ochagan où Vahan avait fait preuve d'une intrépidité si grande. Ensuite Khosrov plaça Cardchouïl Makhazouni au poste de Mihran, qui avait trouvé la mort en combattant. Ce prince Cardchouïl était le chef de la Maison des Khorkhorouni. C'est le prince Zoura, fils de Manadjihr et chef de la Maison des Rechdouni, qui fut désigné pour prendre le commandement de l'armée du Sud.

Après ces événements, Khosrov, ayant la persuasion que Chabouh roi des Perses donnait la main à ses ennemis, les peuples du Nord, rompit la paix avec lui et refusa de lui payer le tribut particulier qu'il lui servait. Il donna ce même tribut à César et en reçut par contre des légions pour se défendre contre Chabouh. Mais il mourut peu de temps après. Il avait régné neuf ans. On l'inhuma dans le fort d'Ani, près de son père. C'était là que les rois avaient leurs tombeaux.

DICRAN II.

(Ap. JC. 353)

Après la mort de Khosrov II, S. Vertanès, le patriarche, réunit en assemblée tous les satrapes du pays et tous les chefs d'armée pour délibérer de faire, par l'entremise de l'empereur des Grecs, couronner roi d'Arménie, Diran, fils de Khosrov. Avec l'assentiment de tous, il confia la régence du royaume à Ardachir Gamsaragan, comme en étant le personnage le plus considérable et comme en ayant le rang le plus élevé après le roi. Ensuite il se rendit auprès de l'Empereur pour le prier de mettre Diran, qu'il accompagnait, sur le trône de l'Arménie.

Aussitôt que Chabouh fut instruit de la mort de Khosrov et de la démarche de Diran près de l'empereur, il leva un grand nombre de troupes et les mit sous le commandement de son frère Nersèh, qu'il avait l'intention de faire roi de l'Arménie. Il croyait trouver le pays sans chef et dans l'anarchie. Mais Archavir Gamsaragan, qui savait que les Perses venaient envahir le

royaume, marcha à la rencontre de Nersèh avec les satrapes et toutes les forces arméniennes. Il le rencontra dans la plaine de Mérough où il lui livra une bataille acharnée. Un grand nombre de satrapes trouvèrent la mort dans ce combat terrible. On ne savait pas de quel côté allait pencher la victoire, quand, à la fin, les Arméniens mirent les Perses en fuite et demeurèrent les vainqueurs.

Diran ayant été couronné roi d'Arménie par l'Empereur Constance, fils de Constantin, revint de Constantinople dans son royaume. Ne voulant plus être inquiété par le roi Chabouh, il conclut un traité de paix avec lui et s'engagea à lui payer un tribut particulier, en même temps qu'il payait aussi un tribut aux Grecs. Diran passa sa vie dans la mollesse et ne se rendit point célèbre par aucune grande action. Loin d'imiter les vertus de ses aïeux, il s'écarta même de toute piété. Comme il redoutait d'être repris par le patriarche Vertanès, c'est en secret, hypocritement, qu'il se livra à tous les vices de la débauche.

Diran eut trois fils; Ardachès, qui eut un fils qu'il nomma Dirit; Archagh, qui fut roi depuis; et Dertad, dont est né Knèl, et qu'on mit à mort à Constantinople.

Le patriarche Vertanès était alors arrivé à

al fin de sa carrière. Après avoir occupé le siège patriarcal pendant quinze années, il rendit son âme à Dieu. Ses restes furent portés et déposés au village de Tortan. C'était pendant la troisième année du règne de Diran. Houssigh, fils de Vertanès, remplaça son père sur le siège patriarcal et suivit fidèlement les préceptes de vertu de ses aïeux.

Les peuplades du Nord envahirent de nouveau l'Arménie. Diran, qui ne se sentait pas assez fort pour les repousser, invoqua le secours de Chabouh, roi des Perses, qui, voulant établir des liens d'amitié avec notre roi, lui accorda le secours de ses armées et le délivra ainsi de l'invasion des barbares.

L'impie Julien avait succédé à Constance. Il déclara la guerre aux Perses. Il se trouvait en Mésopotamie avec ses légions. Il voulut passer l'Euphrate sur le pont de bateaux, qui y avaient jeté les Perses. Ceux-ci rompirent aussitôt les cordes et les amarres qui retenaient ce pont et arrêtèrent les Romains. De plus, ils fortifièrent leurs retranchements de l'autre côté du fleuve, dont ils défendirent le passage. Julien, voyant qu'il lui serait bien difficile de franchir l'Euphrate, envoya demander des secours nécessaires à Diran. Celui-ci, sans respect pour le traité qu'il avait conclu avec Chabouh, vint rejoindre

Julien, fondit sur les Perses qui gardaient le passage du fleuve, les délogea de leurs retranchements et rétablissant le pont, y fit passer les Romains.

Pour récompenser Diran du service qu'il venait de lui rendre, Julien le combla de grands honneurs, mais en même temps il lui demanda de le suivre en Perse. Diran s'excusa de ne pouvoir le faire en prétextant qu'il se sentait trop affaibli pour monter à cheval. Julien n' insista pas, mais il commença à se méfier de Diran et il exigea de lui des troupes et des otages. Diran lui donna l'armée du Sud que commandait Zoura, chef de la Maison des Rechdouni. Quant aux otages, comme il chérissait particulièrement son second fils Archagh, il livra à Julien son troisième fils Dertad, avec sa femme et ses enfants, ainsi que son petit fils Dirit, enfant de son fils aîné Ardachès, déjà décédé. Julien envoya tous ces otages à Constantinople, à l'exception de Dirit, qu'il fit retourner en Arménie. Il lui remit un tableau où l'on avait peint son portrait, c'est-à-dire plutôt l' image de l'empereur avec celles de quelques démons, en lui enjoignant d'exposer ce tableau dans l'église, du côté de l' Orient. Il lui ajouta en même temps: « Tous les peuples soumis aux Romains en agissent ainsi. » Diran accepta ce

tableau sans prendre garde que c'était un artifice de Julien pour faire adorer l'image des démons.

Arrivé au canton de Dzop, Diran voulut placer dans son église royale le tableau que Julien lui avait consigné, mais le saint patriarche Houssigh accourut et le supplia de ne pas donner suite à cette folle idée. Le roi insista et S. Houssigh, ne pouvant plus se contenir, lui arracha le tableau des mains, le jeta à terre et le brisa sous ses pieds. Diran, qui redoutait la colère de Julien, s' imagina que la mort lui était réservée, sans doute, pour cet acte qu'il considérait comme un attentat à la personne de l' Empereur. Il avait une haine implacable contre S. Houssigh à cause des reproches continuels sur sa coupable conduite que lui adressait toujours le patriarche. Ses transes et cette haine lui inspirèrent de faire battre à coups de fouet S. Houssigh jusqu 'à ce qu 'il en mourut. Houssigh avait occupé pendant six ans le siège patriarcal. Ses diacres placèrent sa dépouille mortelle au village de Tortan près de celle de son père.

Daniel, avancé en âge, d' origine syrienne, ancien disciple de S. Houssigh, fut élu patriarche à la mort de ce dernier. Mais, se trouvant en présence du roi, il lui reprocha sa cruauté

et le chargea de malédictions à cause de la dureté de son cœur. Le roi, fou de colère, le fit tout de suite étrangler. Alors les Arméniens élurent un des prêtres du Monastère de S. Jean-Garabied, de la ville d'Achdichad. On l'appelait Parnersèh ou Paren.

La nouvelle des atrocités du roi et des murmures qu'elles provoquaient chez tous les satrapes, parvint à l'oreille du chef de la famille des Rechdouni, à Zoura, qui commandait alors l'armée arménienne du Sud et qui, avec cette armée avait, sur l'ordre de Diran, suivi Julien. Zoura dit à ses soldats : « N'obéissons plus aux ordres d'un roi qui met le scandale et jette l'épouvante au milieu de tous les adorateurs du Christ et qui égorge ses saints. Ne marchons pas avec ce roi impie! » Ses paroles furent approuvées par ses troupes. Zoura quitta alors le camp de l'Empereur, revint sur ses pas et se retrancha à Demoris. Il attendit là pour voir ce que les autres satrapes décideraient de faire. Julien, irrité de se voir abandonner par les troupes arméniennes, envoya une lettre de menaces à Diran. Il lui disait : « Si Zoura n'a pas agi ainsi d'après ta volonté, tu l'extermineras lui et toute sa famille ; si, au contraire, tout s'est fait par tes ordres, je jure qu'à notre retour, nous viendrons t'exterminer toi et tout ton peuple. »

Diran, effrayé par cette lettre et par les menaces qu 'elle lui apportait sur la foi du serment, manda Zoura près de lui. Zoura était seul à présent; ses soldats s'étaient dispersés. C'est donc à contre-cœur qu'il se rendit auprès du roi qui le fit périr avec toute sa famille. Un certain Saghamout, seigneur d'Andzid, fut désigné par Diran pour remplacer Zoura dans son commandement de l'armée du Sud.

Julien mourut pendant la guerre qu'il avait entreprise contre les Perses; son successeur Valentinien fit des offres de paix à Chabouh, mais celui-ci ne fut pas satisfait des termes du traité de paix et poursuivit l'armée romaine. Arrivé aux frontières de l'Arménie, il se ressouvint de l'outrage que Diran lui avait fait en livrant des secours aux Romains, et il résolut d'en tirer vengeance. Il employa la ruse pour le décider à venir le voir, il lui écrivit qu'il avait à conférer avec lui. Diran, la tête égarée par cette lettre, se rendit auprès de Chabouh, qui lui adressa les plus vifs reproches en présence même de son armée et finit par lui faire crever les yeux.

ARCHAGH II.

(Ap. JC. 363)

Après cette action perfide et cruelle, Chabouh pour calmer l'irritation des satrapes arméniens, qu'il craignait de voir venir venger leur roi, mit sur le trône d'Arménie Archagh II, fils de Diran. Il croyait faire ainsi un acte de magnanimité, et espérait gagner de cette façon l'affection des Arméniens et s'assurer en même temps la possession de notre pays. Il redoutait pourtant les satrapes, mais il sut les maintenir en exigeant d'eux qu'ils lui livrassent des otages.

Il donna le commandement de l'armée arménienne de l'Est à son favori Vaghinagh Suni et lui confia la régence de toute l'Arménie, puis il partit pour poursuivre les troupes grecques.

Archagh II régnait depuis deux ans, quand le patriarche Parnersèh vint à mourir après quatre années de pontificat. Les satrapes arméniens s'assemblèrent encore auprès du roi pour le prier de mettre à sa place un homme digne de l'épiscopat. On choisit le jeune Nersès, petit fils du pa-

triarche Houssigh, qui se trouvait à Constantinople. On lui envoya des gens qui l'amenèrent à Césarée et on le fit sacrer patriarche de l'Arménie, où il revint et occupa le siège patriarcal. Son zèle était grand et il commença par doter le royaume d'institutions utiles. Il voulut établir dans l'Arménie tout ce qu'il avait vu de bon dans le pays des Grecs. Il avait remarqué que les lépreux, les gens atteints d'éléphantiasis, les malades incurables, et ceux dont les maladies étaient contagieuses, se voyaient chassés de partout parce qu'on avait peur de gagner leur mal, et que ces malheureux ne trouvaient de refuge que dans les déserts et les solitudes, sans la moindre consolation dans leurs souffrances, sans le moindre soin dans leurs terribles maux; et qu'ils mourraient là privés enfin de tous ce que l'existence réclame. Il fit bâtir de nombreux hôpitaux pour recueillir et abriter tous ces malheureux. Il assigna à ces établissements des bourgs, de métairies riches en productions de toutes sortes pour l'entretien complet de ces infortunés, afin qu'ils n'aient aucun besoin de s'en aller audehors. Nersès confia la surveillance de ces maladreries et de leurs dépendances à son diacre Khat, et lui recommanda de construire dans tous les bourgs et villages des hôtelleries pour

loger les étrangers et donner la subsistance aux orphelins, aux vieillards et aux indigents. Nersès fit aussi bâtir, dans les plaines désertes et inhabitées, des monastères et des couvents pour les moines et les cénobites. Pour pères ou supérieurs de ces religieux il nomma des personnages recommandables par vertus et sainteté.

Nersès se distingua par son zèle et sa charité et devint véritablement le bienfaiteur de toute la nation. Aussi l'appela-t-on Nersès-le-Grand. Archagh, reconnaissant les mérites de ce saint homme et plein d'admiration pour toutes ses œuvres pieuses, convoqua une grande assemblée et fit nommer Nersès Grand-Pontife de toute l'Arménie. Les patriarches arméniens cessèrent dès lors d'aller se faire sacrer à Césarée et la cérémonie de la consécration se fit désormais toujours par des évêques arméniens, qui faisaient de cette façon usage du droit conféré à S. Grégoire l'Illuminateur par le Pape S. Sylvestre, lors de sa visite à Rome en compagnie du roi Dertad.

L'empereur Valentinien, après avoir chassé de son empire les troupes du roi des Perses Chabouh, envoya une lettre à notre roi Archagh pour lui avertir qu'il fallait qu'il se tînt à l'écart de ces infidèles et qu'il se rapprochât des Grecs. En même temps, il réclamait le

tribut du pays. Non-seulement Archagh ne répondit pas à cette lettre, mais il se prit de dédain et de mépris pour les Romains. Cependant il ne s'attacha pas au roi Chabouh; loin de là, il s'en éloigna. Il ne suivit que ses goûts et ses penchants pour la mollesse; il aima les plaisirs des festins et son grand bonheur était d'entendre les chanteuses.

Valentinien était d'un tempérament violent et d'un caractère susceptible. Quand ses envoyés lui apprirent comme ils avaient été mal reçus par Archagh, quels discours insolents il leur avait tenus et avec quel mépris il les avait renvoyés, il fut indigné et, ne pouvant retenir sa colère il mit à mort Dertad, frère d'Archagh et père du jeune Knèl. On se rappelle que Dertad avait été emmené en otage à Constantinople sous le règne de l'empereur Julien. En outre, Valentinien fit prendre les armes à Théodose, son général, et l'envoya faire la guerre aux Arméniens, pour tirer vengeance de l'affront qu'il avait reçu de leur roi.

Théodose, à la tête d'une armée formidable, était aux frontières de notre pays. Archagh, tout effrayé, n'osant pas se mesurer avec les forces de l'empereur, eut recours au patriarche Nersès et le supplia de trouver un moyen pour apaiser Valentinien. Nersès alla au-de-

vant de Théodose, il était accompagné de quelques personnages distingués, et le conjura d'user de clémence et de ne pas poursuivre les hostilités. Puis, il se rendit à Constantinople et se fit présenter à l'empereur; il invoqua sa bonté et sa générosité et fit si bien qu'il le disposa à lui accorder la paix. Valentinien fut surpris et charmé par la sagesse du patriarche arménien et le combla d'honneurs. Il lui rendit les otages; la famille de Dertad, frère du roi Archagh, le prince Dirit, petit-fils de l'ex-roi Diran et toutes les personnes que Julien avait fait conduire à Constantinople. Il fit plus; Archagh avait perdu sa première femme, il lui envoya pour épouse une jeune princesse, nommée Olympiade, qui était sa propre parente. Voulant se montrer généreux envers le jeune Knèl, à cause de la mort injuste qu'il avait infligée à son père Dertad, il lui donna la dignité du Consulat et de grands trésors. Dirit, jaloux de Knèl, à cause de cette faveur impériale, ne pensa plus qu'à lui nuire et n'attendit plus qu'une occasion favorable pour mettre à exécution un projet que sa perfidie lui avait inspiré.

Knèl alla un jour dans la province d'Ararat, trouver son aïeul Diran qui, après avoir eu les yeux crevés, s'était retiré dans le bourg

de Gouache, où il passait encore le vie ; ce bourg était situé au pied du mont Arakadz. Il lui raconta tout ce qui s'était passé avec lui et comment son père Dertad avait été mis à mort. Diran se mit à pleurer amèrement la perte de son fils Dertad. « C'est moi, dit-il à Knèl, qui suis la seule cause de la mort de ton père, car c'est moi qui l'ai donné en otage à Julien et j'en subis le châtiment en vivant ici avec les yeux crevés. » Puis, il fit don à Knèl de tous ses biens et de la propriété de ses villages et de ses métairies, en exigeant qu'il se fixât dans ce bourg de Gouache.

Knèl s'y établit et prit pour femme Parantzèm, fille d'Antogh, chef de la Maison des Sunis. Il célébra son mariage avec une magnificence toute royale et, selon l'usage du temps, combla de présents tous les satrapes et tous ses invités. Il gagna bientôt l'affection de tous. C'était une coutume à cette époque, pour tous les grands personnages du royaume, d'envoyer à la cour l'un de leurs enfants et de le mettre au service du roi. Les satrapes, honorés par Knèl et reconnaissants envers lui, lui envoyèrent leurs enfants. Knèl revêtit ces jeunes gens d'habits magnifiques, leur donna des parures brillantes et des armes superbes. On l'en aima davantage.

Dirit trouva là un prétexte à calomnier. Il courut chez le roi en compagnie de son ami Vartan Mamigonian, écuyer du roi, et lui dit: « Tu ne sais pas que Knèl a formé le projet de t'assassiner pour régner à ta place! C'est pour cela qu'il s'est fixé à Ararat, sur les propres domaines des rois. Il a su gagner le cœur de tous les satrapes. De plus, l'empereur, pour lui fournir les moyens de conspirer, lui a conféré la dignité du consulat et lui a fait don d'immenses trésors, avec lesquels il a pu corrompre les satrapes. » Vartan ajouta en jurant sur la vie du roi: « Oui! de mes propres oreilles, j'ai entendu Knèl dire: Je ne laisserai pas sans vengeance, je ne pardonnerai pas à mon oncle la mort de mon père arrivée à cause de lui et par sa faute! »

Archagh crut à ces paroles; il envoya même Vartan dire à Knèl: « Pourquoi t'es-tu fixé dans l'Ararat, as-tu ainsi transigé, rompu l'ordre adopté par nos aïeux? La coutume voulait que le roi seul habitât dans l'Ararat, avec un seul fils, comme successeur au trône, tandis que les autres Archagouni résidaient dans les cantons des Hachdiank, d'Aghiovid et d'Arpérani, avec des pensions et des revenus sur le trésor royal. Tu as à choisir aujourd'hui. Ou tu recevras la mort, ou tu quitteras l'A-

rarat et tu renverras dans leurs familles les fils des satrapes. »

Knèl obéit au roi et s'en alla dans la province d'Aghiovid; il se fixa dans la ville royale de Zarichad. Sa mère l'avait cependant laissé l'héritier d'une forêt giboyeuse située sur le mont Chahabivan, dans la province de Dzaghgoden. C'était cette forêt qui excitait l'envie de Dirit. Il voulait la posséder et ne savait quel moyen employer pour cela.

Diran, l'aveugle, le père du roi Archagh, adressa à ce dernier de vives remontrances pour sa manière d'agir envers Knèl. Archagh, irrité contre son père, le fit étrangler secrètement. Diran fut enterré au bourg même de Gouache.

Un jour, Archagh s'en alla chasser sur le versant du Massis, à Gacaïovid. La chasse fut brillante et jamais aucun roi, avant lui, n'avait abattu autant de gibier dans l'espace d'une heure. Il en était joyeux et glorieux. Dirit e Vartan en profitèrent pour l'exciter de nouveau contre Knèl. « Knèl, lui dirent-ils, possède sur la montagne Chahabivan, une forêt encore bien plus giboyeuse. Il en a hérité de son aïeul maternel, Knèl Knouni. » Ces paroles ne manquèrent pàs de produire l'effet qu'ils en attendaient; Archagh envoya à Knèl la lettre qui suit et nous le transcrivons ici telle que Moïse de Khorène nous l'a rapportée.

LETTRE D'ARCHAGH A KNÈL

« Archagh, roi de la noble Arménie, à Knèl, mon fils; Salut!

Tu examineras quels sont les points les plus giboyeux de ta montagne Dzaghgatz, au bord de l'eau, et tu y feras tous les préparatifs nécessaires afin qu'à notre arrivée, nous trouvions une chasse vraiment digne d'un roi. »

Presque aussitôt après avoir envoyé cette lettre, Archagh se mit en route. Il pensait bien que Knèl n'aurait pas eu le temps de tout préparer selon les ordres du roi et qu'alors il pourrait lui adresser ses reproches et trouver même quelque prétexte pour le faire charger de fers. Mais il fut trompé dans ses suppositions. A son arrivée, il trouva, au contraire, tous les préparatifs effectués selon ses ordres. Il en fut dépité. Alors il ordonna à Vartan de tuer Knèl pendant le cours de la chasse, en imaginant un accident qui surviendrait par une feinte maladresse de sa part; le trait qui atteindrait Knèl aurait été censément destiné à

quelque gibier. Vartan s'empressa de mettre cet ordre à exécution, non point tant pour montrer son obéissance à Archag que pour être agréable à son ami Dirit. Aussitôt Knèl frappé, le roi, Vartan et Dirit, pour se faire croire innocents de sa mort, se répandirent en lamentations et en gémissements. Le roi lui fit même faire de magnifiques funérailles. Son corps fut porté dans la plaine d'Aghiovid et on l'inhuma dans la ville royale de Zarichad.

Faustus de Byzance raconte cependant la mort de Knèl d'une toute autre manière. Qu'on me permette de retracer le récit qu'il en fait.

« Dirit, dit-il, convoitait la possession de la femme de Knèl; elle s'appelait Parantzèm. Il cherchait donc pour cela tous les moyens de le faire périr. Il accumula les accusations contre lui auprès du roi et finit par décider Archagh à le mettre à mort. Pendant le mois de Navassart, Archagh étant allé à Chahabivan, manda, de là, Vartan le Mamigonian auprès de Knèl, pour prier celui-ci de venir passer les fêtes avec lui. Knèl, sans méfiance, se mit en voyage de nuit, accompagné de sa femme et de ses serviteurs, pour venir rejoindre le roi. C'était, ce jour-là, la grande fête de S. Jean-Baptiste, fête que S. Grégoire l'Illuminateur avait instituée à Pacavan. Un grand nombre d'évêques

et une multitude de peuple étaient venus à Pacavan. S. Nersès qui était resté à Chahabivan avec le roi, y avait envoyé l'évêque Khat en compagnie de son archidiacre Mourigh.

« Le matin d'après, Knêl approchait du camp royal et c'est alors qu'Archagh le fit saisir et mettre à mort. Des soldats, armés de lances et d'épées, vinrent à sa rencontre, le jetèrent à bas de son cheval, lui lièrent les mains derrière le dos et l'emmenèrent. Voyant cela, sa femme Parantzèm courut trouver S. Nersès, qui, à cette heure matinale, était en train de réciter l'office du jour. Elle le supplia de venir au secours de son mari. S. Nersès, laissant l'office, vint en hâte à la tente du roi. Archagh, soupçonnant bien que le saint homme ne venait à lui que pour implorer la grâce de Knèl, se couvrit pour faire croire qu'il dormait. S. Nersès le secoua et le supplia d'avoir compassion de Knèl et de ne pas le laisser exécuter. Mais Archagh faisait toujours semblant de dormir, et ne répondait rien.

S. Nersès répétait ses supplications, lorsque le chef des bourreaux entra dans la tente et vint dire au roi que ses ordres avaient été exécutés, et que Knèl avait été enterré à l'endroit même où il avait subi le supplice. »

Tel est le récit que fait de la mort de

Knèl, Faustus de Byzance qui vivait à cette époque et se trouvait en Arménie au moment où cela se passait. De cette manière ou de l'autre, il est donc avéré qu'Archagh fit mettre Knèl à mort. Archagh avait toujours cru que rien ne révélerait son crime. Mais tout le monde sut ce qui était arrivé. S. Nersès l'apprit aussi, et dans l'indignation qu'il ressentit pour ce crime et pour tant d'autres commis par Archagh, il maudit le roi ainsi que Vartan et Dirit, les instigateurs du meurtre de Knèl. Il s'éloigna et resta dans le deuil plusieurs jours, non point tant pour la douleur que lui causait la mort de Knèl que pour l'horreur que lui inspiraient les crimes d'Archagh. Celui-ci, loin d'éprouver des remords de son action, s'empara, sans pudeur, des trésors et de l'héritage de sa victime. Il fit plus ; du vivant même de sa propre épouse Olympiade, il prit Parantzèm la femme de Knèl. Il eut d'elle un fils, qui fut appelé Bab.

Parantzèm, avait le cœur aussi méchant que sa beauté était grande. Par jalousie et par ambition, elle fit périr la reine Olympiade d'une façon horrible afin de pouvoir régner seule avec le roi Archagh qui, pour lui complaire, fit mettre à mort Vaghinagh Suni, commandant de l'armée de l'Est, afin de le

faire remplacer par son père Antiochus. Nersès-le-Grand, ne pouvant plus supporter d'être le témoin de pareils crimes, s'éloigna, le cœur nâvré, de la ville de Vagharchabad et chercha la tranquillité de son âme dans l'isolement des cloîtres.

Chabouh, roi des Perses, voulait toujours se venger d'Archagh. Il lui en voulait d'avoir entamé des rapports d'amitié avec les Grecs, auxquels il payait, en outre, un tribut que prétendait Chabouh lui être dû. Mais il était en guerre continuelle avec les peuplades du Nord et n'avait pu trouver l'occasion, le moment favorable pour accomplir sa vengeance. Il venait de conclure la paix avec eux. C' est alors qu' il put manifester toute sa haine contre Archagh. Celui-ci, sans forces suffisantes à lui opposer une résistance, envoya Dirit et Vartan lui porter de riches présents et lui demander la paix et l'amitié. Chabouh accorda ce qu'on lui demandait, mais, comme il allait entreprendre une guerre contre les Grecs, pour se venger des défaites qu' il en avait subies, il fit dire à Archagh, par Dirit et Vartan, de le suivre avec toutes les forces de l'Arménie. Archagh, qui redoutait de se mettre ouvertement en guerre contre les Grecs, ne voulut pas marcher personnellement à la suite de Chabouh. Il allégua

plusieurs prétextes pour ne pas se montrer en personne et envoya seulement une faible armée au roi des Perses. Cela seul suffit cependant à le tenir dans les transes et il attendait avec impatience et terreur l'issue de la guerre.

Mais Dirit, qui était ennemi juré des Grecs, loin de lui conseiller de se tenir en paix avec eux, l'excitait continuellement contre les Grecs. Archagh, alors, soupçonna Dirit et Vartan d'avoir peut-être intrigué auprès de Chabouh, pour que celui-ci le forçât à envoyer des troupes contre les Grecs. Son irritation fut d'autant plus grande contre eux qu'il était excité par son écuyer Vassagh, le frère de Vartan, qui avait pris son frère et Dirit en haine. Il conseillait au roi de leur retirer leur charge, dans les fonctions de laquelle ils se rendaient coupables de tant de crimes. Archagh les fit alors venir devant lui, les accabla d'injures, leur enleva leur charge et les dégrada de leurs dignités. Dirit et Vartan ne pouvant supporter un tel affront, quittèrent le pays avec l'intention de se retirer auprès de Chabouh. Lorsque Archagh apprit cela, sa fureur n'eut plus de bornes et il ordonna à Vassagh de courir après eux avec des troupes et de les tuer partout où il les trouverait. Vassagh n'hésita pas à mettre cet ordre à exécution, quoique Vartan fût, comme

nous l'avons dit, son frère. Il les rejoignit et les mit à mort tous les deux. Ainsi fut vengé l'infortuné prince Knèl.

Chabouh, dans sa marche contre les Grecs, passa près de la ville arménienne de Dicranaguèrd. Il voulut entrer dans cette ville en ami et pour approvisionner son armée. Mais Antiochus, chef de la famille des Suni, beau-père d'Archagh, commandant de l'armée de l'Est et gouverneur de la ville, ordonna inconsidérément d'en fermer les portes. Il excita même la population contre Chabouh en l'engageant à lui résister. Chabouh envoya dire à Antiochus que lui, Chabouh, était l'ami des Arméniens et qu'il ne devait pas lui fermer les portes. Antiochus ne voulut même pas recevoir les envoyés du roi des Perses et les renvoya avec dédain. Un combat acharné s'en suivit, dans lequel un grand nombre de Perses trouvèrent la mort et l'armée de Chabouh, en pleine déroute, se replia sur Medzpine. Après un court temps de repos, Chabouh, ayant reformé ses troupes, voulut revenir sur ses pas et recommencer le combat, mais il reçut des informations relatives aux Grecs et crut qu'il devait d'abord marcher contre ces derniers et remettre la vengeance de sa défaite à l'époque de son retour. Il écrivit donc une lettre aux habitants de Dicranaguèrd,

dans laquelle il leur disait qu'il avait toujours pensé pouvoir entrer tranquillement et en paix dans chacune des villes qu'il trouverait sur son passage, mais que si la population de Dicranaguèrd lui en avait fermé les portes, ce serait un encouragement pour les autres cités à en faire autant. Il les menaçait donc de les exterminer à son retour, afin de donner un double exemple à ceux qui seraient assez téméraires pour agir de cette manière.

Chabouh gagna la victoire sur les Grecs et revint devant les murs de Dicranaguèrd. Les habitants de cette ville, enhardis par le premier succès, lui refusèrent, comme la première fois, l'entrée dans leur cité, lui fermèrent les portes et se préparèrent à lui résister. Du haut de leurs murailles, ils s'écriaient: « Retire-toi, Chabouh, retire-toi! de peur que, cette deuxième fois, nous ne te fassions éprouver dans le combat plus de mal que la première. »

Chabouh leur répondit: « O valeureux Arméniens, vous voulez vous faire passer pour des braves, mais vous n'agissez point comme tels! Car les braves ne se tiennent pas cachés derrière les murailles et ne menacent pas quand ils sont en sûreté dans leurs retraites. Le fait des braves, c'est de combattre en rase campagne. Il n'y a que les femmes seules qui

se tiennent à l'abri et cachées et qui profèrent des menaces derrière les murailles. »

Il avait emmené avec lui un grand nombre de captifs grecs; il les fit venir devant lui et leur dit: « Si je prends Dicranaguèrd avec l'aide de vos armes, je vous rendrai à tous la liberté. » L'espoir de recouvrir leur liberté anima le courage de tous ces malheureux. Ils voulurent aussitôt courir à l'assaut de la ville, mais Chabouh commanda aux soldats perses d'aller au loin pour investir la ville et d'envoyer des flèches à tous ceux qu'ils verraient sur les murailles. Il rangea devant les murs les Grecs, qu'il avait armés d'armes de toute espèce et d'engins incendiaires, en les faisant précéder par des machines de destruction. Quand tout son monde fut prêt, il commanda l'assaut.

Les Grecs se mirent avec ardeur à appliquer contre les murs des béliers, machines roulantes que poussaient trois hommes, garnies en dessous de hâches, de socs à deux tranchants, de piquets à bec pour miner les fondations.

Les Arméniens, voyant les efforts des assaillants, se défendirent en leur envoyant des flèches et en jetant sur eux des grosses pierres, mais ils ne les atteignirent pas, car ceux-ci

étaient abrités par les machines que nous venons de dire et sous lesquelles ils se tenaient. Les coups portés aux Arméniens les frappèrent toujours et, quand ils virent une brèche faite à leur murailles, ils reculèrent épouvantés et couverts de blessures. Chabouh s'en aperçut; il donna l'ordre de faire sonner les trompettes. À ce signal, toute la soldatesque ennemie se rua dans la ville et mit au fil de l'épée tout ce qui se montra devant elle. La main des Perses ne se fatiguait pas à frapper; leurs fers ruisselaient du sang des malheureux Arméniens, et le sol en était inondé. Pourtant les Arméniens ne se laissaient pas facilement égorger. Ne voyant plus devant eux qu'une mort certaine, ils disputaient le terrain pied à pied et les rues de la ville étaient jonchées aussi des cadavres des assaillants.

Les prisonniers grecs, dont le courage était exalté par l'espoir d'une délivrance prochaine de la captivité, se répandaient partout et, les torches aux mains, incendiaient toutes les constructions en bois. Ce fut alors une chose bien horrible que d' entendre les cris et les gémissements des femmes et des enfants. Ceux qui fuyaient le feu tombaient sous le fer de l'ennemi et ceux qui, fuyant l'ennemi, se réfugiaient dans les maisons, se trouvaient ensevelis sous leurs

décombres en feu. Antiochus, le gouverneur de la ville, périt de cette façon.

Quand Chabouh vit Dicranaguèrd presque entièrement détruite, quand il vit le petit nombre de ses habitants qui avaient pu échapper à la mort, il ordonna à ses soldats de cesser le massacre. Il emmena les survivants en captivité et s'en revint en Perse. Il poussa plus loin la vengeance, il donna l'ordre aux troupes, qui étaient encore en Arménie, d'exterminer toute la famille des Sunis, dont le chef était Antiochus.



ARCHAGAVAN

(Ap. JC. 370)

Archagh, en l'année 370 de l'ère vulgaire, bâtit une ville sur le versant du mont Massis, dans la province de Gocaïovid, et la nomma Archagavan. Afin de la peupler le plus vite possible, il rendit l'édit que les droits de justice ne pourraient s'exercer sur quiconque viendrait s'y fixer. Une telle franchise fut joyeusement accueillie par certaines sortes de gens mauvaises et presque aussitôt la ville se trouva peuplée d'une multitude innombrable de malfaiteurs. Les dépositaires infidèles, les débiteurs de mauvaise foi, les esclaves évadés, les voleurs, les assassins, les débauchés, les maris éhontés, qui avaient abandonné leurs épouses, les bandits, tout ce qu'il y avait de pire en un mot, venaient s'y réfugier. Ils ne craignaient plus d'être poursuivis, ils n'avaient plus rien à redouter. Les satrapes arméniens qui ne pouvaient supporter aisément cet amas d'êtres indignes, qui voyaient aussi que leurs serviteurs les quittaient pour courir

dans cette cité privilégiée d'Archagavan, avaient souvent murmuré et protesté auprès du roi, mais Archagh ne les écoutait pas. A la fin, les satrapes arméniens ayant appris que Chabouh, après avoir vaincu les Grecs, avait établi son camp près de Dicranaguèrd et, ignorant les horreurs qu'il avait fait subir à cette ville, lui envoyèrent des députés pour lui porter leurs plaintes. Ils le prièrent de les aider à détruire la ville d'Archagavan et à tirer vengeance d'Archagh.

Ces députés, en arrivant à Dicranaguèrd pour se rendre auprès de Chabouh, furent surpris de voir que la ville était détruite. Le roi des Perses se réjouit de voir les Arméniens qui avaient recours à lui. Il envoya un de ses généraux avec des troupes persanes et l'armée des Arméniens qui l'avait suivi lorsqu'il était allé combattre les Grecs, en lui ordonnant de détruire la ville nouvellement bâtie d'Archagavan; et de se saisir de la personne d'Archagh, et il s'en revint dans son royaume.

Archagh, informé de l'arrivée des Perses, se réfugia dans le fort d'Ani, situé dans la Haute-Arménie. Le général persan, aidé par les satrapes arméniens, alla mettre le siège devant le fort d'Ani et se rendit maître de toute la ville. Archagh s'enfuit alors dans le

Caucase et se réfugia chez les Ibériens. Le général persan s'empara aussi du fort d'Ani, il prit les trésors royaux qui s'y trouvaient et même les ossements des rois. « Je ne sais, dit Moïse de Khorène, si ce fut pour porter outrage à Archagh ou par superstition pour quelque sortilège païen. » Mais les satrapes arméniens parvinrent à reprendre ces ossements et les enterrèrent pêle-mêle et l'un sur l'autre dans le bourg d'Aghtz, situé au pied de la montagne appelée Arakadz. Ils ne surent pas distinguer les ossements des païens des ossements des chrétiens parce que les restes des uns et des autres avaient été mêlés et confondus par les mains des spoliateurs.

Les satrapes arméniens, à la nouvelle qu'Archagh s'était enfui en Ibérie, se réunirent et fondirent sur la ville d'Archagavan. Ils passèrent au fil de l'épée tous ses habitants, hommes et femmes; ils n'épargnèrent que les enfants encore à la mamelle. Chacun s'acharnait avec la dernière rigueur contre ses esclaves évadés et contre tout ce peuple de criminels. Enfin ils détruisirent entièrement cette ville et en effacèrent même tout ce qui pouvait en retracer le souvenir.

S. Nersès, quoique bien vite averti, n'arriva sur le lieu que lorsque tout était consommé.

Il trouva les petits enfants des victimes mis à part pour être emmenés en captivité. Il les délivra aussitôt, les fit placer dans des paniers et transporter dans une étable, leur prodigua les soins qui leur étaient nécessaires et leur donna des nourrices. Par la suite, ces enfants furent appelés Ouortk (paniers), à cause des paniers dans lesquels on les avait mis et transportés. L'endroit où on les installa étant devenu plus tard une bourgade, prit le même nom.

Quand Archagh apprit la destruction d'Archagavan et le sort qu'on avait fait subir à ses habitants, il en fut profondément irrité et il jura de s'en venger. Il revint en Arménie, emmenant avec lui les troupes de l'Ibérie. Pendant une année, il se prépara à la guerre et ne songea qu'à se faire des partisans qu'il réunit autour de lui. Enfin, il se mit en marche contre les satrapes arméniens devenus ses ennemis. Mais Nersèh, fils de Gamsar, frère d'Archavir, chef de la Maison des Gamsar, réunit, de son côté, tous les satrapes et alla avec eux à la rencontre d'Archagh. Le combat fut entrepris avec acharnement. Des deux côtés, un grand nombre de guerriers resta sur le champ de bataille. Des deux côtés, l'on se battait braves contre braves. Des deux côtés, nul ne voulait céder à l'autre et s'avouer vaincu.

Des deux côtés, on ne lâcha pied que pour reprendre haleine et revenir avec plus de véhémence.

Les choses en étaient là quand arrivèrent les légions des Grecs qui, elles aussi, s'avançaient contre Archagh. L'empereur Valens avait appris que les Arméniens s'étaient alliés aux Perses et que, lorsque Chabouh marchait contre les Grecs, Archagh lui avait fourni des troupes auxiliaires. Il en avait ressenti une grande colère et avait ordonné à Théodose d'aller combattre les Arméniens et de saccager le pays.

Quand Archagh se vit entouré de tant d'ennemis, de Chabouh et de ses satrapes d'une part, de l'empereur Valens de l'autre; quand il se sentit abandonné de tout le monde et qu'il vit les dangers qu'il courait, le désespoir le prit et il fit, à plusieurs reprises, supplier S. Nersès de venir à son secours en allant réclamer la paix à ses satrapes et en détournant l'empereur Théodose de lui faire la guerre.

S. Nersès ne voulait pas l'écouter. « S'il a la paix, disait-il, il répandra le malheur dans notre pays. » Le roi ne cessait pas, pourtant, de lui adresser suppliques sur suppliques. Il lui promettait de se soumettre dorénavant à ses volontés, d'abandonner ses vices, de faire

pénitence avec le cilice et la cendre, pourvu seulement que S. Nersès lui fit accorder la paix et le soustraire aux coups dont les Grecs le menaçaient. Il écrivit aussi aux évêques arméniens, les conjurant de ne point laisser anéantir le pays.

S. Nersès finit par céder et se rendit auprès d'Archagh. Il fit appeler Nersèh le Gamsaragan ainsi que les autres satrapes qu'il réconcilia avec Archagh, qui promit alors de changer de conduite. Deux seuls parmi les satrapes, Méroujan, chef de la Maison des Ardzrouni, et le mari de sa sœur, Vahan Mamigonian, restèrent sourds aux instances de S. Nersès. Il ne voulurent point se soumettre à l'autorité d'Archagh; ils se maintinrent en rébellion, quittèrent le pays et se rendirent auprès de Chabouh, se mirent à son service et devinrent rénégats en acceptant la religion des Mages.

Après la réconciliation du roi et des satrapes, S. Nersès se rendit au camp des Grecs et se présenta à Théodose. Il lui demanda de ne porter aucun dommage à l'Arménie, de se contenter d'en exiger les tributs, de prendre comme otages le fils d'Archagh, nommé Bab, et les fils de tous les satrapes et de retourner près de l'empereur. Le généreux Théodose accueillit

S. Nersès avec bienveillance, il accepta ses propositions, prit les tributs et les otages, avec la lettre écrite par Archagh à l'empereur Valens et se mit en route pour son retour. Mais il pria S. Nersès de l'accompagner jusqu'à Constantinople et le saint évêque y consentit.

A Constantinople, Théodose rendit compte à l'empereur de tout ce qu'il avait fait en Arménie et lui remit la lettre que lui adressait Archagh. Cette lettre disait :

« Archagh, roi d'Arménie, et tous les satrapes du royaume arménien, à notre Souverain, l'Empereur Valens-Auguste et son fils Gratien. Salut !

« Que Votre Majesté ne suppose pas que ce soit par esprit de haine que nous nous sommes mis en révolte, non plus que par trop de confiance en leurs forces que nous avons lancé nos armées sur le territoire des Grecs. Nous avions seulement été avertis que des séditions avaient éclaté contre votre autorité et nous nous sommes dit, dans l'appréhension de quelque attaque de Chabouh, que si personne n'était plus là pour nous protéger contre lui, nous devions pour ne pas l'exciter contre nous, lui donner comme auxiliaire une petite armée, puisqu'il l'exigeait. Mais moi, Archagh, je n'ai point voulu marcher avec lui contre vous, je vous suis au contraire resté fidèle. Il en est

arrivé que Chabouh est venu dévaster notre royaume, dont il a réduit les habitants à l'esclavage et qu'il est allé jusqu'à arracher de leurs tombes les mânes de nos pères. Accordez toute votre confiance à ceux que nous députons auprès de Votre Majesté. Ils vous demandent de me rendre vos bonnes grâces et votre amitié. Que cette amitié soit dorénavant solide et durable et nous vous en serons toujours sincèrement reconnaissants. »

Mais l'empereur Valens ne voulut ni prendre connaissance de cette lettre, ni consentir à la paix promise, ni même recevoir S. Nersès. Il ordonna de l'exiler et de passer par les armes les otages qu'il avait amenés avec lui. Pourtant, grâce à Théodose, il voulut bien ne pas mettre à mort les otages, mais il n'accorda aucune grâce à S. Nersès et il donna des ordres formels pour qu'on le conduisît en un pays très-lointain. S. Nersès avait été suivi par deux de ses diacres et quelques prêtres.

Il fut embarqué sur un navire et, comme c'était en plein hiver, le bâteau qui le transportait fut assailli par un vent terrible et vint échouer, en se brisant, sur une île inhabitée. Les marins se trouvèrent alors dans la plus noire détresse. Ils en vinrent à être obligés de se nourrir avec les racines des arbres de la forêt. On raconte

que, par un effet de la divine providence, les marins et les autres exilés, furent, pendant l'espace de huit mois, nourris exclusivement du poisson que la mer rejetait sur le rivage.

Archagh apprit un jour que S. Nersès avait été rélégué. Il se sentit alors maître d'agir comme il l'entendrait. Il viola les engagements qu'il avait prit avec ses satrapes, ne tint plus aucun compte des serments qu'il avait faits et ne se ressouvint plus que des humiliations qu'il avait eu à endurer. Il n'eut plus alors à l'esprit que l'idée de se venger de ceux qui étaient cause qu'on avait détruit sa ville d'Archagavan. Sous différents vains prétextes, il commença par faire mettre à mort quelques satrapes. Ce fut surtout contre Nersèh Gamsaragan qu'il manifesta une haine particulière. Nersèh s'était mis à la tête, on le sait, des satrapes qui avaient pris part au combat contre Archagh. Il eut donc la pensée d'anéantir toute la famille de ce Nersèh. La cupidité le poussait aussi. Il voulait s'emparer de la forteresse d'Ardakers et de la ville libre d'Erouantachad qui appartenait à cette famille.

Comme il avait résolu d'exterminer complètement cette maison, un jour, il fit venir dans son palais d'Armavir tous les infortunés Gamsaragan en se targuant d'être leur ami et

allié et, sous prétexte de les gratifier d'honneurs, il les fit tous massacrer sans pitié, hommes, femmes, vieillards et enfants. Un seul, Sbantarad, fils d'Archavir, qui avait fixé sa résidence dans les provinces de Daron et de Hachdiank, put échapper à l'extermination. Il avait épousé une femme Archagouni du nom d'Anouïch, et s'était toujours tenu éloigné des autres Gamsaragan, parce qu'il avait à se plaindre de Nersèh, son oncle paternel. Ce n'est qu'à cause de cet éloignement qu'il put échapper au massacre. Quand il put avoir connaissance de cet acte épouvantable, il s'enfuit en Grèce avec ses fils Chavarche et Cazavon et tous les siens. La rage cruelle du roi fut telle qu'il parvint jusqu' à ordonner de laisser les corps des malheureux Gamsaragan sans sépulture et sur la voie pour servir de pâture aux chiens errants. Satisfait de son crime comme d'une victoire qu'il aurait remportée, Archagh se mit à passer ses jours dans tous les plaisirs et toutes les jouissances de l'existence.

Il fit entasser à Armavir toutes les richesses des Gamsaragan. A cet effet, il avait fait creuser, près de Nakhdjavan, deux fosses larges et profondes; c'est dans ces fosses qu'il voulut enfouir toutes ces richesses qu'il avait fait trans-

porter sur des chariots. Les hommes qui conduisaient ces chariots virent des ossements humains dispersés çà et là et apprirent qu'ils étaient les restes de leurs maîtres. Ils les recueillirent dans leurs chariots et allèrent les déposer dans les fosses au lieu d'y mettre, selon l'ordre du roi, les richesses qu'ils avaient apportées. Archagh en fut informé et il ordonna de pendre ces hommes compatissants à des poteaux plantés au-dessus des fosses.

Khat, sacré évêque de Pacravant par S. Nersès, remplaçait ce dernier, en son absence, dans l'administration religieuse du pays. Cet homme égalait S. Nersès en vertus. Dans ses remontrances au roi, il se montrait sans crainte et d'une sévérité terrible. On ne reprochait à Khat que de se parer d'habits magnifiques et d'aimer les chevaux. Il en était vivement blâmé par toutes les personnes qu'il avait à reprendre. Afin de faire cesser les blâmes, il ne porta plus de beaux vêtements, il se couvrit d'un cilice et, jusqu'à la fin de sa vie, il n'eut plus qu'un âne pour monture.

Khat était absent lors du massacre des Gamsaragan. Quand il fut de retour, il adressa au roi les reproches les plus véhéments. Archagh, furieux, le fit saisir pour être lapidé. Mais les beaux-frères de la fille de Khat, princes de

grandes satrapies de la puissante Maison des Abahouni, tirèrent leurs épées et se jetèrent sur les gens venus pour appréhender le saint évêque, des mains desquels ils l'arrachèrent et revinrent dans leurs provinces. Archagh n'osa rien dire ni rien faire, car il craignit une révolte générale de la part de tous les satrapes.

L'empereur Valens avait péri au milieu des flammes dans une incendie à Adrianople, et Théodose avait été proclamé empereur à Constantinople. Son premier acte de justice fut de rappeler notre saint patriarche Nersès, qui fut surnommé le Grand. Théodose le combla d'honneurs et le retint près de lui à Byzance où devait avoir lieu une assemblée pour réfuter les hérésies de l'impie Macédonius.

FIN DU RÈGNE D'ARCHAGH II.

(Ap. JC. 379)

Chabouh, qui, depuis longtemps, méditait la ruine d'Archagh et de son royaume, excité aussi par différents personnages et, peut-être même, par quelques satrapes arméniens, envoya contre Archagh le Bahlav Alanozan avec des forces considérables. Archag, se voyant sans aide et abandonné de tous ses satrapes, prit la fuite et se réfugia dans un endroit caché. Les satrapes arméniens en avaient assez d'Archagh. Ses débordements et ses cruautés les avaient irrités et mis à bout. Ils allèrent au-devant d' Alanozan, lui annoncèrent qu'ils ne voulaient plus leur roi et promirent soumission et dévouement à Chabouh. Celui-ci les trompa sur ses véritables intentions; il les combla d'honneurs et les laissa retourner en Arménie. Il écrivit même à Alanozan de laisser en paix les satrapes et de ne chercher qu'à s'emparer de la personne d'Archagh.

Dans ce dernier but, Alanozan employa la ruse. Il fit occuper tous les chemins pour em-

pêcher Archagh de s'enfuir. Les satrapes eux-mêmes, se prêtèrent à la chose ne sachant pas où Alanozan voulait en venir. Archagh se vit alors cerné de toute part et tomba dans une immense anxiété. Il pensa pourtant pouvoir gagner les bonnes grâces d'Alanozan. Il se hasarda à lui écrire qu'il était du même sang que lui, étant Bahlav aussi, et par conséquent un frère, et qu'il ne devait plus le poursuivre avec tant d'acharnement. Il le priait enfin de le laisser se sauver dans le pays des Grecs et lui faisait de belles promesses en récompense de cela.

Alanozan repoussa toutes ses offres; il lui rappela ses atrocités et, en dernier lieu, l'extermination des Gamsaragan, ses alliés. Il lui disait enfin qu'il ne voulait pas risquer les faveurs que lui accordait Chabouh, son roi, pour les faveurs incertaines qu'il lui promettait.

Archagh, réduit à la dernière extrémité, se voyant abandonné de tous et n'ayant plus espoir d'échapper au sort qui l'attendait, se décida, à contre-cœur pourtant, à se rendre auprès d'Alanozan, pour aller ensuite trouver Chabough. Ayant obtenu du général persan le serment qu'il ne lui ferait aucun mal, il s'en vint à lui. Quelques satrapes, qui lui étaient restés fidèles, l'accompagnèrent. Au nombre de ceux-ci se

trouvaient Vassagh le Mamigonian et Trastamaden son majordome et chambellan. Alanozan emmena tout ce monde en Perse au roi Chabouh qui fit enfermer Archagh, mais il donna pourtant des ordres pour qu'il fut gardé avec égards et respect. Il contraignit Archagh à écrire à sa femme Parantzèm de venir à la Porte royale et il ordonna à tous les grands personnages et aux satrapes de venir avec Parantzèm. Et, pour les forcer à obéir à ses ordres, il fit porter ses ordres aux Arméniens par un petit détachement de son armée.

Les satrapes arméniens, qui avaient cependant prêté la main à Chabouh contre leur propre roi, voyant que le tyran de Perse n'avait d'autres intentions que de se saisir d'eux et de leurs épouses, comme il avait fait pour les satrapes restés fidèles à Archagh, se réunirent et prirent conseil ensemble. Craignant que s'ils n'obtempéraient pas à l'injonction de Chabouh, il leur ferait la guerre, et, d'un autre côté, se trouvant sans roi et sans chef légal, ils prirent la détermination de lui envoyer une députation qui lui porterait de riches présents et le prierait de leur permettre de rester tranquilles dans leur pays. Mais Chabouh qui méditait de mettre l'Arménie sous son sceptre et d'en extirper le christianisme pour se rendre plus fort contre

l'empire grec, ne se rendit pas à leur prière. Les satrapes exaspérés, voyant qu'Alanozan était parti et que les troupes envoyées par Chabouh étaient peu nombreuses, se liguèrent ensemble et fondirent sur les soldats persans qu'il repoussèrent, et se dispersèrent ensuite dans le pays, en se mettant à l'abri dans des places inexpugnables. Quelques uns d'entre eux prirent leurs femmes et leurs familles et se réfugièrent en Grèce. Parmi ces derniers, il se trouvait aussi un jeune homme, nommé Varaztad, qui se rendit à Constantinople. Il entra au service de l'empereur et se distingua si bien qu'il devint roi d'Arménie, comme nous le verrons plus tard.

La reine Parantzèm, au lieu de se rendre à l'appel de son mari, prit ses trésors, et, en compagnie de Mouchégh le Mamigonien, s'en alla à Eraskhatzor et se réfugia dans la forteresse d'Ardakers qu'Archagh avait restaurée. De là, elle écrivit à son fils Bab qui se trouvait à Constantinople, lui dépeignit la position et le pria de faire tout son possible, avec l'entremise de S. Nersès et des princes grecs, pour reprendre, avec le concours des Grecs, leur royaume perdu ou, sinon, de trouver un moyen pour l'arracher, elle, des mains de Chabouh.

Le roi des Perses, mis au courant des agis-

sements des satrapes et de la reine Parantzèm, entra dans une fureur telle qu'immédiatement il ordonna de mettre les fers aux pieds d'Archagh, de le conduire dans la province de Khousistan et de le renfermer dans la forteresse d'Anhouch. Ensuite, il rassembla des troupes qu'il mit sous les ordres de Méroujan Ardzrouni et de Vahan le Mamigonien, les apostats de la foi du Christ, et jeta cette armée sur l'Arménie. A peine arrivé, les deux rénégats, trouvant l'Arménie sans chef et sans guide, investirent le fort d'Ardakérs, où s'était réfugiée la reine Parantzèm. A plusieurs reprises, ils avaient tenté l'assaut de cette place, mais en vain, car ses fortifications la rendaient imprenable.

Mais les habitants de la ville, voyant qu'il n'y avait plus à compter pour eux sur Bab auquel la reine avait écrit, ne voulurent plus soutenir le siège. Ils se rendirent à l'ennemi volontairement et, il faut le dire, sans que cela fût nécessaire. Méroujan et Vahan entrèrent alors dans la ville et firent prisonniers tous les habitants et la reine Parantzèm elle-même. Ils prirent tous les trésors qui s'y trouvaient, pillèrent et saccagèrent la cité et emmenèrent en Assyrie les prisonniers dont une partie furent empalés. Les autres, forcés de renier

leur foi, préférèrent mourir et furent tous massacrés.

A peine avaient-ils consommé ces horribles cruautés, qu'ils reçurent de Chabouh l'ordre de retourner en Arménie, d'y raser les fortifications de toutes les villes et d'amener en captivité dans la Perse tous les Juifs qu'à différentes reprises, les soldats arméniens avaient fait prisonniers et emmenés de la Palestine. Ces Juifs se trouvaient à Van, ville du canton de Dosb, à Ardachad et à Vagharchabad. Tous ces ordres furent ponctuellement exécutés, car il n'y avait personne pour défendre le pays.

Chabouh interna tous ces Juifs à Asbahan. Les uns avaient persévéré dans l'observance des lois du judaïsme, les autres, sous S. Grégoire et S. Dertad, s'étaient convertis au christianisme. Parmi ceux-ci se trouvait un certain Zouita, prêtre d'Ardachad. Méroujan et Vahan prétendirent auprès de Chabouh que Zouita n'avait suivi les captifs que pour les exhorter à garder fermement la foi chrétienne. Alors le roi de Perse ordonna de soumettre Zouita aux plus cruelles tortures pour le contraindre à renier sa foi; mais Zonita demeura inébranlable dans sa croyance et subit le martyre.

Tous ces faits épouvantables parvinrent aux oreilles d'Archagh, dans la prison de son exil;

il en fut touché ou plutôt il se sentit pris de remords et s'enfonça un poignard dans le cœur.

Faustus de Byzance raconte autrement la mort d'Archagh. Voici ce qu'il dit:

« Le roi des Kouchans avait déclaré la guerre à Chabouh. Celui-ci marcha contre lui non-seulement avec sa propre armée, mais encore avec l'armée arménienne, dans laquelle se trouvait Trastamaden, l'eunuque et chambellan du roi Archagh. Les Kouchans furent victorieux dans le combat qui se livra; ils tuèrent un grand nombre de soldats perses, en firent aussi un grand nombre prisonniers et mirent les autres en fuite. Dans l'action, Chabouh fut surpris et l'on allait le massacrer, quand Trastamaden se jeta soudain entre lui et ses ennemis, tailla en pièces les soldats qui l'entouraient et lui sauva la vie.

De retour en Assyrie, Chabouh témoigna sa reconnaissance à Trastamaden. Il lui dit: « Demande-moi ce que tu veux, je ne saurais rien te refuser. » — « Je n'exige rien, lui répondit Trastamaden, si ce n'est pourtant, que tu me permettes d'aller voir mon seigneur Archagh, roi des Arméniens, et que tu me permettes encore de le délivrer de ses fers pour un jour seulement et de lui apporter quelque soulagement, quelque consolation. »

Chabouh fut dépité par cette demande de Trastamaden. A l'époque même où la citadelle d'Anhouch venait d'être bâtie, ceux qu'on y enfermait étaient à jamais oubliés et il n'était permis à personne de prononcer leurs noms en présence du roi ou devant le juge. Celui qui avait proféré le nom d'un prisonnier de cette forteresse y était enfermé aussi. C'était un décret irrévocable. Aussi Chabouh dit-il à Trastamaden : « C'est ta mort que tu m'as demandée. Mais tu m'as sauvé la vie et tu ne mourras pas. Il sera fait pour toi ce qui n'a jamais été fait pour homme qui vive. Je t'accorde ce que tu disires. »

Il lui donna pour l'escorter un intendant fidèle et le munit d'une autorisation revêtue du sceau de l'anneau royal et l'envoya au fort d'Anhouch.

Aussitôt qu'il se présenta au roi Archagh, Trastamaden se jeta à ses pieds. Il lui retira les fers qu'il avait aux mains et aux pieds et l'anneau de fer aussi qu'il avait au cou. Il lui lava la tête et lui répandit des parfums sur le corps. Il le para de riches vêtements et le fit asseoir sur un siège convenable. Il lui fit servir un repas royal et lui fit boire de l'excellent vin. Il appela des musiciens et des chanteurs pour lui donner un concert, ce qui remplit de

joie le cœur d'Archagh. Après les mets, on servit au roi des fruits délicieux. Trastamaden, debout, lui servit le vin. Il lui procura ainsi quelques consolations.

Archagh, échauffé par les fumées du vin, se souvint de ses anciennes grandeurs, de tout ce qu'il avait fait alors et de la gloire de son royaume. Il soupira et s'écria dans sa douleur : « Malheur à moi, ô malheureux Archagouni que je suis, et sur qui sont venus fondre tant de maux! » En disant cela, il jeta les yeux sur le couteau qui lui avait été donné au moment où on lui avait servi des fruits, et soudain il se le plongea dans le cœur et tomba sans vie. A cette vue, Trastamaden se précipita sur Archagh et lui arracha le couteau de la poitrine. Il leva son bras, se frappa le sein de ce même couteau et tomba mort à côté de son souverain qu'il avait tant aimé.

Telle fut la fin de l'un des plus cruels et des plus infortunés rois de l'Arménie. Selon Moïse de Khorène, il avait régné trente ans.

Mais reprenons le récit de notre histoire.

MÉROUJAN L'APOSTAT

(Ap. JC. 381)

Chabouh leva encore une armée qu'il mit sous les ordres de Méroujan et envoya en Arménie. Il avait confié à cet odieux apostat l'administration du pays. Il lui donna même en mariage sa sœur Ormeztoukhd. Il lui fit don de nombreux villages et domaines en Perse et lui promit enfin le trône d'Arménie à la seule condition qu'après avoir mis les satrapes sous son autorité, il ferait des Arméniens des adorateurs d'Ormizt.

C'est avec des désirs d'ambition au cœur et l'espoir de porter bientôt la couronne royale que Méroujan arriva en Arménie à la tête de ses légions persanes. Il cherchait dans son esprit le moyen qu'il emploierait pour se rendre maître des satrapes. A cet effet, il fit enfermer leurs épouses dans des forteresses bien gardées, car il s'imaginait qu'en apprenant cela, les satrapes accourraient bien vite du pays des Grecs et des différents endroits où ils s'étaient réfugiés.

Son but était de détruire le christianisme. Il fit donc mettre aux fers les évêques et les prêtres et les envoya en Perse. Beaucoup de ces malheureux furent torturés et moururent sous le supplice. D'autres supportèrent les fers jusqu'à la fin de leur vie. Il fit brûler tous les livres écrits en grec et ceux qui traitaient des dogmes de la religion chrétienne. Il fit en sorte que personne ne pût même apprendre le grec et ne connût que la langue des Perses. A cette époque, les caractères arméniens n'existaient pas encore et les offices de l'Eglise se faisaient en Grec.

En même temps, les mages persans et les soldats, éparpillés partout, dans les villes et dans les bourgs, forçaient tous les Arméniens à renier la religion du Christ pour embrasser celle de Zoroastre. Tous ceux qui s'y refusaient ou qui résistaient étaient mis à mort par les plus cruels supplices. L'Arménie sembla alors une vaste boucherie d'innocents martyrs.

S. Nersès et les satrapes qui s'étaient réfugiés dans le pays des Grecs, apprirent toutes ces atrocités et ils en furent accablés de douleur. Ils apprirent aussi en même temps la mort du roi Archagh. S. Nersès, alors, alla trouver l'empereur Théodose et lui demanda aide et protection pour son pays, ne fut-ce

que pour sauver le christianisme. Théodose accorda à l'évêque ce qu'il lui demandait. Il proclama Bab, fils d'Archagh II, roi d'Arménie. Il recommanda sa cause au brave général Térence, lui donna une forte armée et l'envoya occuper le trône de son père. Il retint cependant près de lui, comme otages, la femme de Bab, nommée Zarmantoukhd, ainsi que ses deux fils Archagh et Vagharchagh. Aussitôt tous les satrapes arméniens qui s'étaient réfugiés en Grèce, accoururent auprès de Bab. Sbantarad Gamsaragan lui-même qui avait échappé au massacre de sa famille, ordonné par le roi Archagh. Tous, et S. Nersès avec eux, suivirent leur roi Bab escorté de l'armée grecque, et reprirent le chemin de leur patrie.

Méroujan fut informé de l'arrivée de Bab et, avant même qu'on vînt l'attaquer, il prit la fuite. Mais il ordonna aux commandants des forteresses de faire pendre aux murs mêmes de ces forteresses les épouses des satrapres qu'il y avait fait enfermer et de laisser les corps de ces malheureuses attachés au gibet, pour qu'ils servissent de pâture aux oiseaux de proie. Les satrapes arméniens apprirent cette dernière atrocité; ils coururent aux forteresses et massacrèrent les soldats et leurs commandants qui les gardaient. Alors ils descendirent

les corps des malheureuses femmes et leur donnèrent la sépulture et mirent en liberté les épouses des satrapes qu'on n'avait pas encore pendues et qu'on les tenait encore prisonnières.

En même temps qu'il prenait la fuite, Méroujan dépêcha des gens pour prévenir Chabouh, alors dans le Khoraçan, que Théodose avait proclamé Bab roi d'Arménie et pour lui dire avec quelle force armée il l'envoyait prendre possession de son trône, et l'avertir, enfin, que l'armée persane avait été obligée déjà de se retirer de l'Arménie. Chabouh devint furieux à cette nouvelle. Il ordonna immédiatement à son fils Ardachir de rassembler toutes les forces de la Perse et de les envoyer, sous les ordres de Méroujan, contre les armées réunies des Grecs et des Arméniens. De leur côté, Bab et Térence informèrent l'empereur Théodose des préparatifs de résistance des Perses et Théodose commanda aussitôt à Addée, grand comte de l'empire, de se porter au secours de Bab, avec toutes les forces de la Grèce, y compris les gardes à pied des villes qui portaient pour enseignes des dragons en soie. Cette armée fut munie de tous les engins et mâchines de guerre.

En même temps que les Perses arrivaient en Arménie, cette armée de renforts grecs y

arrivait aussi et prenait son camp dans une plaine nommée Tzirav, située près du mont Nebad.

Ici, je me fais un plaisir de donner la description du combat qui se livra telle que l'a écrite Moïse de Khorène.

« Le combat, dit-il, s'engagea dans la plaine appelée Tzirav. Les deux partis s'approchèrent l'un de l'autre. Les jeunes guerriers des braves satrapes d'Arménie, poussés par leur propre ardeur, s'élancèrent dans la mêlée. Ils avaient à leur tête Sempad, fils de Pacarad, de la Maison des Pacradouni. Les jeunes guerriers de la Perse s'avançèrent de même et se jetèrent au milieu des lignes ennemies.

Tous étaient pêle-mêle. Les jeunes guerriers persans avaient à peine fait le moindre mouvement en arrière que nos jeunes guerriers se mettaient à leur poursuite. Ainsi que l'ouragan éparpille les feuilles des arbres dans la forêt, les Arméniens montés sur leurs coursiers rapides, avec leurs lances, jonchaient la terre de cadavres sans que l'ennemi pût regagner son camp. Mais quand les Perses voulaient poursuivre les nôtres, ceux-ci, pour éviter leurs coups, se rejetaient derrière les boucliers impénétrables des Grecs comme dans une ville fortifiée. C'est ainsi que le prince Gorgonius,

avec son infanterie, entoura d'un mur de boucliers le front de l'armée de Bab.

« Les soldats grecs étaient pourvus d'armures d'or et d'argent; leurs chevaux portaient de riches ornements. On eut dit d'une muraille impénétrable. La plupart des guerriers portaient une armure faite de nerfs et de cuir qui présentait la dureté de la pierre. Sur leurs têtes, flottait une épaisse crinière semblable à la chevelure touffue des arbres. Quant aux dragons enlacés (les enseignes), avec leur gueule effroyable et béante et leur corps gonflés par le souffle du vent, je ne puis les comparer à rien d'autre qu'à une montagne de diamants qui s'incline vers la mer. C'est ainsi que l'armée des Grecs se précipita sur l'armée des Perses. Ceux-ci, de même, semblaient un torrent impétueux, s'étendant et s'élargissant d'un côté. A cause de la couleur des cuirasses dont ces hommes étaient couverts, on eut pu les comparer à une masse d'eau.

« A ce spectacle grandiose, Nersès-le-Grand monta au sommet du mont Nebad; il éleva les mains vers le Ciel, les tenant jointes et suppliantes, comme fit autrefois le premier des prophètes Moïse, jusqu'à ce que ce second Amalec fut défait.

« Le soleil s'étant levé en face de nos troupes,

les boucliers d'airain semblaient jeter des flammes qui illuminaient les montagnes, comme si ces flammes avaient jailli d'une grande nuée de feu, et, de ces rangs de guerriers, s'élancèrent comme des éclairs les plus braves de nos satrapes couverts de leurs cuirasses. Rien qu'à cet aspect, l'armée des Perses fut saisie d'effroi et la nôtre eut aussi comme un frémissement, car il était impossible de fixer le soleil levant. Pendant que les deux partis étaient aux prises, il survint une nuée protectrice et, de notre côté, un vent violent souffla sur les visages des Perses. Dans la mêlée, le Gamsaragan Sbantarad se trouva face à face avec un fort détachement où se tenait le brave Cherquir, roi des Legs, qui avait pris hardiment la tête de la colonne du centre pour son front de bataille. Sbantarad fondit sur lui, enfonça son corps de troupes, étendit à terre le vaillant Cherquir qui parut frappé par la foudre, et, cernant cette armée, la mit en fuite. C'est ainsi que, rendue plus forte par l'aide du ciel, l'armée des Grecs et des Arméniens couvrit toute la plaine de cadavres et se mit à la poursuite des ennemis qui avaient pu s'échapper. Dans ce nombre, se trouvait Ournaïr, roi des Aghouank, qui fut frappé par Mouchégh, fils de Vassagh Mamigonien, et mis hors de combat.

« Mais l'impie Méroujan, dont le cheval était blessé, ne put courir avec les fuyards. Sempad, général des Arméniens, le poursuivit. Il finit par l'atteindre et mit ses troupes en pièces. Il fit prisonnier ce chef perfide et pervers à l'entrée d'une vallée de roseaux de Gocaïovid. Puis, réfléchissant que peut-être Nersès-le-Grand le mettrait en liberté, Sempad ne le ramena point au camp. Il trouva, où il était, tout ce qu'il fallait pour mettre l'impie au supplice, des gens qui, dans une tente, avaient allumé du feu, une broche de fer à rôtir la viande. Il fit chauffer cette broche, la ploya en deux tours en forme de couronne et la mit toute rouge au front de Méroujan, en lui disant: « Je te couronne, Méroujan, car tu cherchais à régner sur les Arméniens. C'est à moi, chevalier, qu'il appartient, par mon droit héréditaire, de poser la couronne sur ta tête. » Ainsi périt le méchant. Depuis, le pays fut en paix et resta soumis à l'autorité de Bab. »

C'est ainsi que Moïse de Khorène nous décrit cette mémorable bataille qui décida, encore une fois, du sort de la royauté en Arménie. Malheureusement, ce ne fut que pour un laps de temps bien court, car la dynastie des Archagounis était en décadence.

BAB

(Ap. JC. 382)

Les armées perses écrasées, l'apostat et le traitre Méroujan ainsi disparu pour toujours de la terre, le pays respira un moment de paix sous le protectorat du grand Théodose. Bab prit possession du trône de ses aïeux et montra sa reconnaissance envers Térence en le comblant des présents. Puis, d'après les ordres de l'empereur, il lui désigna une place en Arménie pour demeurer lui et ses troupes. Mais il congédia Addée et une grande partie des légions grecques, après avoir donné à tous des présents.

Le pays pacifié, Nersès-le-Grand fit rassembler, dans la ville de Vagharchabad, le roi, les satrapes, les princes et même les évêques et les prêtres et fit jurer mutuellement au roi et aux satrapes, à l'un la justice, aux autres l'obéissance due à leur souverain. Il les exhorta tous à marcher dans la voie du bien, afin que leurs œuvres témoignassent de leur foi. Le roi

jura et promit de ne pas ressembler à son père, de ne commettre ni crime, ni injustice, ni spoliation, mais bien de se conduire avec droiture et avec la sollicitude d'un père envers ses satrapes. Les satrapes jurèrent de ne plus se révolter contre leur roi, mais de le servir avec fidélité et loyauté.

Ces serments prêtés, Bab, suivant les conseils de S. Nersès, rendit aux satrapes tous les biens dont son père Archagh les avait dépouillés. Il restitua de même au Gamsaragan Sbantarad les cantons de Chiragh et des Archarounis, qui lui avaient été confisqués aussi par son père. Envers le peuple, Bab se montra également libéral et généreux en remettant à tous tout ce qui leur avait été retiré indûment.

Malheureusement, Bab se livra bientôt après à de vilaines passions et Nersès-le-Grand se trouva dans la nécessité, d'abord de l'exhorter à revenir au bien, puis de le reprendre vivement. Bab, qui redoutait l'empereur Théodose, n'osa pas faire en pleine lumière du mal a saint évêque, mais, secrétement, il lui fit boire, lorsqu'il se trouvait dans la province d'Eguéghiatz, au village appelé Khakh,un breuvage empoisonné et le fit ainsi mourir après qu'il avait tenu le siège épiscopal pendant trente-quatre ans. Voulant que son crime fût tenu caché, il

feignit d'éprouver une grande douleur de la mort de S. Nersès et lui fit faire des funérailles magnifiques. Il le fit inhumer au bourg de Thile.

Quand il vit que toute l'Arménie était en deuil par la perte d'un si grand homme, Bab tenta tous les moyens pour consoler le peuple. Pressé par la force des circonstances et par le conseil de ses Grands, il chercha et trouva un membre de la Maison d'Albianus, évêque de Hark, appelé Chahagh, qu'il nomma patriarche des Arméniens et fit sacrer par ses propres évêques, sans l'intervention de l'archevêque de Césarée.

Après cela, une orgueilleuse présomption envahit le cœur de Bab qui, sans considérer qu'il était trop faible pour entreprendre une pareille chose, eut l'idée de s'affranchir de l'autorité de l'empereur Théodose. Il précipita lui-même sa chûte en chassant d'abord Térence et ses légions. Mais songeant bien vite que l'empereur ne lui pardonnerait pas ce qu'il venait de faire, il se prépara à la guerre et réunit ses forces dans la province de Pacrevant.

Térence, de son côté, avait averti Théodose de la façon d'agir de Bab. L'empereur lui ordonna de retourner immédiatement en Arménie et de livrer bataille à Bab. Il donna l'ordre, en même temps, à ses troupes de la Cappadoce

d'aller de suite rejoindre Térence. L'armée arménienne qui était réunie dans la province de Pacrevant, ne s'attendant pas au retour soudain de Térence, restait dans l'insouciance de la plus parfaite tranquillité. Celui-ci, hâtant sa marche rétrograde et servi par sa bonne fortune, tomba à l'improviste sur le camp des Arméniens, et mit les uns en pièces et les autres en fuite. Knèl, chef de la maison des Antzévatzi, et commandant du corps d'armée de l'Est de l'Arménie, se défendit avec courage et intrépidité contre les soldats grecs et tint vigoureusement tête à Térence; mais Térence put arriver jusqu'à lui et, d'un violent coup de cimeterre, lui fendit le crâne en deux. Puis il courut sur Bab et le fit prisonnier.

Bab, humble et craignant pour sa vie, ent recours aux supplications et demanda comme une grâce d'être conduit à l'empereur. Térence, touché par ses prières, y consentit; il le chargea de chaînes et l'amena devant l'empereur. Théodose-le-Grand reprocha à Bab sa lâche ingratitude envers lui et son infâme scélératesse envers S. Nersès, et lui fit trancher la tête par la hache. C'est ainsi que Bab expiasa criminelle perfidie. La durée de son règne est incertaine. On suppose qu'elle fut de trois à sept ans.

VARAZTAD ARGHAGOUNI

(Ap. JC. 384)

Théodose-le-Grand n'abandonna point l'Arménie malgré la conduite de son dernier roi. Il chercha généreusement l'homme à qui il pourrait en confier le gouvernement. Il choisit Varaztad, issu, lui aussi, de la Maison des Archagouni. Quand les satrapes avaient quitté le pays pour fuir Chabouh, Varaztad s'était réfugié auprès de l'empereur, comme nous l'avons déjà relaté, et s'était mis à son service. C'était un jeune homme plein de cœur, de courage et de vigueur et qui, de plus, était d'une grande habileté au tir de l'arc. Pendant son séjour en Grèce, il s'était signalé aux jeux olympiques. Les athlètes eux-mêmes avaient reconnu et proclamé sa valeur. Dans un cirque, en plein jour, il avait terrassé des lions; à Pise, il avait triomphé dans un remarquable pugilat. En mainte circonstance, il avait prouvé la vigueur de son bras. Une fois, surtout, il s'était présenté pour combattre contre cinq Longo-

bardes. Ces cinq guerriers étaient cités parmi les plus braves. Ils fondirent tout-à-coup sur lui, mais Varaztad se jeta au-devant d'eux et les abattit avec son épée en les couchant l'un sur l'autre. Une autre fois, il se trouvait devant une place forte, « il perça de ses flèches, dit Moïse de Khorène, dix-sept hommes qui se tenaient sur les remparts et les jeta l'un après l'autre du haut des murs, comme des figues trop précoces qu'abat un violent ouragan. »

Varaztad, proclamé roi d'Arménie, vint, escorté d'une armée grecque, prendre possession de son trône. Arrivé aux défilés de Taranaghi, il y rencontra une bande de brigands. Il les poursuivit de près et les poussa dans des endroits difficiles. Ils furent assez heureux de pouvoir passer le pont de l'Euphrate. Ce pont n'était qu'une espèce de longue poutre jetée sur le fleuve. Les brigands la détruisirent derrière eux pour empêcher Varaztad de les poursuivre plus loin. Mais celui-ci, arrivé sur la rive, sans hésiter un moment, sauta d'un bond l'Euphrate, large de vingt deux coudés. « Surpassant ainsi, dit Moïse de Khorène, le saut de Chion-le-Laconien. On croyait voir un nouvel Achille franchissant le fleuve Scamandre. » Il poursuivit alors les brigands qui, effrayés, jetèrent bas leurs armes et se rendirent à lui.

Il revint ensuite dans la province d'Ararat, où il se distingua encore dans mainte affaire. Il chassa les ennemis de la patrie et soumit tous les rebelles.

Faustus de Bysance nous représente ce roi comme un jeune homme léger de caractère. Au lieu de chercher, dit il les conseils des hommes âgés et sages, il prenait les avis d'une jeunesse sans aucune expérience dans l'administration de son gouvernement. Pad ou Sempad, prince de la Maison des Saharouni, qui avait été son précepteur, ne faisait à présent que favoriser ses caprices de plaisir. Ce Pad était jaloux de Mouchegh-le-Mamigonien, commandant des armées arméniennes. Il cherchait à le perdre pour s'emparer de sa dignité. Il le calomnia auprès du roi Varaztad; il prétendit que la famille des Mamigoniens, depuis le commencement de son existence, s'était toujours montrée l'ennemie déclaré de la famille royale des Archagouni. Cette inimitié des Mamigoniens, ajouta-t-il, à causé la ruine de l'Arménie. Mouchegh, continua-t-il, a gardé encore la haine de sa race. Il était sans doute d'intelligence avec les ennemis, car, à plusieurs reprises, il eut pu faire prisonnier Chabouh et il ne l'a pas fait. Au contraire il laissa ses femmes en liberté et les lui renvoya. Il a gagné les généraux grecs afin

de pouvoir assassiner le roi Bab. Pad poursuivit de la sorte, auprès du roi Varaztad, son langage calomnieux contre Mouchegh, et finit par le décider à le faire mettre à mort. Mais Varaztad n'osa pas agir ouvertement, car il connaissait ce dont était capable le brave Mamigonien. Il redoutait également le ressentiment des princes arméniens. Il attendait donc une occasion favorable pour en venir à ses fins et il la trouva comme on va le voir.

Un jour, Varaztad invita à un grand souper tous les princes de la cour. Il invita aussi le prince Mouchegh et lui fit boire beaucoup de vin. Quand il vit que le Mamigonien était déjà gris, il se leva pour sortir de la salle et tous ses invités se levèrent en même temps par déférence pour le roi. Aussitôt, douze hommes, apostés exprès, se précipitèrent sur Mouchegh. Six, de chaque côté, lui tenaient les bras. Le malheureux vit le sort qui l'attendait. Fixant ses regards vers le roi, il lui dit: « Pourquoi tout ceci? » Et le roi de lui répondre: « Va demander au roi Bab. » — Ce disant, Varaztad sortit. Alors Mouchegh poussa un soupir et s'écria: « Est-ce là ce qui m'est dû pour m'être épuisé au service du roi? Est-ce là la récompense qu'il me doit pour avoir versé tant de fois mon sang pour lui et la patrie?... Est-ce

moi que l'on traite ainsi, moi qui, au lieu de linge, me servais des pointes de mes flèches pour essuyer mon front perlé de sueurs dans les combats?... Béni soit le Seigneur! Mais pourquoi ne suis-je point mort sur les champs de bataille en défendant les chrétiens!... » Mouchegh n'avait pas achevé ces paroles que Pad Saharouni, tirant son sabre, le lui enfonça dans la gorge et lui trancha la tête après. On enleva le corps du Mamigonien et on l'emporta dans la province de Daron. Il y fut enterré dans le couvent de Klagh. Varaztad donna le commandement des armées à Pad ou Sempad, chef de la Maison des Saharouni et assassin de Mouchegh-le-Mamigonien.

Plus tard, Varaztad s'aperçut que les généraux grecs qui l'avaient accompagné et aidé à reconquérir le trône d'Arménie, exigeaient de lui qu'il leur obéît et qu'il ne gouvernât qu'à leur guise. Il en fut indigné et résolut de se révolter contre l'empereur.

Il envoya proposer une alliance à Chabouh à qui il promit de payer le tribut qu'il soldait à l'empereur pourvu qu'il l'aidât à s'affranchir de l'autorité des Grecs. Chabouh adhéra à sa proposition et lui promit même de lui accorder en mariage l'une des filles de son propre fils.

Les généraux grecs, avertis de ces menées, en avisèrent Théodose qui leur ordonna d'engager Varaztad à venir le trouver et, dans le cas où il refuserait, de le garrotter et de l'amener ainsi mains et pieds liés. Varaztad fut informé de cet ordre et ne s'opposa point à aller devant l'empereur, car le secours qu'il attendait des Perses ne lui était pas encore parvenu. Il se rendit donc à Constantinople où il espérait bien convaincre Théodose de la perfidie de ceux qui l'accusaient. Mais l'empereur ne daigna même pas le recevoir. Il le fit enchaîner et mener en exil à Thulé, île de l'océan.

On prétend qu'il a régné quatre ans.

ARCHAGH III, VAGHARCHAGH II, ET KHOSROV II.

(Ap. JC. 386)

Théodose-le-Grand voyant qu'il ne pouvait maintenir sous son autorité les rois de l'Arménie qui finissaient toujours par se révolter, eut l'idée de nommer deux rois à la fois, espérant en avoir au moins un qui lui resterait fidèle, au cas où l'autre se mettrait en révolte. Il fit donc proclamer rois d'Arménie les deux fils de Bab, qui restaient à Constantinople comme otages. Ces deux princes n'étaient encore que des enfants. L'empereur retint auprès de lui Zarmantoukhd, leur mère, et confia les nouveaux rois à des gouverneurs de son choix et sur la sagesse et le dévouement desquels il pouvait compter. Puis, à la tête d'une armée, il les envoya prendre possession de leurs trônes.

Les Grecs trouvèrent l'Arménie envahie par les Perses qui, sous prétexte de venir en aide à Varaztad, étaient venus occuper le pays. Ils leur livrèrent combat, les chassèrent et mirent les

deux frères sur le trône. Archagh installa sa cour à Douin. Il se maria avec la fille du prince Papigh, chef de la Maison des Suni. Vagharchagh se fixa dans la province d'Eguéghiatz, à Eriza. Il prit pour femme la fille du chevalier Isaac Pacradouni, qui était de la province de Sber. Il ne porta pas longtemps la couronne royale, car il mourut dans la même année. Il n'avait pas même régné un an entier.

Théodose faisait la guerre en occident; il avait mis Arcadius son fils, jeune homme encore sans aucune expérience, sur le trône de Bysance. Chabouh, toujours en hostilité contre les Grecs, ne pensait qu'à s'emparer de l'Arménie qui lui avait échappé. Quand il apprit la mort de Vagharchagh, il se dit qu'il devait chercher à gagner les bonnes grâces d'Archagh, ou bien désigner lui-même un successeur à Vagharchagh et mettre ainsi sous sa domination une partie de l'Arménie. Mais il redoutait les représailles de l'empereur Théodose. Il vint à savoir que le jeune fils de Théodose, Arcadius, avait été proclamé empereur d'Orient. Il lui envoya des ambassadeurs pour lui proposer de conclure un traité de paix. Arcadius y consentit; en conséquence, l'Arménie fut divisée en deux Etats distincts. L'un à l'ouest de l'Arménie, à partir de la Petite-Arménie et de la Mésopotamie jusqu'aux

frontières de la province de Daron, resta sous la dépendance des Grecs, auxquels durent être payés les tributs. La partie orientale, la plus grande du territoire et la plus fertile, allant d'Ararat jusqu'à la fin de la limite, fut mise sous la dépendance des Perses.

Le roi Archagh, qui ne voulut pas subir l'autorité d'un roi païen, abandonna le royaume naturel de ses aïeux, c'est-à-dire l'Ararat et toute la partie échue aux Perses et s'en alla régner sur la région occidentale de l'Arménie qui était restée aux Grecs. Il préféra avoir la souveraineté d'un territoire de moindre étendue et rester tributaire d'un prince chrétien, que de gouverner des Etats plus vastes et avoir à se courber sous les ordres d'un païen. Plusieurs satrapes imitèrent son exemple et le suivirent avec leurs femmes et leurs enfants, faisant le sacrifice de leurs biens, de leurs villages, et de tout ce qu'ils avaient.

Chabouh en devint furieux. Il écrivit à Archagh : « Pourquoi as-tu emmené avec toi les satrapes de la partie de l'Arménie qui m'appartient? Ne sais-tu donc pas qu'en agissant de la sorte, tu m'excites à déclarer la guerre à l'empereur pour m'en venger? Or, si la guerre éclate entre l'empereur et moi, penses-tu que tu pourras vivre en paix? » Archagh lui répondit que

les satrapes, qui l'avaient suivi, ne l'avaient fait que parce qu'ils n'avaient pu se résigner à vivre sous l'autorité d'un roi perse et d'une autre religion que la leur. « Mais, lui disait-il, si tu veux me confier le gouvernement de la contrée qui est à toi, j'y placerai un gouverneur de mon choix, en qui tu pourras avoir toute confiance, et je te donnerai le tribut de cette région comme je donne à l'empereur le tribut de la région qui est à lui. Alors les satrapes arméniens retourneront dans leurs provinces qu'ils viennent d'abandonner. Mais si tu repousses ma proposition, je ne puis pas forcer les satrapes à retourner là où ils ne veulent plus rester. S'ils y retournent de leur plein gré, de leur propre volonté, je n'y mettrai aucun empêchement. »

Chabouh trouva très-sensée la réponse d'Archagh. Comme il tenait à faire revenir les satrapes qui avaient suivi Archagh, il plaça sur le trône de l'Arménie qui lui était tributaire, un prince du nom de Khosrov, issu également de la famille des Archagouni. Il écrivit alors aux satrapes pour les exhorter à revenir dans leurs anciennes résidences et à rentrer en possession de leurs biens. A ceux qui reviendraient, il promettait faveurs et protection; il menaçait les autres de la confiscation de leurs biens.

Quelques uns de ces satrapes acceptèrent de retourner à leurs foyers et furent accueillis avec honneur par le roi Khosrov. Ceux qui ne prirent en considération ni les offres ni les menaces de Chabouh et qui restèrent auprès d'Archagh étaient peu nombreux. Leurs biens furent confisqués par ordre de Chabouh et ajoutés au domaine royal par le roi Khosrov.

Après le départ des satrapes, il y eut mésintelligence entre le roi Archagh et le chevalier Isaac Pacradouni, beau-père de Vagharchagh, frère défunt d'Archagh. Après la mort de Vagharchagh, Isaac Pacradouni s'était emparé de tous les ornements royaux de son gendre et en parait sa propre personne. La reine, femme d'Archagh, en conçut de la jalousie. Elle excita son mari à lui retirer ces ornements. Elle fit même rapporter au roi des propos mensongers sur Isaac Pacradouni, par ses alliés de la province de Sber. Archagh, ajoutant foi aux paroles de ces calomniateurs, commença à persécuter Isaac Pacradouni. Celui-ci, indigné, résolut de s'enfuir et de se réfugier auprès du roi Khosrov. Trois autres des principaux satrapes se déterminèrent à en faire autant. Ces satrapes étaient Sourène Khorkhorouni, Vahan Aravéghian et Achkhathar Timacksian. Mais comme tous quatre ne pouvaient partir en même temps,

en emmenant avec eux leurs familles et leurs biens, ils convinrent de laisser partir d'abord Isaac Pacradouni, se proposant d'aller le rejoindre à la première occasion favorable. Isaac réussit à se sauver et se rendit auprès de Khosrov, qui, tout joyeux de cet événement, le nomma commandant en chef de son armée et le gratifia des biens confisqués aux satrapes qui avaient suivi Archagh et lui étaient restés fidèles.

Il arriva qu'un jour, le roi Archagh fit enlever ses trésors de la forteresse d'Ani pour les faire transporter au pays des Dzop. Les trois satrapes Sourène, Vahanet et Achkhatar, saisirent ce moment pour aller rejoindre Isaac auprès du roi Khosrov. Ils prirent leurs biens, emmenèrent leurs familles et partirent. En route, ils se mirent en embuscade et s'emparèrent des trésors d'Archagh. Puis ils se dépêchèrent de s'éloigner pour se mettre en sûreté près de Khosrov. Mais le satrape Samuel Mamigonien, confident d'Archagh, apprit le fait aussitôt. Il accourut avec une poignée de soldats et les surprit dans la province de Mananaghi. Les fugitifs cherchèrent leur salut dans les cavernes des rochers. Ils trouvèrent une grotte spacieuse, dans laquelle on ne pouvait pénétrer que par un étroit couloir pratiqué dans l'escarpement de la roche. Devant l'ouverture de cette grotte,

le mont descendait à pic et au-dessus le roc formait comme une espèce de toiture qui s'avançait au-dessus de l'abîme.

Samuel voulut pénétrer dans la grotte, mais il vit que cela lui était impossible, car même un enfant qui aurait été armé, en pouvait défendre l'entrée. Il avisa le roi Archagh de sa position embarrassée et le pria de lui envoyer des caisses garnies de fer, dans lesquelles il pourrait introduire des soldats bien armés et qu'on pourrait descendre jusqu' à l'ouverture de la grotte au moyen de chaînes et de poulies et massacrer alors les fugitifs pour reprendre les trésors qu'ils avaient interceptés. Mais tout cela demeura sans résultat; car un rempart d'épais buissons s'étendait au loin et protégeait la grotte contre une entreprise de ce genre.

Comme les gens d' Archagh s'ingénuaient pour aboutir dans leur opération, le chevalier Isaac Pacradouni arriva par hasard à la tête des troupes du roi Khosrov. Il était à la poursuite des bandes de brigands. Pour un moment il arrêta sa poursuite et fondit sur les soldats de Samuel. Il les mit en fuite et délivra les trois satrapes qu'il fit sortir de la grotte avec les trésors qu'ils avaient dérobés et qu'il conduisit au roi Khosrov. Celui-ci les com-

bla d'honneur, les gratifia de biens prélevés sur ceux qu'il avait confisqués aux satrapes de son royaume qui étaient restés auprès d'Archagh. Ensuite il envoya à Chabouh une grande partie des trésors d'Archagh, dont les fugitifs s'étaient emparés.

Archagh, furieux de ce que venait de faire Isaac, envoya demander à Khosrov de lui restituer ses trésors ; mais Khosrov lui fit répondre que ces trésors, appartenant à la couronne, il avait, lui Khosrov, le droit de les détenir. Archagh recourut aux armes. Khosrov ne voulut pas l'attendre ; il accourut au-devant de lui avec son armée et le rencontra dans la province de Vanant. Le combat qu'ils se livrèrent fut terrible, acharné. Mais la fortune favorisa Khosrov. Archagh fut mis en fuite et se sauva suivi seulement par un petit nombre des siens. Le Gamsaragan Cazavon, fils de Sbantarad, était resté sur le champ de bataille et soutenait encore le combat au milieu de quelques uns de ses soldats vaillants et fidèles. Il se vit bientôt entouré par les troupes de Khosrov. Il comprit le danger qu'il courait, et, dans un suprême effort, il s'ouvrit un passage, en se jetant résolument sur ses adversaires et put rejoindre son roi Archagh.

Isaac poursuivit Archagh, le serra de près

et le mit dans une grande perplexité. Cazavon vit le danger qui menaçait son roi ; il se retourna contre les soldats du Pacradouni, leur fit rebrousser chemin et sauva ainsi Archagh. Mais les ennemis revinrent bien vite à la charge ; Cazavon les mit encore en fuite. Le même jour donc, ce vaillant guerrier se signala par plusieurs actions d'éclat des plus hardies, ripostant sans cesse aux attaques que lui portait l'ennemi, qu'il repoussa constamment, et donnant ainsi à son roi, qu'on poursuivait, le temps de fuir et de rentrer à Eriza, dans la province d'Eguéghiatz. C'est là qu'Archagh consumé par une fièvre dévorante, mourut d'une maladie de langueur, après avoir régné cinq ans sur toute l'Arménie et deux ans et demi sur la partie de l'Arménie restée tributaire des Grecs.

Après la mort d'Archagh, l'empereur ne nomma plus de roi pour gouverner cette partie de l'Arménie soumise à son autorité. Ce fut un comte grec qui en fut le régent. Le général de l'armée arménienne fut le brave Cazavon qui fut reconnu en même temps comme le chef des satrapes et des Grands de ce territoire.

Les satrapes et Cazavon lui-même, voyant que les Grecs ne voulaient plus nommer un roi arménien dans leur pays, furent froissés et résolurent de se mettre sous l'autorité de

Khosrov. Ils lui écrivirent de leur pardonner la guerre qu'on lui avait faite par la force des circonstances et non dans un mouvement de haine, de leur rendre leurs biens situés dans la partie de l'Arménie tributaire des Perses et qu'il leur avait confisqués, de faire en sorte, enfin, de les sauver de la domination de l'empereur. Ils lui promirent, en revanche, de reconnaître son autorité sur eux et de le servir fidèlement.

Khosrov, joyeux de les voir venir à lui, leur accorda tout. Cazavon, alors, ramena tous les satrapes du territoire grec. Khosrov combla d'honneurs Cazavon et tous les autres et rendit à chacun ses biens. Tous reconnurent son autorité, préférant obéir à un roi arménien que de subir le joug d'un étranger.

Un d'entre eux, pourtant, Samuel Mamigonien, qui avait tout à craindre des Perses, ainsi que de ses oncles maternels, les Ardzrouni, parce qu'il avait donné la mort à son propre père Vartan et à sa mère Dadjadouhi, après que ceux-ci avaient eu apostasié; Samuel, disons-nous, feignit d'être de connivence avec les satrapes, mais, en réalité, il en était séparé. Il prit copie de la lettre de Khosrov et des lettres des satrapes et partit avec sa famille pour Constantinople, où il se fit présenter à l'empereur. Arcadius lui fit bon accueil et prit

de sa main les lettres en question. Comme elles étaient écrites en langue persane, il lui en fit écrire la traduction en grec afin de les conserver dans ses archives. Ces lettres existaient encore au temps où Moïse de Khorène écrivit son livre.

Khosrov. reconnu roi par tous les satrapes et les Grands de l'Arménie, envoya demander à Arcadius s'il voulait lui confier la régence des possessions grecques de l'Arménie. Il s'engageait à lui payer fidèlement le tribut que ce pays lui redevait et à en tenir sagement l'administration. Arcadius, qui craignait que Khosrov, fort de la coalition des satrapes, ne vînt à soustraire un jour à sa domination cette partie du territoire arménien pour la livrer aux Perses, adhéra à la demande de Khosrov. C'est ainsi que ce prince parvint à régner sur toute l'Arménie, payant tribut aux Grecs en même temps qu'aux Perses.

S. MESROB, S. ISAAC
ET LE ROI VRAMCHABOUH
(Ap. JC. 390)

A cette époque de notre histoire, deux autres personnages jouèrent un rôle important dans notre pays. S. Mesrob, l'un d'eux, était de la province de Daron, du bourg de Hatzigh. C'était le fils d'un homme d'une grande piété, qui s'appelait Vartan. Dès son enfance, Mesrob s'adonna aux études et devint un disciple du grand Nersès. Après, il avait été nommé Archiviste à la Porte Royale, car non seulement il possédait une vaste intelligence, mais son érudition était immense. Il connaissait le grec, le syriaque et le persan. Il demeura à la cour royale pendant sept ans, jusqu'à la fin de la troisième année du règne de Khosrov, dont il fut comblé d'honneurs.

Mesrob voyait que le royaume d'Arménie était en décadence. Les troubles politiques, la guerre, les révolutions qu'il y avait vu s'accomplir l'avaient découragé. Comme il avait le

goût de la solitude, il prit le parti de fuir la vie du monde et de se vouer à la vie contemplative, à la vie de prière, de mortification et de sainteté. Il se retira dans un monastère du pays de Vasbouragan, dans la province de Koghten. Un peu plus tard, ce fut la solitude du désert qu'il chercha afin d'être encore plus à Dieu. Il eut alors bien des disciples qui admiraient ses vertus et qui le suivirent dans sa solitude.

Non moins que S. Mesrob, brilla par ses vertus le bienheureux Isaac-le-Parthe, fils de Nersès-le-Grand, fils d'Atanakinès, fils de Houssigh, fils de Vertanès, fils de S. Grégoire l'Illuminateur. Il était seul descendant de la famille du successeur de l'apôtre Thadée. Il avait hérité toutes les vertus de ses ancêtres, il l'emportait sur eux par sa vie austère et par son ardent amour pour la prière, par sa connaissance des Saintes Ecritures et par son grand savoir; car il avait fait ses études à Constantinople. S. Isaac s'était marié quand il était jeune et avait eu une fille, qu'il avait nommée Sahaganouch. Après la mort de son épouse, il s'était retiré du monde et s'était voué à la vie religieuse. Soixante disciples l'avaient suivi. Ils portaient la haire et le cilice, ils avaient autour des reins une ceinture de fer, ils mar-

chaient les pieds nus et se tenaient toujours aux côtés de leur père S. Isaac.

A cette époque, Asbouraguès était patriarche de l'Arménie. Après sa mort, le roi Khosrov, avec l'assentiment de tous, désigna pour lui succéder le bienheureux Isaac. Khosrov régnait depuis trois ans. Le patriarche Isaac se fit remarquer par ses grandes vertus et son immense sagesse.

Quelques satrapes avaient pris Khosrov en inimitié et ne méditaient plus que sa perte. Comme il avait élevé S. Isaac au pontificat sans en demander l'autorisation à Chabouh, ils s'en vinrent dire au roi des Perses que Khosrov ne lui était plus fidèle et qu'il était d'intelligence avec l'empereur des Grecs. Pour lui donner une preuve de ce qu'ils avançaient, ils lui exposèrent qu'il avait, sans son ordre, livré le siège patriarcal à Isaac.

Chabouh envoya aussitôt intimer l'ordre à Khosrov de se rendre auprès de lui. Il accompagna cet ordre de vifs reproches et même de menaces. Mais Khosrov n'en tint aucun compte. Il répondit avec arrogance aux envoyés de Chabouh et les congédia dédaigneusement.

Réfléchissant bientôt après que le roi des Perses ne lui pardonnerait pas cet affront, sachant d'un autre côté que sa faiblesse venait

de ses discordes avec les satrapes, il fit prier l'empereur Arcadius de rompre la paix avec Chabouh et de lui envoyer une armée puissante pour le protéger. Il lui promettait de mettre toute l'Arménie sous son autorité. Mais Arcadius refusa d'épouser sa querelle et de faire cause commune avec lui.

Chabouh fut indigné de l'outrage infligé à ses envoyés. A l'instigation des satrapes, il envoya en Arménie une armée nombreuse qu'il plaça sous les ordres de son fils Ardachir. Khosrov, qui se voyait seul, sans espoir d'être aidé par aucune nation étrangère, qui se méfiait de ses satrapes et qui se sentait dans l'impossibilité non seulement de résister à Ardachir mais même de lui échapper, prit le parti de l'aller trouver espérant exciter sa compassion. Ardachir le détrôna immédiatement, le fit charger de chaînes et mit sur le trône, à sa place, son frère Vramchabouh. Khosrov avait régné cinq ans.

Archavir alla plus loin; il déposa S. Isaac et changea la hiérarchie de l'ordre des satrapes que Khosrov avait réglementée. Mais il voulut que l'on continuât de payer le tribut aux Grecs. Comme il craignait quelque acte de revanche du prince Gamsaragan Cazavon que sa bravoure avait fait célèbre, il se rendit maître de

lui par la ruse. Puis il le fit charger de chaînes ainsi que son fils nommé Hrahad, dont il se saisit également. Il laissa dans le pays un corps d'armée considérable et revint à Dispon, amenant avec lui Khosrov et Cazavon.

Archavir parti, Chavarch, frère de Cazavon, et le satrape Barquève Amadouni avec son fils Manuel, se mirent à la tête de leurs gens d'armes, au nombre de sept cents, et résolurent de sauver Khosrov et Cazavon. Ils suivirent, en se cachant, l'armée d'Archavir, en épièrent tous les mouvements pour saisir le moment favorable où ils pourraient réaliser leur entreprise. Ils les trouvèrent en train de bivaquer et se jetèrent sur eux à l'improviste. Ils cernèrent les hommes qui avaient la garde du roi, mais ils ne purent réussir malgré tout, car de grosses chaînes retenaient Khosrov aux pieds. Pourtant la confusion se mit dans le camp des Perses qui venaient d'être ainsi surpris. Un combat s'engagea avec acharnement. Les Arméniens, quoique très peu nombreux, tinrent ferme et se battirent avec courage. Chavarch, frère de Cazavon, se faisait remarquer au milieu de tous ces braves par une intrépidité extraordinaire. Il luttait avec rage pour délivrer son frère. On ne saurait dire les prodiges de vaillance que cette poignée d'Armé-

niens accomplit. Mais l'action traînait en longueur et Chavarch tomba mortellement frappé. Barquève, qui combattait aux côtés de Chavarch, fut pris comme il prenait la fuite. Conduit devant Ardachir, celui-ci ordonna de l'écorcher et de gonfler sa peau comme une outre. Ensuite, il fit enfermer Khosrov dans le fort d'Anhouch et fit exposer devant ses yeux la peau de l'infortuné Chavarch. Cazavon, ainsi que son fils Hrahad, fut aussi enfermé dans ce fort, mais il ne survécut que deux mois. Il mourut pendant sa captivité et son fils fut, par ordre d'Ardachir, relégué dans un autre lieu à l'intérieur du royaume. Ardachir écrivit au roi Vramchabouh de confisquer tous les biens de Cazavon et de son frère Chavarch, ainsi que ceux de Barquève, et de les ajouter au trésor royal. Il ordonna cependant de réinstaller S. Isaac sur le siège patriarcal. Après cela il partit pour Dispon. En arrivant, il apprit la mort de son père et fut alors proclamé son successeur.

Isaac, le commandant des armées arméniennes, étant décédé, S. Isaac vint prier le roi Vramchabouh de nommer à sa place Hamazasb Mamigonien, auquel il avait donné en mariage sa fille Sahaganouch. Mais Vramchabouh ne voulut point consentir à faire cette nomination sans l'ordre d'Ardachir ; car il se souvenait du

sort de son frère après un acte semblable. S. Isaac admit les raisons du roi, il lui demanda, alors, une lettre d'introduction près d'Ardachir et, sur les instances de sa fille, il alla trouver le roi des Perses. Il fut reçu avec bienveillance et comblé même d'honneurs, d'abord à cause de l'illustration de sa famille des Bahlavigh, « puis encore, dit Moïse de Khorène, parce que, devant les infidèles, Dieu montre ses serviteurs dignes de respect et d'honneurs. »

Ardachir prit connaissance de la missive de Vramchabouh et accorda à S. Isaac tout ce que celui-ci lui demanda. Le gendre d'Isaac, Hamazasb, fut donc nommé général de toutes les forces arméniennes et la Maison Mamigonien fut élevée au-dessus des autres, c'est-à-dire au cinquième rang parmi les satrapies d'Arménie. Il fit même plus: cédant aux prières du saint patriarche, il accorda le pardon à tous les satrapes et les Grands qui s'étaient rendus coupables envers lui, et leur fit restituer les biens qui leur avaient été confisqués.

Dès son retour en Arménie, S. Isaac, rapportant les lettres d'Ardachir, fit exécuter ses ordres. Mais le règne d'Ardachir fut de très-courte durée; il ne porta le sceptre royal qu'une année seulement. Vram, appelé aussi Guerman, qui régna dix ans, lui succéda. Ce prince fut tou-

jours en rapports de bonne amitié avec notre roi Vramchabouh ainsi qu'avec S. Isaac. En raison de cette amitié, il rendit la liberté à Khosrov, qui était tenu prisonnier au fort d'Anhouch et l'y fit vivre avec tous les honneurs royaux. En reconnaissance de cet acte, Vramchabouh servit toujours Vram avec fidélité. Il paya toujours ponctuellement le tribut qu'il devait aux Perses ainsi qu'aux Grecs.

A cette époque, S. Mesrob et S. Isaac commencèrent à sentir le besoin et l'utilité d'un alphabet arménien, qui pût exprimer tous les sons de la langue nationale. Ils firent, donc, toutes les recherches nécessaires à cet effet, sans s'épargner aucune fatigue pour arriver à un bon résultat. Jusqu'alors, les Arméniens ne possédaient pas d'alphabet propre, ils se servaient pour écrire des caractères grecs, syriaques et persans. Les efforts de Mesrob et d'Isaac restaient stériles. Ils ne comptèrent plus que sur la bonté divine pour leur révéler les signes qu'ils devaient adopter et se mirent en prière.

Le roi Vramchabouh se trouvait toujours dans l'embarras pour tracer ses correspondances politiques et surtout, depuis que S. Mesrob s'était démis de ses fonctions, il n'avait pas encore pu trouver un autre secrétaire capable de

le remplacer. Il comprenait donc, quelles peines devaient se donner les deux saints pour aboutir dans leur tâche difficile. Aussi ne cessait-il de les encourager de toutes les façons.

Tant de patients efforts furent, enfin, couronnés de succès et S. Mesrob, après une fervente prière à Dieu, vit « non pas pendant son sommeil et en songe, dit Moïse de Khorène, non pas non plus par le fait d'une vision en plein jour, mais bien dans le fond de son cœur, apparaître aux yeux de son esprit, les doigts d'une main droite écrivant sur la pierre. » Le secret des signes de l'alphabet qu'il avait tant cherché, pour lequel il avait tant prié, lui était enfin révélé et les caractères arméniens étaient inventés. Mesrob fut aidé par Ruphanus qui traçait les caractères arméniens aussitôt qu'il lui indiquait, les modifiant, les combinant selon le mode du syllabaire des Grecs. L'alphabet arménien fut inventé l'an 406 de l'ère vulgaire, à Samosat, ville où se trouvait Ruphanus, auquel Mesrob s'était adressé pour l'aider à le composer. Aussitôt S. Mesrob entreprit la traduction des Saintes Ecritures. Il commença par les Proverbes de Salomon, se servant pour cela du texte grec. Il s'adjoignit deux de ses disciples les plus intelligents, Jean d'Eguéghiatz et Joseph Baghnatz.

La nouvelle de cette heureuse découverte se propagea bientôt dans toute l'Arménie; Mesrob revint dans notre pays. On le regardait comme un nouveau Moïse apportant les tables du Décalogue. Le roi Vramchabouh, le patriarche Isaac, tout le clergé et tout le peuple allèrent à sa rencontre. Ce fut un jour de réjouissance publique comme jamais l'Arménie n'en avait eu. L'ère du progrès allait s'ouvrir et c'est à juste titre que le cinquième siècle fut appelé l'âge d'or de la littérature arménienne. L'invention de l'alphabet arménien causa une grande révolution dans le pays. On y ouvrit un grand nombre d'écoles, où se formèrent des savants qui nous ont légué leurs œuvres célèbres.

Sur les instances du prince géorgien Pagour et sur celles de Moïse, le chef des évêques de la Géorgie, S. Mesrob composa aussi l'alphabet géorgien.

Le roi Vramchabouh, qui avait tant encouragé Mesrob et Isaac, qui avait tant fait pour le bonheur et la prospérité de son peuple, mourut après un règne de vingt-et-un ans, laissant de lui le meilleur souvenir. Son fils Ardachès n'était, à sa mort, âgé que de dix années. Les satrapes se consultèrent et, comme ce prince était encore trop jeune pour s'asseoir sur le trône, ils allèrent trouver S. Isaac et le

prièrent d'aller demander à Hazguèrd, roi des Perses, de leur donner pour roi Khosrov, qu'il rappellerait de l'exil. S. Isaac mit tant d'éloquence dans sa supplique à Hazguèrd, qu'il le fit consentir à rendre le trône à Khosrov. Celui-ci rentra donc en Arménie, mais il n'oublia pas le fils de l'infortuné Cazavon. Il supplia Hazguèrd de rendre la liberté à Hrahad, qui avait été relégué au delà de Sacasdan. Hazguèrd la lui accorda, mais Khosrov n'eut pas le bonheur de revoir le fils de son fidèle serviteur et ami. Il mourut avant l'arrivée de Hrahad en Arménie, après avoir, cette deuxième fois, régné un an. Hamazasb Mamigonien, gendre de S. Isaac et général de toutes les forces arméniennes, mourut dans la même année, laissant trois fils: Vartan, Hemaïac, et Hamazasbian.



CHABOUH LE PERSE

ROI D'ARMÉNIE

(Ap. JC. 415)

Hazguèrd voulait détacher les Arméniens de la foi chrétienne; il voulait aussi leur retirer les bonnes grâces des Grecs. Pour y réussir, il ne nomma plus en Arménie un roi légitime, il plaça sur son trône son propre fils, nommé Chabouh. Il pensait que, de cette façon, les satrapes étant sans cesse en rapport avec lui, échangeant avec lui des conversations et des présents, participant à ses parties de chasse, assistant à ses festins, contractant même des alliances avec lui par des mariages, il y aurait, entre eux et Chabouh, affinité réciproque et, partant, union. Il espérait ainsi amener les satrapes au culte d'Ormizt et les écarter entièrement des Grecs. Il put croire un moment qu'il y était parvenu. Hamazasb était mort, S. Isaac était dans le deuil; il n'y avait donc plus personne en Arménie pour rassembler une armée et lui faire résistance. Aussi Chabouh

entra-t-il dans le royaume sans rencontrer aucune opposition. Il y amena avec lui Hrahad et tous ceux qui en avaient été bannis. Mais il ne put se concilier l'affection des satrapes. Tous, au contraire, le haïssaient et même en sa présence ils n'avaient pas pour lui le respect et les égards dus à leur roi. Ces satrapes étaient tous des hommes de grande vaillance et considéraient le perse comme un être sans valeur; ils le méprisaient.

Un jour, dans une partie de chasse, Chabouh se trouva avec nos satrapes, au nombre desquels il y avait le satrape Adom Mogatzi. En poursuivant un troupeau d'ânes sauvages, on tomba dans des endroits rocheux et difficiles. Chabouh prit peur et voulut s'esquiver; Adom Mogatzi, le raillant alors, lui dit: « Va, va! Toi, fils du dieu des Perses! Va, si tu es un homme et non pas une femme!.. » Chabouh lui répondit en colère: « Avance plutôt, toi! car il est donné aux démons de s'élancer contre les pierres. » Adom ne répondit rien à cette insulte, mais il ne chercha plus que l'occasion de s'en venger.

Un autre jour, on chassait à feu des sangliers dans une plaine couverte de roseaux, Chabouh, perdant son sang froid, n'osa pas se précipiter dans le fourré. En même temps le feu l'environnait de toutes parts; il cherchait

d'un côté ou de l'autre une issue. Il était à cheval et ne savait par où passer pour sortir de là, Adom Mogatzi s'approchant, lui cria : « Toi, fils du dieu des Perses, voici ton père et ton dieu ; que crains-tu » ? « Trêve de plaisanteries ! lui dit Chabouh, passe à travers le feu et j'y passerai après toi, car mon cheval se cabre plutôt que d'avancer le premier. » Mais Adom continua ses railleries et ajouta : « Est-ce qu'il y aurait encore ici des pierres pour m'engager à marcher le premier ? Tu nous appelles, nous, Mogatzi, enfants du démon, et moi j'appellerai tes Sassanians hommes efféminés. » Aussitôt Adom, éperonnant son cheval, s'élança à travers le feu comme dans un vallon fleuri et, de la sorte, délivra Chabouh. Mais il comprit que celui-ci ne lui pardonnerait jamais ses railleries insultantes et il gagna au plus vite le pays des Mogh.

Une fois, Chabouh se livrant au jeu avec les satrapes, Chavarch Ardzrouni réussit à deux reprises, au jeu du bâtonnet, à faire sauter la boule de Chabouh. Le roi en fut froissé et en crut sa dignité royale offensée. Il donna un coup de bâton à Chavarch et lui dit : « Apprends à te connaître ». « Oh ! je me connais bien, reprit Chavarch avec mépris, je sais que je suis descendant de rois, que j'appartiens à la Maison

de Sannassar et qu'ainsi, j'ai le droit, avec tes frères, d'embrasser le coussin du roi, en vertu du nom que je porte. » Après avoir proféré ces paroles, il s'élança hors de l'enceinte du jeu et se retira dans son pays.

Une autre fois, le roi et les satrapes étaient réunis dans un festin. Au milieu des éclats de gaîté, Khosrov Cartmanatzi, pris du vin, courait, en présence même de Chabouh, et comme un amoureux féru de passion subite, après une jeune femme qui jouait de la harpe. Cette femme avait une excellente réputation de musicienne. Chabouh, indigné, donna ordre aussitôt de se saisir de Khosrov et de le garder dans une salle. Mais celui-ci, portant hardiment la main à son glaive, se tint en face des serviteurs de Chabouh et les regarda avec fierté. Nul d'entre les officiers de la maison royale n'osa porter la main sur lui, car on avait appris à connaître la force de son bras. Khosrov quitta aussitôt la salle du festin et se rendit à sa résidence.

Depuis quatre ans, Chabouh était roi de l'Arménie, lorsqu'on vint lui apprendre que son père était malade. Il s'empressa d'aller auprès de lui, laissant un corps d'armée pour garder le pays et donna l'ordre à son lieutenant de se saisir des personnages de haut rang et des satrapes arméniens et de les conduire en Perse. Le jour

même de son arrivée à Dispon, Hazguèrd, son père, rendit son dernier soupir, et, le même jour aussi, Chabouh, dans un guet-apens des courtisans, fut assassiné.

Les satrapes apprirent bientôt la mort de Hazguèrd et de Chabouh, ils surent aussi quels ordres avaient été laissés par ce dernier. Alors ils se réunirent en assemblée et choisirent, pour général en chef des Arméniens, le brave Nersès Djidjragatzi. Guidés par lui, ils livrèrent combat au corps d'armée persane laissé par Chabouh et le taillèrent en pièces. Vara lui-même, qui le commandait, fut tué par Abersam Sbantouni. Aussitôt après, les satrapes arméniens se dispersèrent et cherchèrent leur salut dans les montagnes et les forteresses. Comme ils redoutaient Vram, le nouveau roi des Perses, chacun d'eux ne songeait qu'à se garder la vie sauve et chacun aussi se défendait séparément contre l'ennemi. Alors l'Arménie fut encore une fois sans chef et sans guide pendant trois années; cette anarchie attira la désolation dans le pays. Les impôts eux-mêmes ne rentrèrent plus dans les coffres du trésor royal. Vram II, régnait en Perse. Il chercha à tirer vengeance des Arméniens, mais il avait fait la paix avec les Grecs et il dut respecter la partie de l'Arménie qui leur était tributaire.

S. Isaac, voyant tous ces fléaux fondre sur sa patrie, passa, en compagnie de S. Mesrob et de ses trois petits-fils Vartan, Hemaïac et Hamazasbian, dans l'Arménie grecque, où la paix régnait. Mais les Grands de cette partie, qui relevaient de la juridiction de l'évêque de Césarée, ne les reçurent pas avec les égards dus à leurs mérites. Les gouverneurs grecs ne leur permirent même pas d'enseigner l'écriture arménienne. Ils avaient défendu auparavant à S. Mesrob d'ouvrir des écoles. Cette défense venait de la part de l'empereur et du patriarche grecs, car ils craignaient que les Arméniens, connaissant l'écriture nationale, n'abandonnassent l'étude du grec et se détachassent de la Grèce.

S. Isaac, voyant qu'il lui était impossible de fléchir les gouverneurs grecs, se consulta avec quelques satrapes dont il avait sû gagner la sympathie et envoya, S. Mesrob et son petit-fils Vartan, à Byzance, pour prier l'empereur Théodose-le-Jeune de lui permettre non-seulement d'enseigner l'écriture en caractères arméniens mais aussi d'exercer son autorité religieuse et d'y répandre ses instructions. Il écrivit même au patriarche de Constantinople et au général Anatole pour les engager à intercéder auprès de l'empereur, afin qu'il fît droit à sa demande.

Le résultat de cette démarche fut que, grâce

au général Anatole, l'empereur reçut avec honneur S. Mesrob et Vartan, et qu'il accorda à Isaac tout ce que celui-ci lui demandait. Vartan, le petit-fils d'Isaac, fut nommé général des troupes arméniennes de l'Arménie grecque. L'empereur écrivit même une lettre à S. Isaac, dans laquelle il disait qu'il avait signifié l'ordre de construire une ville en Arménie, où lui, Isaac, fixerait sa demeure et où se tiendraient les troupes impériales (*).

(*) En effet, cette ville fut construite par Anatole, général des grecs. Voici, selon Moïse de Khorène, comment la chose se passa. Anatole était arrivé en Arménie. Après avoir traversé plusieurs contrées, il choisit une place au centre du pays, dans la province de Garine (aujourd'hui Erzéroum). La région était très-fertile et avait l'eau en abondance. Ce lieu n'est pas fort éloigné du point où jaillissent les sources d'une partie de l'Euphrate, qui, dans leur cours paisible, se grossissent et s'étendent peu à peu et finissent par devenir une vaste nape. Ces cours d'eau regorgeaient de poissons et toute la contrée était peuplée d'oiseaux de différentes espèces. Les habitants se nourrissaient de leurs œufs. Le marais était couvert de roseaux et les plaines étaient couvertes d'herbes épaisses et hautes d'où sortaient une immense quantité d'arbres à fruits. On rencontrait sur les montagnes des troupeaux de bêtes à cornes et de ruminants grands et forts, qui s'engraissaient à loisir et se multipliaient sans cesse.

Au pied de ces montagnes, Anatole remarqua une quantité de petites sources d'eau limpide; c'est là qu'il résolut d'élever la ville nouvelle. Il la fit entourer d'un large fossé, il jeta les fondements de ses remparts à une grande profondeur et, sur ces remparts, il fit construire des tours très-hautes et formidables. En l'honneur de Théodose, il

Mesrob, satisfait d'avoir obtenu tout ce qu'il désirait, revint porter à Isaac la consolation qu'il attendait. Les choses changèrent de face. Les esprits furent gagnés à la cause nationale et tous les Arméniens se groupèrent autour de leur patriarche. Les écoles se multiplièrent et l'instruction nationale commença à faire de réels progrès.

---

nomma Théodosie la première de ces tours. Un peu plus loin, il bâtit encore des tours au faîte aigu en forme de proue de navire avec des passages souterrains faisant face à la montagne. Il fit la même chose dans le nord de la plaine, mais à l'est et à l'ouest les tours qu'il construisit étaient de forme ronde. Au centre de la ville, sur une hauteur, il bâtit de nombreux magasins et nomma cet endroit Augustium, en l'honneur d'Auguste. Il amena l'eau sur différents points au moyen de viaducs qui ne se voyaient pas. Pour garder cette cité, à laquelle il donna le nom de Théodosopole, pour que le nom de Théodose ne périt pas, il la remplit de soldats et y entassa des armes. Enfin il bâtit des édifices en pierre de taille sur un terrain, d'où jaillissaient des sources d'eau thermale.

Cette description est encore exacte pour l'état actuel de cette ville que les Arméniens appellent : Garnò-Kaghak, (ville de Garin ou Garine). Dans les livres c'est bien rarement qu'on l'appelle Théodosopole. Les Turcs l'appellent Erzéroum ou Arzroum. Ce nom signifie terre romaine ou grecque, parce qu'elle confine à l'Asie-Mineure. Les sources d'eau chaude sont appelées aujourd'hui Ilidjé.

ARDACHIR OU ARDACHÈS

LE DERNIER

(Ap. JC. 422)

Vram, roi des Perses, comprit que les rigueurs n'aboutissaient à rien de bon. Déjà l'Arménie tributaire des Perses se dépeuplait, les impôts ne rentraient plus au trésor royal; il changea de politique et essaya de gagner les cœurs par la douceur. Il savait bien qu'il ne devait pas compter qu'il ramènerait le calme dans le pays sans le concours des satrapes, c'est pourquoi il leur proposa de vivre désormais en bonne intelligence et de faire la paix. Il chargea, donc, le chevalier Sempad Pacradouni de le réconcilier avec eux et de leur faire comprendre qu'il leur pardonnait et qu'il ne voulait plus se souvenir de leurs torts envers lui, ni des combats qu'ils avaient livrés aux troupes des Perses.

Les satrapes, joyeux de ce qui leur était annoncé, invitèrent immédiatement Isaac à se rendre auprès d'eux. S. Isaac laissa Mesrob et

deux de ses petits-fils dans l'Arménie grecque et s'en vint avec Vartan dans le pays d'Ararat. Aussitôt tous les satrapes se rassemblèrent dans la ville de Vagharchabad, près de leur patriarche, et décidèrent de députer le chevalier Sempad Pacradouni et le général Vartan auprès du roi des Perses. Tous deux jurèrent soumission à Vram, qui, tenant sa promesse, pardonna aux satrapes et nomma roi de l'Arménie Ardachès, fils de Vramchabouh, qui était seulement âgé de dix-huit ans. Il changea le nom de ce jeune prince en celui d'Ardachir, en mémoire de son aïeul Ardachir le Sassanide. Il lui donna le gouvernement du pays sans lui adjoindre aucun autre gouverneur persan. C'est ainsi que notre patrie recouvra la paix pendant un laps de temps de six ans à peu près.

Ardachir était jeune; une fois sur le trône, il donna cours à toutes ses passions peu compatibles avec sa dignité de roi. Il aimait tous les plaisirs, il aimait les femmes. Il se conduisit de telle sorte que bientôt les satrapes et les principaux personnages de son royaume s'éloignèrent de sa société. S. Isaac lui fit des remontrances, mais il prétendit que tout ce qu'on avait rapporté sur lui n'était que calomnie. Mais plus il allait et plus ses débauches augmentaient.

Les satrapes, indignés, portèrent leurs plaintes devant S. Isaac en le priant de se joindre à eux pour dénoncer Ardachir au roi des Perses, afin qu'il le détrônât et mît un persan à leur tête. Ils prétendaient que les infidèles gouvernaient mieux l'Arménie que l'un d'entre eux-mêmes. Mais S. Isaac qui voyait que leur démarche n'aménerait que la ruine du royaume et du pays, les exhorta à patienter encore et à ne point précipiter les choses avant de chercher à trouver un remède à tous ces maux. Les satrapes ne voulaient pas l'écouter et faisaient tout pour le décider à aller avec eux porter leurs réclamations au roi des Perses. S. Isaac s'y refusait toujours. « Si c'était devant un roi chrétien qu'il fallût aller, disait-il, je me hâterais, je ne tarderais pas un moment, car j'aurais l'espoir de relever ce malheureux. Mais devant des païens consommer la perte de ce prince! Non, jamais je ne consentirai à me charger d'une pareille chose!... Ardachir a reçu le sceau du baptême, quoiqu'il se soit, aujourd'hui, abandonné à tous ses vices. Il est débauché, mais il est chrétien... Comment pourrais-je me résigner à changer ma brebis malade contre une bête vigoureuse dont la santé seule serait un fléau pour nous? »

Ces dignes paroles ne dissuadèrent pas les

satrapes et n'eurent aucun succès. Ceux-ci étaient bien décidés, ils aimaient mieux amener la perte du pays et renverser leur roi. Ils supposèrent que c'était une ruse de S. Isaac pour les arrêter et donner le temps au roi de se prémunir contre eux. « Puisque, lui dirent-ils, tu n'as pas voulu, avec nous, retirer la couronne à Ardachir, nous ne voulons plus avoir à faire avec toi ni t'écouter. Nous sommes non-seulement décidés à détrôner Ardachir, mais encore à te retirer l'autorité patriarcale. » Sur quoi, ils le quittèrent.

Ensuite, ils se rendirent auprès de Vram pour accuser leur roi Ardachir et Isaac-le-Grand de se liguer avec les Grecs, dont ils avaient épousé le parti. Ils emmenèrent avec eux un prêtre du nom de Sourmagh. Cet homme, pétri de vanité, était là pour appuyer et affirmer leurs délations.

Le roi des Perses fit appeler Ardachir et Isaac. « Il faut, dit-il, que je les entende aussi, car il ne m' est pas permis de les juger sans cela. » A leur arrivée, il fit venir Ardachir devant lui et lui demanda ce que signifiait tout ce que les satrapes arméniens avaient rapporté contre lui, Ardachir. Celui-ci crut se justifier en soutenant que les dépositions des satrapes étaient fausses et en assurant que les satrapes

avaient pris comme une habitude de ne pas supporter leurs souverains et de les haïr, et que ce n'était qu'en raison de cette haine, qui leur était coutumière, qu'ils s'étaient soulevés contre lui.

Pendant que Vram s'entretenait ainsi avec Ardachir, au-dehors, les satrapes pressaient Isaac de déposer aussi contre ce dernier Mais Isaac refusa toujours de parler soit en bien, soit en mal. Alors ils s'adressèrent au général des armées persanes, Sourène-Bahlav, et lui dirent de gagner Isaac, puisqu'il en était le parent, par des paroles d'amitié. Sourène vint alors au saint homme et lui dit: « Comme tu es mon propre sang, mon frère, je ne te veux que du bien. Si donc, aujourd'hui, tu fais cause commune avec les satrapes, tu seras comblé d'honneurs par le roi des Perses qui mettra ton petit-fils Vartan à la tête de l'Arménie, et en lui accordera des honneurs égaux au rang et aux honneurs royaux. » Isaac persista dans son refus. « Non, s'écria-t-il, non, jamais! Pourquoi cette résolution de renverser Ardachir? Je ne lui vois méditer aucune rébellion.... Si c'est seulement à cause de sa conduite dissolue qu'on le dénonce, il est digne de tous les honneurs et de tous vos respects d'après vos lois impures, quoique, selon notre morale, il doive être con-

damné... N'attendez plus, cependant, aucune parole de ma part. »

L'interrogatoire d'Ardachir se poursuivit longtemps; le roi d'Arménie dit bien des choses pour se disculper, mais Vram avait décidé de supprimer le royaume d'Arménie. Il écouta, donc, avec plaisir les délateurs. Il prêta surtout l'oreille aux accusations monstrueuses de Sourmagh, le prêtre indigne, auquel avait été promis le siège pontifical par les satrapes, ennemis acharnés d'Ardachir. A la fin, il retira la couronne royale à Ardachir et le patriarcat à Isaac-le-Grand, et retint tous les deux en Perse. Selon quelques historiens, il fit mettre le saint en prison et exila le roi dans le Khoujasdan. Il confisqua tous leurs biens au profit du domaine royal. A la place de S. Isaac, il mit sur le siège pontifical de l'Arménie, l'indigne Sourmagh. Pour régent de notre patrie, il nomma un gouverneur civil ou marzban, qui s'appelait Vehmihr-chabouh. Il donna des présents aux satrapes qui s'étaient ligués contre Ardachir et les congédia ensuite.

C'est ainsi que l'an 428 de l'ère vulgaire, finit la dynastie des Archagouni. Cette dynastie avait, depuis Archagh I^{er}, donné des rois à l'Arménie pendant 580 ans. Le nom même des Archagouni s'éteignit aussi quand Ardachir

mourut en exil dans le pays du Khoujasdan, et les Arméniens subirent le joug des infidèles.

A cause de sa conduite ignoble, Sourmagh ne put occuper le siège patriarcal que pendant une seule année. Il fut chassé par les satrapes. Il parvint néanmoins à se faire donner, par le roi des Perses, l'évêché de son canton des Peznouni. Il obtint cet évêché pour lui et ses descendants. Les satrapes arméniens demandèrent à Vram un autre pasteur et Vram leur donna un autre syrien, nommé Perkicho, qui fut encore pire que Sourmagh. Les satrapes supplièrent le roi des Perses de le changer. La plupart d'entre eux redemandèrent Isaac-le-Grand. D'ailleurs, Anatole, le général grec, dépêcha un satrape à Vram pour lui dire que s'il ne lui était pas agréable d'avoir Isaac dans ses Etats, il le laissât venir dans l'Arménie grecque. S. Mesrob et l'assemblée toute entière de l'Eglise arménienne envoyèrent un prêtre pour conjurer Vram de leur rendre Isaac. Vram se rendit alors aux prières de tous. Mais il mit sur le siège patriarcal un autre syrien du nom de Samuel, qui valait encore moins que Perkicho lui-même. Ce Samuel n'avait, en effet, que le titre de patriarche mais il n'en avait point l'autorité. Il était chargé d'assister le marzban dans ses fonctions de gouverneur. Mais il avait

permis à S. Isaac de retourner dans son diocèse, il l'avait autorisé à continuer son enseignement, quoiqu'il ne dût conférer l'ordination qu'à ceux-là seuls que Samuel indiquerait.

Cependant, avant de laisser partir Isaac-le-Grand, Vram le fit venir en présence d'une nombreuse assemblée et lui dit: « J'exige que tu fasses le serment sur ta foi de nous rester fidèle, de ne point te liguer avec les Grecs sous prétexte de communion avec eux, mais en réalité pour quelque rébellion, car tu amènerais alors la perte de l'Arménie, et mon nom ne serait plus celui d'un roi généreux et magnanime, mais celui d'un souverain terrible et capable d'une extermination épouvantable. » S. Isaac, debout, modeste dans son air et dans ses paroles, commença par rappeler tous les services qu'il avait rendus et de quelle ingratitude on l'en avait payé; puis, il reprocha à tous ces grands personnages assemblés l'hypocrite douceur de leur langage, le fiel de leurs pensées et la perfidie de leurs actes. Il s'attacha surtout à réfuter les paroles insensées et blasphématoires proférées par Vram, qui s'était servi de l'expression de *fausse communion de foi avec les Grecs.* Il leur donna des preuves de le fausseté et de l'absurdité de leur religion à eux, Persans. Il termina son discours par la

démonstration de la vérité de la foi chrétienne qu'il fit éclater, toutefois, autant que des oreilles païennes pouvaient le saisir. Son éloquence fut telle que les mages en restèrent interdits et ne purent rien dire après son discours. Le roi lui-même était attentif et plongé dans l'étonnement, et les Perses se haussaient sur la pointe de leurs pieds pour voir S. Isaac discourant et ne point perdre un mot de ce qu'il disait. Quant il eut fini de parler, Vram lui fit donner une grande somme d'argent pour son éloquence et son courage à parler hardiment devant un roi de sa sorte.

Isaac refusa ce don. Il dit à Sourène-Bahlav, « que son argent lui reste, mais fais-le consentir à m'accorder ces deux choses. La première: que le rang des satrapes de l'Arménie, réglé par Ardachir II et maintenu jusqu'à présent, soit encore laissé tel par l'ordre de Vram et que les marzbans perses ne puissent jamais le changer à leur guise; la seconde: que Vram restitue les biens à mon parent qui est aussi le tien au jeune Cazavon, fils de Hrahad. S'il ne veut pas le remettre à sa place, par haine pour le nom des Archagouni, que du moins il le maintienne dans l'ordre et qu'il le compte au nombre des satrapes. Peu importe la maison où il le mettra, soit qu'il le considère comme un membre de la famille Amadouni. »

Grâce à Sourène, Isaac se vit accorder ce qu'il demandait au roi des Perses. Vram fit plus: il nomma Vartan prince de la Maison des Mamigonien et lui donna le commandement de toutes les forces arméniennes. Le satrape Vahan Amadouni fut nommé procurateur du roi dans le pays des Arméniens; il eut le second rang immédiatement après le marzban persan. Vram prit congé de tous les satrapes après les avoir comblés d'honneurs. Samuel suivit ceux-ci en qualité de patriarche. Vahan Amadouni régenta, donc, les Arméniens sous l'autorité du marzban et Vartan tint le commandement de leurs armées.

S. Isaac s'en revint alors en Arménie et se fixa dans le canton de Pacrévant, au lieu même où l'on vit une grande lueur dans le ciel pendant que S. Grégoire baptisait le roi Dertad et tous les Arméniens. Il agit de concert avec Mesrob, à qui il avait confié les soins et les intérêts de l'Eglise-Mère à Vagharchabad et ne cessa plus de se prodiguer pour pourvoir aux besoins spirituels de l'Eglise.

Quant à Samuel, il mena une conduite indigne du caractère dont il était revêtu et fut détesté et méprisé de tous. Il mourut après cinq années passées sur le siège pontifical. Aussitôt tous les satrapes accoururent auprès de S. Isaac; ils lui

demandèrent pardon de leur faute et le conjurèrent de reprendre les fonctions de patriarche. Ils s'engagèrent à obtenir du roi des Perses de le confirmer dans cette dignité et, par un acte scellé de tous, ils lui promirent de conférer l'autorité patriarcale à ses descendants et à sa génération. Mais tout fut inutile ; Isaac persista dans son refus. Enfin, pressé par leurs instances réitérées, il leur raconta qu'il avait eu pendant son sommeil, il y avait déjà longtemps, une apparition, qui lui sembla une véritable révélation de l'Avenir. Les satrapes comprirent alors que, par un ordre de Dieu, le pontificat ne devait jamais plus appartenir à la famille de S. Isaac. Ils en furent désolés tous et se prirent à pleurer, mais ils n'osèrent plus insister auprès de S. Isaac.

L'Arménie est redevable à S. Isaac, comme à son compagnon S. Mesrob, d'un monument éternellement précieux, on pourrait dire d'un trésor.

C'est à cette époque qu'eut lieu le concile d'Ephèse. Ni S. Isaac ni S. Mesrob ne purent assister à ce concile célèbre. Mais les évêques Cyrille d'Alexandrie, Proclus de Constantinople et Acacius de Militène leur écrivirent pour les prémunir contre l'hérésie de Nestorius ; car ces évêques avaient appris que quelques uns des disciples de cet hérésiarque, avaient emporté en Arménie les écrits de Théodore de

Mopsueste, de Nestorius et de son disciple Diodore. Quelques savants arméniens, disciples de nos deux saints, se trouvaient alors à Constantinople, où ils étaient venus pour se perfectionner dans la connaissance de la langue et de la littérature des Grecs. Ils se livraient à la traduction des plus célèbres œuvres des auteurs grecs. Ce fut à eux que furent confiées ces lettres, c'est par leurs soins qu'elles devaient parvenir à S. Isaac et à S. Mesrob. Outre ces lettres, ces savants ou traducteurs, car c'est ce nom que les Arméniens donnaient à ces littérateurs, emportèrent aussi une copie authentique de l'Ancien-Testament selon la version des Septantes et un exemplaire en grec du Nouveau-Testament.

Ils trouvèrent Isaac-le-Grand et S. Mesrob dans la ville d'Achdichad de la province de Daron. Ils leur remirent les lettres, les Canons du Concile d'Ephèse, consignés en six chapitres, et les deux copies authentiques des Livres-Saints.

Isaac et Mesrob firent aussitôt une nouvelle traduction de ces Livres-Saints, qu'ils avaient déjà traduits, et, avec l'aide de leurs disciples, ils en firent une version toute nouvelle. Cette version fut encore revue depuis et corrigée par ces mêmes disciples qui s'étaient rendus à

Alexandrie pour poursuivre leurs études de la langue et de la littérature grecques.

C'est justement cette traduction des Livres-Saints qui fait la gloire des lettres arméniennes. Les savants européens eux-mêmes l'estiment comme étant bien au-dessus de toutes les traductions et l'ont appelée la reine des traductions. Quelques uns soutiennent que la version arménienne de la Bible est tellement correcte qu'elle mérite d'être commentée et qu'il faut s'en servir pour refondre la version grecque de nos jours.

Si les Arméniens peuvent être fiers de ce précieux monument, ils en doivent rapporter la gloire à S. Isaac et à S. Mesrob.

Cette traduction de la Bible fut écrite en l'an 433.

S. Isaac arrivait à la fin de sa vie. Vram II, roi des Perses, mourut avant lui, laissant la couronne à son fils Hazguèrd. A peine sur le trône, celui-ci déclara la guerre aux armées grecques de Medzpine. Afin de protéger l'Arménie, il y envoya les troupes d'Aderbadagan qui installèrent leur camp près de Pacrevant. Mais loin de protéger le pays, ces troupes le dévastèrent et firent la désolation de ses habitants.

Pour trouver le calme et le repos et se

mettre à l'abri des invasions des Perses, S. Isaac se retira dans un village, appelé Pelour. Déjà la maladie, qui devait le conduire à la tombe, le minait. Ses disciples lui prodiguaient tous leurs soins, mais Dieu qui l'avait marqué du sceau des élus le rappelait à lui. Il avait passé cinquante-et-un ans sur le siège patriarcal, à partir de la troisième année du règne de Khosrov, le dernier roi de ce nom. Il mourut le jour même de l'anniversaire de sa naissance, le neuf de septembre. Ses disciples lui firent de belles funérailles. Jérémie, le premier de ses diacres, Tesdrigh, la princesse des Mamigoniens, sa belle-fille et l'épouse de Vartan, le commandant de toutes les armées, inhumèrent sa dépouille mortelle dans leur village d'Achdichad du canton de Daron.

Moïse de Khorène fait ainsi brièvement l'éloge de ce grand homme, de ce saint. « Né mortel, Isaac laissa de lui un souvenir immortel. Il honora l'image de Dieu; il ne fit pas honte à celui qui l'avait invité [1]; il ne fit que changer de vie. La conduite d'Isaac fut telle qu'on ne peut y trouver une tache. Ni la maladie, ni la vieillesse ne l'ont fait se relâcher et ne l'ont amené à quelque faiblesse qu'on puisse lui reprocher. C'est en termes pompeux,

1) A Dieu qui a invité les élus.

avec des expressions sublimes que nous devons faire dignement l'éloge de ce père. »

A l'endroit où se trouvait le tombeau du saint, on édifia plus tard une magnifique église où l'on accumula toutes les richesses, tous les ornements, toutes les splendeurs du culte. Un monastère fut attaché à cette église. La fête annuelle de S. Isaac se célèbre dans le mois de septembre. Des pays les plus éloignés on accourait, jadis, chaque année, le jour de cette fête. Il se faisait, alors, un grand nombre de miracles à cette occasion et bien des gens invalides y venaient recouvrer la santé ou le remède à leurs maux.

La nouvelle de la mort de S. Isaac plongea Mesrob dans une immense affliction. Il vit surtout avec douleurs la dignité patriarcale sortir de la famille de S. Grégoire. Tant qu'Isaac avait vécu, les satrapes par déférence pour ce saint évêque, n'avaient pas voulu donner à un autre le siège patriarcal. Mesrob, fort de la grâce divine, voyant l'Arménie sans pasteur, se chargea de l'administration de l'Eglise jusqu'à ce qu'un autre patriarche eût été nommé. Pendant six mois, il ne s'épargna ni les peines ni les fatigues à cet égard. Mais l'heure de la mort vint à sonner aussi pour lui. Il tomba malade dans la ville de Vagharchabad. Joseph et Tatigh

et ses autres disciples l'entouraient à son lit de mort, ainsi que les princes Vahan Amadouni et Hemaïac Mamigonien, frère de Vartan, et d'autres encore. Ses douleurs étant un peu moins vives pendant un moment, Mesrob put se soulever sur son lit. Il leva les mains au ciel et bénit tous les assistants en les recommandant à Dieu. On vit, alors, apparaître une lumière intense qui avait une vague forme de la croix. Cette croix de feu s'arrêta au-dessus de la maison où le bienheureux trépassait et au moment même où il rendait l'esprit. C'était le 19 février de l'an 441. Tout le peuple qui s'y trouvait, soit dans la maison, soit au dehors, put observer le prodige et rendit grâce à Dieu. A l'aspect de cette croix lumineuse, des infidèles qui se trouvaient là, furent touchés de la grâce, se convertirent et reçurent le baptême.

Il y eut, cependant, quelques contestations parmi le peuple au sujet du choix du lieu où l'on devait déposer les restes du saint. Les uns voulaient qu'on les inhumât à Daron, dans sa propre province ; d'autres voulaient que se fût à Koghten, où S. Mesrob avait commencé ses enseignements et où il avait fondé un monastère qui portait son nom. D'autres, enfin, prétendaient que c'était à Vagharchabad, dans le tombeau des saints, qu'on devait les déposer.

Mais Vahan Amadouni, préfet du roi, puissant comme il était, considérable par sa position et sa grande fortune, respecté aussi pour l'ardeur de sa foi, fit admettre sa décision. Il transporta le corps du saint en son village d'Ochagan, où on lui fit de magnifiques funérailles. Le miracle de la croix lumineuse se renouvela. On vit cette croix suivre en planant la civière où était couché le pieux défunt. La multitude qui suivait put contempler le prodige, qui dura jusqu'au moment où le corps de Mesrob fut mis sur son dernier lit de repos par deux des disciples du saint, Vahan et Tatigh.

On célèbre la fête de S. Mesrob le jour anniversaire de sa mort.

Moïse de Khorène fait l'éloge de S. Mesrob en ces termes :

« Mesrob... surpassait en vertus ses contemporains les plus vertueux... Jamais l'orgueil ni le désir de plaire ne se sont emparés de lui. Doux et bienveillant, ne pensant qu'au bien, Mesrob avait toutes les qualités qui font un homme digne du ciel. Son extérieur avait quelque chose d'angélique, son esprit était puissant, son éloquence grandiose ; sa persévérance inébranlable, sa tenue majestueuse, son conseil précieux, sa foi ardente, son espérance ferme et patiente, son amitié sincère, son enseignement plein de charme. »

Trois ans après la mort de S. Mesrob, Vahan Amadouni, fit bâtir une chapelle magnifique à l'endroit où on l'avait inhumé. Cette chapelle était riche en ornements d'or et d'argent et de pierres précieuses. A côté des restes du saint on plaça les reliques d'autres saints. La garde de la chapelle et du tombeau fut donnée à Tatigh, prêtre d'une grande sainteté qui fut, plus tard, sacré évêque de Passène et fut martyrisé par les Perses.

D'après l'ordre de S. Mesrob lui-même, qui l'avait donné de son vivant, on mit sur le siège pontifical, avec le titre de suppléant, le plus distingué des disciples du saint. Il s' appelait Joseph. C'était un prêtre doué de grandes vertus. Il était du pays des Sunik, natif de Vaïotz-Tzor, du village de Khoghotzim. Il n'était pas encore évêque et, pendant un certain temps, toutes les ordinations furent faites par Sourmagh, évêque des Peznounik.

C'est ici que Moïse de Khorène arrête son histoire d'Arménie. Quand il la termina, il était, selon ses propres expressions, un homme chargé d'âge et d'infirmités. Il s'était sans cesse occupé d'écrire des traductions, et, le temps lui faisant défaut, il fut obligé de faire ses récits aussi brefs que possibles.

Après cela, la dynastie des Archagouni fut

éteinte et l'Arménie resta plusieurs siècles sans roi. La série des grands hommes, issus de la Maison de S. Grégoire, dont la sainteté, la sagesse, la science, le patriotisme et les grandes actions avaient illustré la nation arménienne, disparut aussi pour toujours.

FIN DE LA DYNASTIE DES ARCHAGOUNI

TABLE DES MATIÈRES

DU I.er TOME

AVANT-PROPOS . . . . . PAG. 5
SUR L'ORIGINE DE L'HISTOIRE D'ARMÉNIE » 7

DYNASTIE DE HAÏGH

Haïgh . . . . . » 9
Combat de Haïgh contre Bel . . . . » 12
Arménagh et ses successeurs . . . . » 16
Le prince Aram et Nukar Matès . . . » 20
Ara-le-Bel . . . . . » 26
Gartos . . . . . » 29
Anouchavan . . . . . » 34
Zarmaïr . . . . . » 37
Barouïr le premier roi couronné en Arménie » 39
Digran I.er . . . . . » 41
Songe merveilleux d'Astyage . . . . » 44
— Lettre d'Astyage . . . . . » 48
Vahakn et ses successeurs . . . . . » 55

DYNASTIE DES ROIS ARSACIDES

Vagharchagh premier roi Archagouni . » 58
Archagh I.er . . . . . » 77

Ardachès I.er . . . . . Pag. 80
Dicran II. . . . . » 84
Lucullus envoie Appius Claudius messager à Dicran . . . . . » 92
Pompée succède à Lucullus dans le commandement de l'armée marchant contre Mithridate et Dicran . . . . . » 98
Ardavazt I.er . . . . . » 110
Archam . . . . . » 118
Abgar . . . . . » 124
I.ère Année de l'Ere vulgaire . . . . » 127
— Lettre d'Abgar au Sauveur Jésus-Christ » 134
— Réponse à la lettre d'Abgar, réponse que l'Apôtre Thomas écrivit à ce prince par ordre du Sauveur . . . . . » 136
S. Thadée et le Christianisme en Arménie » 138
— Lettre d'Abgar à Tibère . . . . . » 143
— Réponse de Tibère à la lettre d'Abgar » 142
Abgar écrit encore une lettre à Tibère . » 143
— Lettre d'Abgar à Nersèh . . . . . » 145
— Lettre d'Abgar à Ardachès . . . . » 146
Anané et Sanadrough . . . . . » 147
Sanadrough . . . . . » 150
Des événements qui eurent lieu dans l'Arménie Supérieure . . . . . » 156
Erouant II . . . . . » 161
Combat d'Ardachès contre Erouant . . » 169
Ardachès II . . . . . » 177
Invasion des Alans . . . . . » 181
Meurtre d'Arcam et de ses enfants . . » 188
Ardavazt II . . . . . » 199
Diran I.er . . . . . » 202

Dertad Pacradouni . . . . . Pag. 205
Dicran III . . . . . » 208
Vagharch . . . . . » 210
Khosrov I.er . . . . . » 213
Ardachir Sassanite en Arménie . . . » 223
Dertad . . . . . » 227
Dertad roi d'Arménie . . . . . » 233
Les Vierges Ripsiméennes . . . . . » 241
S. Grégoire l'Illuminateur et la renaissance du Christianisme . . . . . » 248
Evénements qui suivirent le retour de Dertad . . . . . » 256
Khosrov II. . . . . » 270
Diran II. . . . . » 280
Archagh II. . . . . » 287
— Lettre d'Archagh à Knèl . . . . » 295
Archagavan . . . . . » 306
Fin du règne d'Archagh II. . . . . » 318
Méroujan l'Apostat . . . . . » 327
Bab . . . . . » 335
Varaztad Archagouni . . . . . » 339
Archagh III, Vagharchagh II, et Khosrov III. . . . . » 343
S. Mesrob, S. Isaac et le roi Vramchabouh » 356
Chabouh le Perse roi d'Arménie . . . » 367
Ardachir ou Ardachès le dernier . . . » 375